

**BULLETIN  
DES AMIS  
D'ANDRÉ GIDE**

**N° 101**  
**XXVIII<sup>e</sup> ANNÉE — VOL. XXII**  
**JANVIER 1994**



**BULLETIN  
DES AMIS  
D'ANDRÉ GIDE**

**REVUE TRIMESTRIELLE**  
publiée par le  
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES  
DE L'UNIVERSITÉ LUMIÈRE (LYON)  
avec l'aide du  
CENTRE NATIONAL DES LETTRES

pour  
L'ASSOCIATION  
DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

**VINGT-SEPTIÈME ANNÉE**

**1994**

**VOL. XXII**

ASSOCIATION DES  
**Amis d'André Gide**

*COMITÉ D'HONNEUR*

Maurice RHEIMS, de l'Académie française,  
Robert ANDRÉ, Jacques BRENNER, Michel BUTOR, Jacques DROUIN,  
Dominique FERNANDEZ, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET,  
Jean MEYER, Robert RICATTE, Roger VRIGNY

*CONSEIL D'ADMINISTRATION*

*Président d'honneur* : ÉTIEMBLE

*Président* : Claude MARTIN

*Vice-Président* : Daniel MOUTOTE

*Secrétaire général* : Henri HEINEMANN

*Trésorier* : Jean CLAUDE

*Conseillers* : Madeleine AMIOT-PÉAN, Irène de BONSTETTEN,  
Daniel DUROSAY, Alain GOULET, Pierre LENFANT, Pierre MASSON,  
Pascal MERCIER, Bernard MÉTAYER, Roger STÉPHANE,  
Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK  
*Représentant du Comité américain* : Elaine D. CANCALON

*COMITÉ AMÉRICAIN*

Catharine S. BROSMAN, Elaine D. CANCALON,  
N. David KEYPOUR, Walter C. PUTNAM

*Responsable* : Elaine D. CANCALON

(Department of Modern Languages, The Florida State University, Tallahassee,  
Fla. 32306, États-Unis)

*CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES*

*Directeur* : Claude MARTIN

(3, rue Alexis-Carrel, 69110 Ste-Foy-lès-Lyon,  
Tél. 78.59.16.05, Fax : même n°)

***Bulletin  
des Amis  
d'André Gide***

N° 101

JANVIER 1994

le  
***Bulletin des Amis d'André Gide***

revue trimestrielle fondée en 1968 par Claude Martin,  
dirigée par Claude Martin (1968-1985),  
puis par Daniel Moutote (1985-1988),  
Daniel Durosay (1989-1991)

et  
Pierre Masson (1992 → ),

publiée avec l'aide du

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES  
de l'Université Lumière (Lyon)

et le concours du

CENTRE NATIONAL DES LETTRES,

paraissant en janvier, avril, juillet et octobre,  
est principalement diffusé par abonnement annuel  
ou compris dans les publications servies aux membres de  
l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE  
au titre de leur cotisation pour l'année en cours.

\*

Comité de lecture :

Elaine D. CANCELON, Jean CLAUDE, Daniel DUROSAY,  
Alain GOULET, Henri HEINEMANN, Robert MALLET,  
Claude MARTIN, Pierre MASSON, Daniel MOUTOTE

\*

Toute correspondance doit être adressée

relative au BAAG, à

PIERRE MASSON, directeur responsable de la Revue,  
92, rue du Grand Douzillé, 49000 Angers (tél. 41.66.72.51)

relative à l'AAAG, à

HENRI HEINEMANN, secrétaire général de l'Association,  
59, avenue Carnot, 80410 Cayeux-sur-Mer (tél. 22.26.66.58)

# BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE — VOL. XXII, N° 101 — JANVIER 1994

## *André Gide — Jean Loisy : Correspondance (1922-1934)*

présentée et annotée par Pierre MASSON. .... 7

### *Autour du Congo*

Daniel DUROSAY : Les « cartons » retrouvés du *Voyage au Congo*. .... 65

Daniel DUROSAY : Analyse synoptique du *Voyage au Congo* de Marc Allégret. .... 71

Anny WYNCHANK : Fantômes et fantômes. André Gide et Michel Leiris en Afrique. .... 87

\*

Paul d'HERS : Quiz Gide. .... 101

Yaffa WOLFMAN : L'écriture face à la dictature et au racisme dans l'œuvre d'André Gide. .... 103

Harald EMEIS : André Gide et *Un Taciturne*. .... 113

### *Robert Levesque : Journal inédit*

Carnet XXIII (5 septembre 1937 — 16 février 1938). .... 127

Lectures gidiennes : Daniel Moutots, *André Gide : Esthétique de la création littéraire* [Pierre MASSON]. .... 153

Chronique bibliographique. .... 155

VARIA. .... 159

Les Cahiers et Bulletins de l'AAAG. .... 161

Le Cahier 1995. .... 165

Cotisations et abonnements 1994. .... 166

---

*Amis,*

*Êtes-vous bien certains,  
afin que vive votre AAAG,  
d'avoir adressé à notre Trésorier  
votre cotisation 1994 ?...*

*Avez-vous bien reçu  
vos derniers Cahiers :  
André Gide et le théâtre  
(tome I : cahier 1992,  
tome II : cahier double 1993-94) ?  
Sinon : réclamez-les !*

*et votre collection du BAAG  
et des « cahiers »  
est-elle bien complète ?  
Vérifiez  
en dernières pages de ce numéro...*

# André Gide — Jean Loisy : Correspondance (1922-1934)

édition établie, présentée et annotée par  
PIERRE MASSON

## Introduction

« J'essaie parfois d'imaginer ce que, n'ayant pas connu Gide, je serais maintenant : mais en vain, tant cette robuste pensée a élaboré la mienne, jeune encore et timide. »

*Telles furent les premières lignes par lesquelles André Gide put faire la connaissance de Jean Loisy ; elles constituaient le début d'une longue étude que ce jeune homme — il avait alors à peine plus de vingt ans — venait de consacrer à l'œuvre de Gide, à la morale qui s'en dégagait, au profit que lui, Jean Loisy, en retirait depuis trois ans de lecture assidue. Il était de cette génération d'après guerre pour qui la découverte des Nourritures terrestres fut un choc, et par qui cette œuvre fut consacrée, avec plus de vingt ans de retard, comme son nouvel évangile.*

« J'avais dix-huit ans quand je découvris *Les Nourritures terrestres* ; n'ayant presque aucunement vécu, étouffé en même temps que protégé par l'éducation aimante mais molle et impersonnelle de ma famille, [...] faute de savoir à quoi occuper mon temps, je me livrais à la paresse. [...] Infiniment maladroit à vivre, enfermé en un étroit milieu, ivre parfois de ma liberté, je me détachais lentement de tout, sans savoir m'attacher à rien. C'est alors que, six mois de Droit accomplis, je lus, au printemps, *Les Nourritures terrestres*, après *La Porte étroite* et *L'Immoraliste* qui avaient été les deux premiers romans dont j'aie pu me satisfaire. [...] Je

fus d'abord un peu décontenancé, rebuté même par la brutalité de la morale, mais séduit par la précision poétique des descriptions et troublé par le sensualisme de Gide. À la seconde lecture, j'étais tout entier conquis et je savais comment essayer de vivre. »

*De telles déclarations, Gide fut sans doute accoutumé à en recevoir, mais quelques années plus tard seulement ; au début des années vingt, il devait subir les attaques de Massis, bientôt relayées par celles de Béraud. Il souffrait, avant la guerre, de devoir œuvrer dans l'ignorance — en partie recherchée — du public, en comparaison de l'éclatante consécration de son grand rival, Barrès. Après la guerre, c'est d'abord par le scandale que lui vint la reconnaissance officielle. En 1922, peu avant de publier Corydon et Si le grain ne meurt, il manifestait son intérêt pour des auteurs aussi sulfureux que Dostoïevski et Blake, et le tribunal des bien-pensants ne pouvait pas l'ignorer ; 1922, c'est aussi l'année où, pour avoir publié La Garçonne, Victor Margueritte fut sommé de rendre sa Légion d'Honneur... Le problème du rapport de Gide au public est complexe ; de la reconnaissance de ses pairs à celle du grand public, il y a le même chemin que celui qui sépare l'édition de luxe d'André Walter et l'affirmation, après la vente de sa bibliothèque en 1925, qu'il ne voulait plus désormais connaître la littérature qu'en des éditions populaires. Mais à l'évolution du marché s'ajoute au moins celle de sa vie affective : après la rupture morale avec Madeleine, marquée par la destruction de sa correspondance, il lui fallait trouver pour son œuvre un autre destinataire idéal, dont Marc fut le prototype, mais qui ne pouvait plus se définir qu'au pluriel. Et en 1922, Gide souffrait de ne pas avoir encore cette garde juvénile pour le protéger du sort de Socrate. Il écrivait à son ami Alibert :*

De nouveaux articles plus injurieux, plus haineux encore que celui de Massis, me tombent dessus depuis quelques jours. Mon œuvre entière n'est « qu'une noix creuse où l'on ne trouve, du fruit, que cette poudre noire qu'ont laissée les vers », etc... Il y en a 10 pages comme ça. Et il y en a d'autres (articles) de même farine. [...] On me reproche tout à la fois de vouloir « faire des disciples » ! et de n'en pas avoir. Je suis « le vide qui a horreur de la nature », etc. etc... Je n'ouvre plus une revue sans y trouver une roserie à mon sujet. Je m'attends à ce que les représentations de Saül soient tumultueuses<sup>1</sup>...

*On peut mesurer, dans ces conditions, ce que pouvait représenter pour Gide le message d'amour et de confiance que lui adressait Jean Loisy, le premier peut-être d'une série de disciples qui ne devait s'allon-*

1. Gide à Fr.-P. Alibert, 21 février 1922, in *Correspondance Gide-Alibert*, éd. Claude Martin, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1982, p. 246.

ger que plus tard ; et il est révélateur que Gide ait aussitôt fait faire un double de cette étude. Significatif également que, deux mois plus tard, il engage cette recrue dans la bataille de Saül, en lui envoyant une invitation.

À partir de là, Jean Loisy est définitivement acquis à Gide, au sens le plus noble qui soit, celui qui exprime une dette morale par laquelle on se sent lié sans être aucunement aliéné. D'un côté, en effet, il ne cesse d'affirmer à Gide sa reconnaissance pour l'éveil intellectuel qu'il a connu grâce à lui, se désignant comme son « fils spirituel », l'appelant « Maître », trouvant sous sa plume des accents hugoliens pour déclarer, comme Gauvain à Cimourdain dans *Quatre-Vingt-Treize* : « Vous avez peu à peu créé mon cerveau ». Rien de littéraire cependant dans cet enthousiasme, et même si, en se déclarant disciple, Jean Loisy exprimait bien une vocation d'écrivain vaguement pressentie, la gravité de son ton révèle que pour lui, l'enjeu de cette récréation ne se mesurait pas en termes de carrière, mais en termes de vie.

D'un autre côté, ce style un peu solennel, qui se maintient tout au long de cette correspondance, était peut-être le meilleur moyen de conserver entre Gide et lui une distance, d'empêcher que la filiation devînt une sujétion, de permettre à Nathanaël de s'éloigner du livre où il avait trouvé sa voie. Révélé à lui-même, Jean Loisy n'était en effet nullement résolu à abandonner ses convictions premières, mais bien plutôt à les vivre avec une ferveur renouvelée. Catholique de formation, dans la mouvance du défunt Sillon sur le plan politique, il avait en principe tout pour s'opposer au Gide qui, dans *Les Nouvelles Nourritures*, n'allait pas tarder à prophétiser l'avènement d'un socialisme païen.

Mais justement, c'est là que se trouve le remarquable de cette relation, dont le mérite revient à égalité aux deux correspondants : ce qui leur servit de dénominateur commun, ce fut une même exigence morale, un même désir d'authenticité dont ils sentaient bien l'un et l'autre, à travers des choix divergents, l'importance.

C'est en fonction de lui qu'on peut comprendre des situations en apparence paradoxales : par exemple, Jean Loisy, à la lecture d'*Incidences*, expliquant à Gide les difficultés de la France par « l'oubli de Dieu », mais le rassurant, huit ans plus tard, sur la portée de son œuvre, jugée bénéfique pour ce même pays. Ou bien, tout en déplorant discrètement l'évolution de Gide en direction du communisme, l'encourageant à continuer d'écrire : « Quelle que soit la forme de la société prochaine en France et dans le monde, je suis assuré, au contraire, que le charme et l'importance de vos ouvrages ne cesseront de grandir ensemble. » (8 décembre 1932.)

*Cette fidélité, non à des idées, mais à une pensée, permettait encore à Jean Loisy d'accueillir avec compréhension Corydon : « Quelle que puisse être la réaction ressentie en présence de votre exposé, si différemment qu'on puisse conclure, je ne crois pas qu'un homme de cœur s'abstienne sans aberration d'intérêt et d'estime à votre égard. Croyez bien en tout cas que mon affection s'est encore accrue une fois le livre fermé. » (2 septembre 1924.) Et l'on conçoit ce qu'un tel accueil pouvait avoir de précieux pour Gide, incompris même de ses plus proches : « Vous êtes de ceux dont je craignais le jugement... Oh ! parbleu, je ne demande pas qu'on m'approuve ; mais j'ai le droit d'être pris au sérieux. La sympathie vient-elle à s'en mêler, mon cœur fond de reconnaissance... » (5 septembre 1924.)*

*C'est peut-être cette qualité de leur relation qui incita Gide à faire de Jean Loisy le témoin et le participant d'un de ses actes les plus symboliques, le tri de ses livres en vue de leur vente publique. Pour un émule de Nathanaël, que pouvait-il y avoir de plus édifiant que d'aider Ménélaque à jeter ses livres ?*

En purgatoire se rendirent de nombreux prosateurs ou poètes et des revues. J'ai vu défiler quantité d'adeptes du symbolisme ou du post-symbolisme des années 1880-1910.

En paradis aboutirent, bien sûr, les grands amis, ceux de la NRF notamment : Martin du Gard, Schlumberger, quelques autres.

En enfer, démon très désinvolte et joyeux, il précipita quelques-uns de ceux qui l'avaient de haut condamné et qui le vouaient eux-mêmes à l'Enfer, au « vrai ». Avant tous, Paul Claudel, dont la sévérité fut exemplaire et sans appel ; Francis Jammes aussi, parce qu'il s'efforçait puérilement et orgueilleusement de le « convertir ». [...] Les œuvres de Du Bos furent, au contraire, sauvegardées<sup>2</sup>.

*Si ce secrétariat fut de courte durée, c'est que Jean Loisy, de toute façon, tenait trop à son indépendance morale pour songer à dépendre matériellement de quelqu'un qu'il admirait. Il eut recours à la protection de Gide pour trouver du travail ; Gallimard n'avait que des tâches bénévoles à lui confier, mais Jouvet, au Théâtre des Champs-Élysées, l'employa profitablement, l'initiant aux questions de publicité dont il devait par la suite faire son métier.*

*Son premier métier, conviendrait-il de dire, car Jean Loisy était bien décidé à s'en assigner un second, le plus important à ses yeux, celui d'écrivain. Après quelques essais journalistiques infructueux, il se lança simultanément, à partir de 1930, dans la création d'essais et de poèmes,*

---

2. Jean Loisy, « Souvenirs et notes sur André Gide », BAAG n° 39, juillet 1978, p. 37.

*en attendant d'y ajouter des pièces de théâtre. De son premier roman, nous savons seulement qu'il était placé, par une dédicace chaleureuse, sous la protection de Gide, qui lui fit cependant un accueil mitigé, invoquant surtout un problème de longueur ; mais il est possible que ce soit ce texte qui fut publié quelques années plus tard sous le titre Les Enfants des Vainqueurs (Robert Laffont), et qui relate l'expérience de la génération d'après-guerre jusqu'en 1923, c'est-à-dire en gros celle de Jean Loisy jusqu'à sa rencontre avec Gide... Simultanément, il marquait ainsi sa reconnaissance envers son éveilleur, et sa volonté de faire son œuvre à part, en dehors de toute référence gidienne.*

*En matière de poésie, par exemple, fidèle aux classiques dont Gide lui avait rendu l'amour, il pratiqua une versification dont Gide, dès sa jeunesse symboliste, s'était écarté. Dans ses essais, comme dans son théâtre, l'intention sociale ou humanitaire domine, qui fait de lui, plus qu'un artiste au sens mallarméen, un créateur engagé, soucieux de servir ses semblables plus que d'édifier sa propre statue. Par exemple, il annonçait ainsi à Gide l'envoi d'un conte satirique : « Ce conte, sans aller au fond des questions politiques ou sociales, ne vise qu'à railler certains excès et ridicules qui ont toujours existé, sans doute, mais que le perfectionnement de la technique et la vulgarisation de la politique rendent plus sensibles de nos jours. » (12 avril 1932.)*

*Plus proche dans les faits d'un Péguy, qu'il évoqua dans une pièce (Le Mystère de Jeanne et de Péguy), ou d'un Romain Rolland, dont il partagea l'enthousiasme pour Gandhi et Tagore, il évoluait sur une scène assez distincte de celle de Gide, et il n'est pas étonnant que ce dernier n'ait pas cherché à commenter l'œuvre d'un disciple aussi dissemblable. L'étonnant est plutôt que, avec de telles différences, ils aient su cependant « s'accointer », et trouver profit à ce commerce, suffisamment pour l'entretenir par de nombreuses rencontres, probablement au delà de la date à laquelle s'interrompt leur échange épistolaire : vivant à quelques centaines de mètres l'un de l'autre, à Paris, ils n'avaient pas besoin de s'écrire pour se retrouver.*

*Modèle de tolérance et d'ouverture, cette correspondance, éclosée en une époque où l'on exigeait de chacun qu'il se choisît un camp et s'opposât à quiconque n'en faisait pas partie, méritait donc d'être connue ; que la qualité littéraire s'y ajoute à la qualité d'âme, voilà qui ne la rend que plus précieuse, comme le montre ce passage de Jean Loisy à qui, laissant le dernier mot, nous laissons le soin de caractériser idéalement son amitié avec André Gide : « Si c'est l'une des tristesses du monde que l'éloignement des pensées de ceux qui s'aiment, c'est, en revanche, l'une de ses consolations qu'en dépit de ce trouble, l'amitié ne perde rien et décou-*

vre, au contraire, dans une opposition de bonne foi où le meilleur des interlocuteurs apparaît, des raisons nouvelles de s'accroître. » (12 avril 1933.)

*La présente correspondance a pu être publiée grâce à l'autorisation de Mme Catherine Gide et de Mme Germaine Loisy-Lafaille ; je remercie cette dernière pour m'avoir généreusement fait profiter des documents en sa possession.*

*Les lettres de Jean Loisy sont déposées à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet (Paris) ; celles d'André Gide, en photocopies, au Centre d'Études Gidiennes (Université Lumière, Lyon).*

## 1. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 2 avril 1922.

Maître,

Je vous prie d'excuser la hardiesse que j'ai de vous faire parvenir quelques notes inspirées par vos œuvres, celle plus grande de vous demander de les bien vouloir lire.

Vous avez modifié ma vie à tel point que je ne puis savoir ce que je serais — si je ne vous avais connu, et je la divise bien nettement en deux parts : avant et après la lecture des *Nourritures terrestres* ; je vous ai admiré ; surtout je vous ai aimé ; et je crois que vous m'avez épargné des années d'incertitude et d'ennui. Tout mon orgueil d'adolescent — et Dieu sait si les adolescents peuvent être orgueilleux — je l'ai employé depuis deux ans à essayer de vous bien comprendre et de confronter avec la vôtre ma timide pensée. Vous avez dû subir bien souvent les avis de gens qui vous avaient lu avec indifférence ; je vous prie humblement de subir maintenant l'avis modeste d'un jeune qui vous a lu avec passion.

L'un de mes plus chers désirs — le plus cher peut-être — depuis que j'ai lu vos ouvrages — est d'apprendre de vous si je ne vous ai pas trop mal compris. Je vous remets ces notes sans ordre, car il y a trop de choses que je ne sais pas pour écrire avec ordre ; elles auraient pu être plus complètes : j'eusse aimé parler de Lafcadio, mais je ne connais des *Caves* que les extraits cités dans l'Anthologie Crès, et de certains ouvrages, mais qu'on ne trouve plus en librairie.

J'ai longtemps hésité à vous communiquer ces pages, dont je ne méconnais pas toute la faiblesse, et d'abord écrites pour moi seul. Mais je me suis contraint, pour obéir à mon vœu le plus profond, à vous révéler cette faiblesse ; j'ai voulu être courageux pour enfin vous dire que je me suis efforcé, dès dix-huit ans, d'être celui à qui vous avez désespérément et tendrement parlé : Nathanaël. Vous êtes vraiment pour moi « arrivé à cette heure de nuit » où, devant les livres, je cherchais dans chacun plus

qu'il ne m'avait encore révélé<sup>1</sup>.

Je vous prie de me pardonner, vous assure, ô mon maître, de mon éternelle reconnaissance et ose attendre de vous un mot qui me rassurera, car j'ai peur de la nullité de mes remarques.

Jean Loisy

J. Loisy, 25 rue des Envierges, Paris 20<sup>e</sup>.

*Cette lettre accompagnait une longue étude de 24 pages dactylographiées ; une copie, établie par Gide, se trouve à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, tandis que l'original figure encore dans les archives de Jean Loisy, certains passages étant soulignés en marge, probablement par Gide. Deux paragraphes en particulier retinrent son attention :*

« Gide m'aura comblé de bienfaits ; avant de l'aimer, je me désespérais de n'aimer point les auteurs que je lisais. [...] Il m'a enseigné l'amour des Classiques autant par ses pages critiques que par son exemple qui est une évolution heureuse vers le Classicisme. [...] M'être inquiet de l'âme de Gide, c'est ce qui m'a poussé à m'inquiéter aussi de l'âme de Pascal. Après, seulement après le réconfort trouvé, il m'a été possible de voir les Classiques sans perruques et, m'étant approché de Gide qui s'était approché d'eux, de les pouvoir vraiment aimer. »

« Longtemps, je me suis satisfait de penser que Ménalque avait raison (n'est-ce pas Oscar Wilde, ce Ménalque dont Gide parle si souvent ?) que Michel eût gagné à se fortifier encore, que je devais les écouter et les suivre. Puis j'ai réfléchi que la joie de Ménalque était bien peu adoucie de larmes, bien contrainte, et qu'il était peut-être aussi cruellement esclave qu'un non-libéré ; que Michel s'était créé une longue souffrance avec de brèves et fortes jouissances, qu'il avait eu des devoirs envers Marceline qui, négligés, lui avaient préparé des remords. Et la question qui, dès lors, ne me quitte plus fut celle-ci : "comment concilier Marceline et la vie ?" »

---

1. « Nathanaël, [...] Je voudrais arriver à cette heure de nuit où tu auras successivement ouvert puis fermé des livres cherchant dans chacun d'eux plus qu'il ne t'avait encore révélé. » (*Les Nourritures terrestres*, Livre I, in *Romans, récits et soties...*, « Bibl. de la Pléiade », 1958, p. 157.)

## 2. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

9 Avril [19]22.

Cher Monsieur,

Votre exquise lettre, et les pages qui l'accompagnent me touchent plus que je ne puis vous dire. Ce petit livre des *Nourritures* a longtemps attendu ses lecteurs ; 25 ans ; de cette longue attente, je goûte enfin la récompense. Elle est plus douce encore d'avoir été si longtemps attendue. N'est-ce pas que vous sentez bien qu'en l'écrivant, c'est à vous que je m'adressais... ?

J'ai lu votre commentaire avec une attention très vive. Vous y faites preuve d'une pénétration singulière. Plus d'un passage est bien près d'être excellent. Il me plaît en particulier de vous avoir redonné le goût des classiques ; je sais bien qu'on ne peut m'aimer sans les aimer aussi ; je voudrais pouvoir oser dire qu'on ne peut les aimer sans m'aimer.

Oui, vous précisez bien le problème, la tragique question : « Comment concilier Marceline et la vie ? » C'est dans l'abnégation seulement que nous pouvons trouver la réponse, et dans la compréhension intime de la parole du Christ : « Qui veut sauver sa vie la perdra ; qui la donnera la rendra vraiment vivante. »

J'ai fait dactylographier vos pages, désireux d'en garder l'original, si vous me le permettez.

Je gardais pour vous depuis longtemps un exemplaire de la première édition des *Caves*, et vous l'enverrais aussitôt si j'étais sûr d'avoir bien lu votre nom. Qu'un mot de vous me dise s'il est bien tel que je l'inscris sur l'enveloppe de cette lettre.

André Gide.

## 3. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 12 avril [19]22.

Maître,

Je reçois à l'instant votre lettre indulgente et mes pauvres notes que je vous remercie d'avoir bien voulu garder et d'avoir pris la peine de les faire dactylographier. Mon nom est en effet celui que vous avez écrit ; je vous demande pardon de l'avoir mal écrit — et je crains que vous n'ayez eu de la peine pour lire mes pages. Écrire bien est presque pour moi un supplice ; je vous demande pardon de vous en avoir peut-être infligé un.

Je n'espérais pas recevoir si promptement des lignes si bonnes ; croyez bien que votre lettre m'a fait un bien immense et que ce sera pour

moi un vif encouragement que de recevoir de vous un exemplaire des *Caves*.

J'ai souffert durant toutes mes années d'études de ne point connaître de professeur qui aurait su plus encore m'éduquer que m'instruire et dont j'aurais pu être le disciple. Il m'a semblé, lisant votre lettre, que j'en avais rencontré un ; recevoir les leçons de quelqu'un, je n'ai cessé, toute mon adolescence, de rêver cela ; pouvoir appuyer sur une pensée la mienne ; être corrigé ; savoir que le développement de mon cerveau n'intéressera pas que moi, rêve qui persiste ! Longtemps, j'ai cherché en vain cette assurance. Soyez remercié, comme d'avoir été le premier homme m'ayant écrit — il y a vingt-cinq ans — d'avoir été le premier m'ayant parlé — aujourd'hui.

C'est par abnégation, dites-vous, que l'on peut consentir à ne pas vivre seulement pour soi ; sans doute, mais il est un âge où cette vertu est d'un bien difficile usage et où ne pas se préférer à tout me semble une bien terrible renonciation. « Qui veut sauver sa vie... », mais il s'agit de se pouvoir imaginer qu'en effet on la sauve : il y a un certain désir sauvage qui emporte tout ; il est un âge où il faut beaucoup de contrainte pour admettre cette parole du Christ, à moins de l'admettre religieusement en même temps que moralement.

Je vous remercie, maître, d'avoir rendu ainsi ma vie pathétique, de m'avoir répondu avec bonté et vous prie de croire à mon sincère amour. (J'ai en vain cherché un autre mot pour exprimer mon sentiment, notre langue n'en a point.)

Jean Loisy

*Après cette lettre, Gide procéda à l'envoi annoncé : dans la bibliothèque de Jean Loisy figurent encore les deux volumes des Caves du Vatican dans leur édition anonyme de 1914, avec cette dédicace : « À Jean Loisy / que j'ai longtemps attendu / André Gide ».*

*Depuis la réouverture du Vieux-Colombier en 1920, Gide attendait avec une impatience croissante que Copeau monte son Saül, afin de « se faire reconnaître comme auteur dramatique, s'assurer une plus grande notoriété auprès d'un public plus large ». (Jean Claude, André Gide et le Théâtre, t. I, Gallimard, 1992, p.106, ). Saül fut représenté du 16 juin au 8 juillet.*

## 4. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

7 juin [19]22.

Cher Monsieur,  
 Êtes-vous encore à Paris ? S'il vous plaisait d'assister à la R. générale de *Saül* je serais de mon côté très heureux de vous sentir dans la salle...  
 Un mot de vous.  
 Bien cordialement.

André Gide.

*Jean Loisy accepta cette offre : dans sa correspondance se trouve conservé le billet d'invitation à la répétition générale de Saül, le vendredi 16 juin à 14 h, au Vieux Colombier.*

## 5. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 17 juin 1922.

Maître,

Je dois bien vous avouer qu'en allant hier au Vieux Colombier, j'étais fort craintif ; je ne croyais pas à une très grande valeur de *Saül*, estimant sans doute qu'en assez d'autres genres vous aviez su accomplir de belles œuvres et qu'au théâtre vous pouviez vous permettre une certaine infériorité.

C'est — au théâtre aussi — de vous que devront apprendre les prochains auteurs dramatiques ; avec *Saül* l'art dramatique redevient vraiment un art, ce qu'il n'était plus depuis longtemps. Hors *Saül*, quelle pièce depuis tant et tant d'années a su être poétique ? (peut-être dans un autre genre *Le Cocu magnifique* de Crommelynck).

J'aurais voulu vous écrire longuement, mais la proximité d'un ridicule examen de droit fort mal préparé m'abrutit ; je me borne donc à vous présenter mes humbles compliments, à vous remercier de la forte joie que vous m'avez donnée hier ; je n'ai que le seul regret d'avoir écouté *Saül* parmi un stupide public et non le soir où, m'a-t-on dit, un autre public a su passionnément vous acclamer.

Me permettez-vous, d'autre part, d'exprimer un vœu ? Que soit réédité prochainement *Amyntas*<sup>2</sup> dont ceux qui ne possèdent pas l'ancienne

---

2. *Amyntas* : publié d'abord en fragments dans diverses revues, ce texte fut publié intégralement en 1906 au Mercure de France, avant d'être repris par Galli-

édition ne peuvent connaître que les extraits publiés par l'Anthologie<sup>3</sup>. Vous devez à ceux qui vous aiment de faire connaître entier l'ouvrage dont — fragmenté — ils ont pourtant adoré la beauté incomparable.

Croyez, mon Maître, à mon admiration reconnaissante.

Jean Loisy

## 6. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 28 juin 1922.

Maître,

Excusez la hardiesse que j'ai aujourd'hui vous demandant de bien vouloir que je vous voie, vous entende, vous parle. Avant de me mettre à vivre vraiment, de bizarres études terminées, je voudrais avoir de vous quelques conseils.

Je suis comme votre fils spirituel qui vous appelle, fils indigne sans doute, mais auquel pourtant votre pensée s'est imposée en exemple.

Vous avez peu à peu créé mon cerveau ; ce qu'il y a dedans, peut-être le comprendrez-vous mieux que moi. Les seuls conseils que je voudrais suivre sont ceux que vous me donnerez — et j'ai grand besoin de conseils.

Consentez, mon maître, à me voir si vous êtes encore à Paris et si vous disposez d'un peu de temps ; ce jour-là vous accomplirez une très bonne action et dont je ne cesserai de vous être reconnaissant.

Votre très humble fils

Jean Loisy.

*Gide est à Porquerolles depuis la fin juin, en compagnie de Martin du Gard, de la Petite Dame et de sa fille ; ils se rendent ensuite à Hyères à la mi-juillet.*

mard en 1925. Gide dut se souvenir de ce souhait, car un exemplaire de cette réédition a été conservé par Jean Loisy, avec la dédicace : « *À Jean Loisy / bien affectueusement / André Gide* ».

3. « Anthologie » : deux recueils de morceaux choisis de l'œuvre de Gide étaient parus en 1921, l'un à la NRF, l'autre chez Crès ; il s'agit ici du second (*André Gide*, « Bibliothèque de l'Adolescence »).

## 7. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Porquerolles, 1<sup>er</sup> juillet [1922].

Je déplore de n'être plus à Paris. J'aurais eu plaisir à vous voir. Mais j'étais trop surmené pour causer avec vous comme il eût fallu. Même encore aujourd'hui je suis trop fatigué pour vous écrire. — Je vous retrouverai, n'est-ce pas...

À défaut de causer, pourquoi ne m'écrieriez-vous pas ? (Nouvelle Revue Française, 3 rue de Grenelle — d'où l'on ferait suivre.)

Croyez-moi bien attentivement

André Gide.

## 8. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 10 juillet [19]22.

Maître,

Excusez-moi de n'avoir pas plus tôt répondu à votre carte. J'attendais, pour le faire, d'avoir revu *Saül*. Vendredi soir votre pièce m'a paru plus belle encore qu'à la générale où la présence d'un ridicule public rendait parfois difficile l'audition<sup>4</sup> ; vendredi une salle très attentive a paru vous comprendre et vous goûter. Deux fois donc j'ai été ému comme au théâtre je ne l'avais pas encore été ; il me semblait un peu vous entendre lorsque parlait Saül ; et quand des voix délicieuses de femmes lui transmièrent les invitations charmantes de ses désirs, je crus que c'était à moi que le plus profond de vous-même s'adressait. S'il vous est doux de savoir que c'est par vous qu'ont été amenées les premières larmes aux yeux d'un jeune homme, soyez heureux : en écoutant Saül les larmes de tendresse — en m'imaginant que vous étiez près de moi, un jour d'ennui, les larmes de désespoir et de consolation.

J'espère que votre séjour en Provence promptement fera disparaître votre fatigue ; je vous suis bien reconnaissant de m'avoir pourtant répondu ; mais mes lettres ne sont-elles pas importunes ?

Vous écrire ? J'ai à la fois trop et trop peu à vous dire ; car il me faudrait écrire bien longuement pour vous apprendre tout ce que je voudrais

---

4. « À la répétition générale de la presse, [Léautaud] était entouré de grincheux qui faisaient des réflexions stupides. » (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, Gallimard, 1973, p. 133.)

vous faire savoir de ma pauvre individualité ; — et de tout cela, rien ne serait fort intéressant, ma vie s'étant déroulée sans événements, sans que rien de brusque m'informât jamais de façon décisive sur moi-même.

Mes parents, sans richesse, ont cependant voulu m'envoyer au Lycée. J'y ai fait des études incomplètes plus, peut-être, par la faute des actuels programmes que par la mienne, peut-être aussi parce que la plupart des professeurs ne savent guère utiliser les facultés d'enthousiasme de leurs élèves. Ayant étudié le latin, l'allemand et le grec, je ne puis lire ni Virgile, ni Platon, ni Goethe. Dans les classes inférieures très attentif, peu à peu je devins indiscipliné, rétif ; et le baccalauréat passé, ce que je souhaitais surtout, c'était la liberté ; pour l'avoir je me suis inscrit à la Faculté de Droit. Là, durant trois années, chaque année j'ai travaillé un mois pour préparer l'examen ; cette année j'ai eu toutes les peines du monde à m'intéresser à mes études et n'ai pu obtenir une licence, que je vais essayer de préparer de nouveau pour octobre. Le Droit m'ennuie ; il y a deux ans, et l'an dernier, j'ai essayé de suivre quelques cours de philosophie, d'histoire et de littérature à la Sorbonne ; l'effrayante sécheresse de l'enseignement qu'on y distribuait m'en a vite détourné — et je n'ai pu me résoudre à travailler seul. Pendant ce temps, j'apprenais à vous connaître ; la lecture de vos œuvres était mon occupation principale et, grâce à vous, j'ai essayé de vivre. Sans vous, je serais seul sur la terre.

Maintenant, je sens nettement finie mon adolescence qui aura été longue, comme avait été longue mon enfance. L'hiver prochain, je devrai travailler et le voudrai d'ailleurs. Mais que faire ? La pauvreté de mes parents ne me permet pas d'escompter les seules études désintéressées, les voyages ; il me faudra rechercher un travail qui me procure de l'argent, car d'échapper à la société, de vivre en vagabond, je ne me sens ni la force, ni le courage, ni peut-être, au fond, le désir. Je ne puis songer à une carrière absorbante qui m'éloignerait de l'art et de la vie — et me condamnerait sans doute au suicide ; je voudrais échapper à l'horreur du bureau administratif ou commercial. Que reste-t-il ? Quel moyen de subsister s'offre à moi qui ne me contraindra pas à vivre en forçat ou à souhaiter mourir, sinon à mourir ?

Je vous ai exposé la brutale question matérielle ; quant aux questions morales peut-être serait-il trop long, trop difficile et trop ennuyeux pour vous d'en parler ; et puis, hélas, elles sont soumises à la première ; celle qui devrait être la plus négligeable est la plus importante. Les émois de mon âme dépendent de la situation de mon portefeuille.

Excusez-moi de vous avoir entretenu si longuement de choses si banales ; je ne l'ai fait que poussé par un pénible désarroi et parce que j'ai pu déjà apprécier votre extrême indulgence. Je ne sais à qui parler, même

de ces vulgarités, sinon à vous  
mon maître bien aimé

Jean Loisy

## 9. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

La Bastide Franco  
Brignoles  
Var

Mercredi  
[19 juillet 1922]

Votre lettre me fait regretter plus encore de n'avoir pu vous voir avant mon départ de Paris. Je voudrais vous conseiller, vous aider, ne pas décevoir votre appel mais, malgré tout ce que vous m'écrivez, quelques minutes de conversation m'en eussent appris sur vous davantage. Resterez-vous à Paris cet été ? Si j'y repassais, aurais-je chance de vous y voir ? Nous examinerions votre situation matérielle, car ce que vous m'en dites m'inquiète — mais, sans vous connaître mieux, que vous proposer ? que chercher ? Je connais malheureusement fort peu de monde — du moins de ceux qui sont en mesure d'aider — et manque terriblement d'entre-gent ; j'ai su m'en passer pour moi-même, mais en souffre quand il s'agit d'épauler autrui. De sorte que je doute si je pourrai vous être de grand secours. Tout ceci soit dit pour que vous ne vous reposiez pas trop sur ce que je pourrai faire — car, au surplus, je ne serai probablement pas à Paris l'hiver prochain.

Je laisse ainsi ma lettre s'emplier de considérations bien peu exaltantes ; mais peut-être serez-vous encore bien plus déçu lorsque vous me rencontrerez : je mets le meilleur de moi dans mes livres et suis très malhabile à parler.

Vendredi.

J'ai laissé ma lettre inachevée — je la reprends sans espoir de l'achever davantage. Je retourne dans ma tête quelque proposition à vous faire pour l'hiver prochain... mais je ne puis lui donner contour tant que je n'ai pu vous voir et causer avec vous.

Croyez à ma sympathie bien attentive

André Gide.

## 10. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 25 juillet [19]22

Maître,

Je vous remercie de la sollicitude avec laquelle vous vous occupez de moi ; je comprends bien qu'il vous serait en effet fort difficile, ne me connaissant pas, de m'indiquer quelle voie suivre de préférence ; — je comprends moins bien que vous puissiez craindre quelque déception de ma part lorsque nous nous verrons ; vous n'êtes pas, je pense, vieillard grincheux ou affreux dogmatique. Et puis, il me semble que je vous connais déjà un peu ; mon cœur ne peut à ce point se tromper. Vous-même pourriez-vous craindre une déception si l'on vous annonçait une prochaine entrevue avec Racine ou Pascal ? Comment donc pourrais-je être déçu ? Vous, peut-être, si toutefois vous avez imaginé quelque radieux adolescent ; si je suis tel que je suis, c'est seulement parce que je ne suis pas mon propre créateur ; pour amender un aussi mauvais sujet, je fais du moins ce que je puis ; mon plus grand espoir est que vous m'y aiderez.

Vers le huit août, je dois partir dans le Dauphiné ; mais, pour vous rencontrer à Paris, je puis retarder mon départ — ou hâter mon retour, une fois là-bas. À n'importe quelle date, je serai très heureux d'être loin des champs, si cet éloignement me doit approcher de vous. Je suis donc absolument à vos ordres et vous prie de croire à ma bien sincère reconnaissance.

Jean Loisy.

## 11. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

1<sup>er</sup> août [1922].

Cher Jean Loisy,

Non hélas, il ne me sera pas possible de vous rencontrer à Paris avant le 8 août. Ne retardez donc pas pour moi votre départ. Différons, et espérons tout de même.

Bien affectueusement

André Gide.

*Après l'été dans le midi, Gide n'est repassé que très fugitivement à Paris ; il n'y revient ensuite qu'à la mi-novembre, pour une dizaine de jours.*

## 12. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Vendredi [17 novembre 1922].

Mon cher Jean Loisy,

Non certes je ne vous ai pas oublié ! À Paris pour quelques jours je pensais bien vous faire signe... Viendrez-vous sonner à la porte de la Villa, demain samedi, vers 10 h si vous êtes libre — ou lundi ? — Je n'ai pu parler encore à Gallimard. Nous recauserons de tout cela.

À bientôt et tout cordialement

André Gide.

## 13. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

Paris, le 20 novembre [19]22.

Maître,

C'est le vendredi de 4 à 6 heures que M. Rivière reçoit à la NRF. J'irai donc vendredi prochain et vous écrirai aussitôt pour vous informer du résultat de cette entrevue. Croyez bien que je ferai de mon mieux si M. Rivière veut bien me confier quelque petit travail.

J'ai été bien touché de la bonté de votre accueil ; sans doute ma gaucherie vous a-t-elle dissimulé ma reconnaissance. Si nous devons nous revoir bientôt — ce que je souhaite ardemment, peut-être moins ému saurai-je mieux vous faire comprendre la joie que des mois je ressens de subir votre influence. J'aimerais tant ne pas vous paraître indigne d'aimer votre pensée.

Je suis déjà heureux de vous avoir vu absolument tel que je vous imaginai — et si bon.

Bien respectueusement

Jean Loisy

## 14. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Le 23 novembre 1922.

Cher Monsieur,

Excusez cette dactylographie, voici le résultat de mes démarches. Jacques Rivière vous attend vendredi. Je l'ai mis à peu près au courant et je pense qu'il pourra vous donner un bon conseil. Monsieur Gallimard vous attend également. Je vous engage même à aller voir celui-ci d'abord, avant l'heure de réception de Monsieur Rivière ; il n'est pas très

probable, mais pourtant il n'est pas impossible, qu'il trouve à vous employer. Il attend votre visite.

Rien à espérer du côté du Vieux-Colombier ; mais j'ai parlé de vous à Jouvét qui est maintenant administrateur des trois théâtres des Champs-Élysées. De ce côté également il n'est pas impossible que vous trouviez quelque chose. En tout cas, Monsieur Jouvét s'est montré extrêmement bien disposé et m'a dit que vous n'aviez qu'à venir le trouver de ma part. Mais je vous conseille de ne frapper à sa porte que si vous voyez celle de la Nouvelle Revue Française se fermer. Je fais pour vous bien des vœux, et vous prie de croire à mes sentiments bien affectueux.

André Gide.

## 15. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 24 novembre [19]22.

Maître,

Comme je vous l'avais promis, je vous transmets les résultats de ma visite à la NRF. Monsieur Gallimard m'a dit qu'il ne me pourrait employer que sans rémunération pendant plusieurs mois à des travaux de correction ; je lui ai demandé à réfléchir, mais je ne crois pas devoir, ni pouvoir accepter cette proposition qui me laisserait absolument à la charge de mes parents et me prendrait tout mon temps sans m'instruire. D'autre part j'ai vu Monsieur Jacques Rivière qui m'a fort aimablement accueilli et m'a promis de m'essayer d'ici quelque temps pour la rédaction des notes de la NRF ; il m'a assuré aussi qu'il me préviendrait au cas où une place, à laquelle je pourrais prétendre, lui serait signalée.

Je vais aller le plus tôt possible trouver Monsieur Jouvét ; et s'il ne peut me procurer quelque chose, je serai pourtant heureux de faire la connaissance d'un acteur pour qui j'ai la plus vive admiration.

Je ne saurais trop, maître, vous remercier du bien que vous me faites et m'excuser de l'ennui que je vous donne. Combien j'aurais préféré, riche, ne vous connaître que pour essayer de vous plaire et de me rendre digne de vous. La pauvreté est un mal terrible. Sentez-vous du moins que je vous aime sincèrement et profondément, comme le meilleur des enfants peut aimer le meilleur de ses maîtres ? J'ai si peur que vous ne considériez comme intéressée l'affection que je vous témoigne. Si vous disposiez d'un peu de temps avant de quitter Paris, ce serait pour moi la plus grande des joies de vous revoir.

Croyez à ma respectueuse affection

Jean Loisy

*Gide est reparti, fin novembre, pour Cuverville, où il demeure jusqu'à la mi-janvier 1923. À lire sa lettre du 9 janvier, il est visible qu'il répond à une missive de Jean Loisy, sans doute envoyée à l'occasion du nouvel an, qui ne nous est pas parvenue. En revanche, Jean Loisy a conservé une photo de Gide, datée au dos de 1923, et ainsi dédicacée : « Tout amicalement / André Gide ».*

## 16. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

9 janvier [19]23.  
Cuverville  
par Criquetot l'Esneval  
Seine Inf<sup>ce</sup>

Votre lettre est exquise. Ah ! que ne puis-je vous montrer mieux combien mon cœur y est sensible ? J'hésite à vous envoyer cette image de moi que vous me demandez si gentiment. Peut-être, ne me connaissant qu'à peine, m'y reconnaissez-vous mieux que je ne fais — mais je n'en ai pas d'autres — (du moins ici).

Je viens de passer trois jours à Paris ; je m'étais promis de vous revoir ; le temps m'a manqué — et surtout je me sentais si fatigué que j'ai craint de vous décevoir. Pour un peu cette crainte me retiendrait de vous écrire — et de réaliser, s'il se pouvait, ce vœu que je vous exprimais. Je crains que vous ne vous fassiez de moi une image par trop flatteuse, à laquelle j'aurais bien du mal à ressembler — du moins sans cesse. Et pourtant, devant retraverser Paris prochainement, peut-être que je vous ferai signe — si toutefois je ne suis pas trop supprimé. Mais j'ai trop travaillé ces temps derniers ; pour un temps, je ne vaud plus rien et me cache. Je suis sujet à ces fatigues de tête, qui ne cèdent qu'au long repos dans la solitude. En un pareil moment votre lettre si affectueuse m'a été d'un indicible réconfort. Au revoir.

André Gide.

## 17. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 16 janvier [19]23.

Maître,  
J'ai bien reçu votre lettre si aimable et le portrait que vous avez eu la bonté d'y joindre. Croyez à ma bien vive et bien émue reconnaissance.

Ce que vous me dites de votre santé m'inquiète ; j'espère que du moins vous ne la négligez pas et faites tout votre possible pour vous guérir promptement ; je vous le souhaite de tout cœur.

Si vous venez à Paris et disposez d'un peu de temps, appelez-moi — à moins que cette visite ne vous dérange. C'est toujours moi — et non vous — qui, à l'issue d'une rencontre, aurai à m'excuser. J'aime être auprès de vous ; si parler vous fatigue ou vous ennuie, je serai pourtant heureux de vous voir. Est-il rien de plus doux que le silence à côté des êtres qu'on aime ?

Je suis heureux que vous m'accueilliez si affectueusement.

Avec mes vœux de santé meilleure, croyez à mon dévouement et à ma reconnaissance.

Jean Loisy.

## 18. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 9 février [19]23.

Maître,

J'espère que votre santé, grâce au repos et à la campagne, s'est améliorée et qu'il vous sera possible de venir au Vieux-Colombier faire les conférences annoncées. J'ai pu me rendre compte que pour beaucoup elles sont sincèrement attendues avec la plus grande impatience — et que ce serait une vive désillusion si vous ne parliez pas — d'autant que je crois le sujet choisi un de ceux qu'il importe le plus de discuter et d'éclaircir. Je suis parmi ceux qui attendent ; ce que j'ai pu lire de vos conférences sur Dostoïevsky a encore augmenté mon désir de vous entendre.

Si vous veniez à Paris et disposiez d'un peu de temps, consentiriez-vous à me voir ? Peut-être ne serait-ce pas tout à fait perdre ce temps si vos conseils et la simple joie de vous voir m'aident à trouver la voie qui est la mienne.

Quoi qu'il en soit, croyez bien que je fais des vœux pour votre total rétablissement et que mon affection ne cesse de s'augmenter par la bonté que vous avez pour moi.

Croyez, maître, à ma bien vive reconnaissance et pardonnez-moi d'être aussi souvent importun.

Jean Loisy.

*Gide devait en effet donner six leçons sur « l'art du roman » à l'École du Vieux-Colombier, dont Jules Romains était alors le directeur, les 21,*

*23, 28 février et les 2, 7 et 9 mars. Mais dès décembre 1922, il avait averti Copeau qu'il ne serait pas disponible : il est en effet requis par les préparatifs de la naissance de sa fille. Il est ainsi à Rapallo de la fin janvier à la fin février, en compagnie d'Élisabeth van Rysselberghe, puis à Annecy jusqu'au 6 mars.*

*L'annonce de cette annulation avait été omise, et, le 17 février, Gide s'était plaint à Copeau que ses leçons soient toujours mentionnées sur les programmes du Vieux-Colombier (voir Correspondance Gide-Copeau, t. II, Gallimard, 1988, p. 239).*

## 19. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Annecy, 2 mars [1923].

Mon cher Jean Loisy,

Ces conférences que je devais faire au Vieux Colombier ont continué d'être annoncées, pour la plus grande duperie du public, malgré toutes les indications que j'ai données à Copeau, à Romains et à Rivière. Je suis désolé d'avoir trompé l'attente de certains (dont vous êtes) mais il ne m'a pas été possible de me dégager de ce qui me retenait à Gênes, au moment où j'aurais dû être à Paris. J'aurais eu plaisir à vous revoir, car croyez bien que je ne vous oublie pas. À présent je suis à Annecy, sous la pluie, presque sous la neige; je m'efforce au travail, mais par ce froid toutes mes pensées se recroquevillent. Au revoir. Croyez-moi bien affectueusement votre

André Gide.

## 20. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 9 mars [1923].

Maître,

Je suis bien heureux de la sympathie que vous me témoignez en m'adressant de vos nouvelles ; cela me console un peu de ne vous avoir entendu au Vieux-Colombier et de ne vous avoir pas rencontré à Paris ; j'espère que les voyages ont amélioré votre santé et que vous vous portez maintenant tout à fait bien.

Je ne sais si je dois espérer vous revoir avant longtemps, même s'il vous devient possible de me convoquer. Vers le quinze mai prochain je dois en effet partir pour l'accomplissement de mon service militaire ; le très mauvais état de mes yeux m'a fait affecter dans l'auxiliaire. Je vais

solliciter d'être envoyé dans l'Afrique du Nord, de façon à profiter le mieux possible du temps où je serai soldat ; mais je crains bien, n'étant guère protégé, qu'on ne tienne pas compte de mon désir et qu'il ne me soit permis de voir ainsi un peu d'un pays que vous avez, je crois, beaucoup aimé.

Voilà pour les occupations militaires. Quant aux civiles, je n'ai pas encore obtenu de grands résultats au *Gaulois* où j'espérais pouvoir faire passer de temps à autre d'insignifiants articles : ou bien, me dit-on, ma prose manque de légèreté — ou bien mes propos d'actualité arrivent trop tard ; j'ai commencé, d'autre part, à rédiger des histoires érotiques pour une revue licencieuse. Le journalisme fait vraiment accomplir de curieux travaux ; et c'est pourtant, je crois, la voie qu'il me faudra suivre, la seule qui me laissera une part de la liberté nécessaire pour vivre en honnête homme.

Excusez-moi, maître, de vous occuper ainsi de moi et de mes banales occupations : c'est la bonté de votre accueil qui vous vaut d'être ennuyé de cette façon.

J'ai grand espoir que peut-être vous retraverserez Paris avant que j'aie quitté la ville — et que vous voudrez bien m'appeler.

Croyez, maître, à mon entier dévouement, à ma vive reconnaissance, à mon affectueux respect.

Jean Loisy.

*D'Annecy, Gide est retourné à Cuverville. Il ne repasse ensuite par Paris que pour quelques jours, avant de se rendre au Maroc en compagnie de Paul Desjardins à l'invitation de Lyautey. Il visite Casablanca, Rabat, Meknès, et revient à Paris le 21 avril.*

## 21. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Mercredi [C.P. 21 mars 1923].  
18bis, Av. des Sycomores  
Villa Montmorency

Je suis à Paris pour 3 jours. Voudrais bien vous voir. Vous est-il possible de sonner à la Villa (j'espère que les sonnettes marchent encore ?!) demain ou après-demain dès *9h moins le quart*, ou bien, à cette même heure, un coup de téléphone Auteuil 04 55 pour prendre rendez-vous.

(Un peu de patience si je ne réponds pas au premier appel — je suis tout seul dans la Villa).

Bien affectueusement

André Gide.

*De son côté Jean Loisy, recommandé à Jouvét par Gide, trouve enfin un emploi rémunérateur : « C'est aux "Champs-Élysées" que je passai de la vie étudiante à la vie active. J'y rencontrai Georges Charensol, Louis Aragon, René Bruyez et Léonard, le régisseur de Pitoëff qui travailla plus tard chez Barrault. Il n'y eut jamais, me semble-t-il, pareille "Maison de la Culture" à Paris. » (Jean Loisy, « Souvenirs et Notes... » déjà cités, BAAG n° 39, p.35).*

## 22. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 22 mars [19]23.

Maître,

Je vous adresse les renseignements que vous avez bien voulu me demander. Je ne saurais trop vous remercier de votre obligeance ; militaire, comme civil, je vous aurai de grandes obligations.

J'ai été convoqué aux Champs-Élysées en un moment où je désespérais de pouvoir gagner un peu d'argent avant de partir pour l'armée ; jusqu'ici je n'ai qu'à me louer de mes collègues et de mon travail qui m'apprendra bien des choses fort utiles. M. Breitenstein<sup>5</sup> dont vous m'avez parlé travaille à la table qui avoisine la mienne ; je pense donc ne pas tarder à faire sa connaissance. Quant à M. Jouvét, je voudrais bien faire tout mon possible pour acquérir sa sympathie — que je désire vivement ; je lui suis bien reconnaissant d'avoir songé à moi dès qu'une vacance s'est produite.

Croyez que je penserai souvent à vous, tant que vous serez au Maroc ; il y a trois ans, déjà je méditais de gagner votre cœur et de vous exprimer

---

5. Henri Breitenstein (1898-1970), fils d'un pasteur genevois connu de Gide, était musicien, auteur de musiques de scène pour Pitoëff. « En 1922, il accompagna à Paris le théâtre Pitoëff, dont il fut le second administrateur. D'abord directeur de la musique des trois salles du Théâtre des Champs-Élysées, il redevint, en janvier 1925, lorsque fut constituée la deuxième compagnie Pitoëff, son administrateur. » (Daniel Durosay, « Le Dossier Sara Breitenstein », BAAG n° 88, octobre 1990, p. 449.)

le mien ; il me semble parfois que je vais sûrement à ce but ; pardonnez cet orgueil...

Une prière : si vous avez là-bas des loisirs, songez que le moindre mot de vous m'est infiniment précieux.

Je forme bien des vœux pour que ce voyage vous soit le plus possible agréable — et vous assure de ma respectueuse affection.

Jean Loisy.

P. S. : ci-joint qqs renseignements. Si vous le croyez utile, je pourrais vous faire parvenir mon certificat d'ajournement en 1921.

### 23. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Cuverville  
[Fin avril 1923].

Vous me direz n'est-ce pas ce qu'il advient de vous et si la démarche que j'ai faite, à Rabat, pour vous faire appeler au Maroc, a eu de bons résultats, ainsi qu'on m'en a donné l'assurance.

Me voici de retour. Je n'ai fait que traverser Paris et le temps m'a manqué pour aller vous serrer la main ainsi que j'aurais voulu le faire.

Bien affectueusement

André Gide.

*Gide est revenu à Paris le 21 avril. À Cuverville, il prend connaissance de l'attaque lancée contre lui par Henri Béraud : « Violente attaque (dans Les Nouvelles Littéraires) de Henri Béraud, auteur du Triomphe de l'Obèse — qui ne me pardonne pas ma maigreur. Très divertissant. » (Journal 1889-1939, « Bibl. de la Pléiade », 1948, p. 756). Le 28, il publie dans cette même revue une lettre ouverte à Francis Jammes, destinée à rectifier certaines affirmations que celui-ci avance dans ses Mémoires, à propos de l'origine des relations entre Gide et Claudel.*

### 24. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 29 avril [19]23.

Maître,

J'ai reçu hier votre carte de Normandie, alors que je me préparais à vous adresser une lettre à la NRF, ne sachant si vous étiez encore au Ma-

roc ou, de nouveau, à Cuverville.

M. de Cenival <sup>6</sup>, conservateur des archives à Rabat, m'a envoyé, il y a quelques jours, une lettre fort aimable, me disant que vous lui aviez parlé de moi — et qu'il serait sans doute facile de me faire appeler là-bas, — et me demandant des détails complémentaires sur ma situation militaire. Je lui ai répondu aussitôt en lui communiquant tout ce que j'ai pu relever sur mes papiers militaires, qui me paraissait susceptible de lui être utile.

Je n'ai pas encore reçu d'affectation, mais je pense que cela ne saurait tarder beaucoup et je vais quitter le théâtre des Champs-Élysées samedi prochain. Je vous suis bien reconnaissant de m'y avoir fait entrer ; c'est un milieu actif et plaisant. J'ai été content de tous et je crois qu'on n'a pas été trop mécontent de moi. M. Breitenstein qui travaille à côté de moi m'a prié de le rappeler à votre souvenir ; c'est un garçon cordial et sympathique avec qui j'aimais causer ; quant à celui que vous connaissiez au service des publications et dont vous n'aviez pu retrouver le nom, peut-être est-ce M. Aragon <sup>7</sup> ? J'ai été aussi heureux de faire sa connaissance — mais il a quitté le théâtre depuis quelques jours. Je lui avais proposé de faire paraître dans *Paris-Journal* un bref article à propos de l'interview d'Henri Béraud, mais l'ordre de la direction était, paraît-il de ne blesser en rien M. Béraud qu'on invitera peut-être à entrer dans la maison. J'aurais aimé particulièrement relever certaines phrases de M. Béraud, vous accusant de ne pas travailler assez vite pour gagner votre pain grâce à vos écrits ! Il aurait vraiment fallu signaler cela. Je suis contrarié de n'avoir pu faire passer quelques lignes à ce sujet, moins pour prendre part à une lutte qui ne vous intéresse, ni vos vrais amis — que pour vous prouver mon affection.

Vous ne sauriez croire comme je suis heureux d'être entré aux Champs-Élysées grâce à vous et de partir au Maroc grâce à vous. C'est un peu comme si vous m'accompagniez. D'ailleurs votre pensée et votre amour m'ont tellement pénétré que je puis réellement me figurer parfois être près de vous. Pourtant il y a des choses que je voudrais vous entendre dire et vous voir dire, des choses essentielles... Un immense besoin

---

6. Pierre Hallouin de Cenival (1880-1937), membre du cabinet civil de Lyautey (voir *Correspondance* Gide-Schlumberger, éd. Pascal Mercier et Peter Fawcett, Gallimard, 1993, p. 811).

7. Louis Aragon a été temporairement le secrétaire du Théâtre des Champs-Élysées. Il avait fait savoir à Gide que *Paris-Journal* se tenait à sa disposition pour répondre à Béraud ; mais de Fez, le 12 avril, Gide lui fit savoir son désir de ne pas répondre. (V. *Correspondance* Gide-Martin du Gard, Gallimard, 1968, t. I, p. 663.)

de vous écouter ; si je ne vous connaissais, que serais-je ?

Votre malentendu avec Francis Jammes m'a beaucoup peiné ; j'ai tant aimé *Clara d'Ellébeuse*...

Croyez, maître, à ma bien affectueuse reconnaissance.

Jean Loisy.

## 25. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Metz, le 28 mai [19]23.

Maître,

Excusez-moi de vous avoir laissé si longtemps sans nouvelles. C'est que j'ai été quelque peu abruti par les premiers jours passés à la caserne. On m'a expédié à Metz où la discipline est très stricte et l'instruction des recrues poussée très rapidement.

En même temps qu'à vous j'écris à M. de Cenival. Il m'a envoyé, il y a quelque temps, à Paris, une lettre que mon père m'a retournée et que je n'ai pas reçue. Je lui demande de bien vouloir m'écrire de nouveau — mais peut-être y a-t-il déjà beaucoup de temps perdu. Je commence à douter de mon envoi au Maroc ; ici je crois qu'on lâche difficilement ceux que l'on tient.

Jusqu'ici j'ai été en caserne comme en prison ; impossible d'écrire ou de lire ; mais je vais devenir secrétaire et alors je jouirai sans doute d'un peu plus de liberté.

Vous me causeriez grande joie, maître, en me communiquant de vos nouvelles. Je les espère excellentes et vous prie de croire à mon entier dévouement et à ma respectueuse affection.

Jean Loisy.

Jean Loisy. Chasseur 3<sup>e</sup> Cie. 8<sup>e</sup> Bataillon. Metz.

## 26. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

31 mai [19]23.

Mon cher Chasseur,

J'étais passé précisément hier au théâtre pour prendre de vos nouvelles — et votre lettre de ce matin ne vient que confirmer ce que m'a dit Jouvét. Il m'a parlé de vous avec une sympathie véritable et qui m'a touché.

Très important que vous soyez devenu secrétaire. Je voudrais savoir

s'il faut se contenter de cela — ou chercher quand même à vous faire appeler au Maroc ? Répondez-moi vite sur ce point.

Bien affectueusement votre

André Gide.

## 27. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Metz, le 2 juin [19]23.

Maître,

Je ne suis déjà plus chasseur. Hier la commission de réforme m'a définitivement libéré du service militaire ; je ne me réjouis qu'à demi, car je ne dois cette libération qu'au très mauvais état de mes yeux. De retour à Paris il faudra que je m'occupe sérieusement de sauvegarder ce qui me reste de vue.

Mon rôle de secrétaire n'aura duré que deux jours : le premier j'ai lavé de vieilles culottes et le second couvert des livrets militaires. Je vous remercie de votre grande bonté à mon égard et regrette vivement de vous avoir dérangé — et fait déranger d'autres personnes — pour aller au Maroc.

Je vais m'empressez d'écrire à M. Jovet pour l'informer de mon retour et lui demander s'il pourra me reprendre aux Champs-Élysées. Je suis heureux de la sympathie qu'il me témoigne et que je mérite un peu — sinon par d'autres titres — du moins par celle que je lui porte.

Je pense regagner Paris la semaine prochaine. Si vous y êtes encore et s'il vous plaît de me rencontrer, appelez-moi.

Croyez, maître, à ma vive et reconnaissante affection.

Jean Loisy.

## 28. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 29 juin [19]23.

Maître,

Je viens de recevoir votre *Dostoïevsky*; je suis heureux de pouvoir relire d'un trait ce que j'avais lu par fragments<sup>8</sup> et de retrouver ces pages

---

8. Paru d'abord dans *La Revue Hebdomadaire* en six livraisons, de janvier à février, le *Dostoïevsky* de Gide venait d'être imprimé en volume par Plon en juin 1923. L'exemplaire conservé par Jean Loisy porte cette dédicace : « à Jean Loisy / bien affectueusement / André Gide ».

précédées d'une aussi affectueuse dédicace.

Je ne pense pas que vous soyez encore à Paris ; je vous écris donc à la NRF ; quant à moi, je suis de nouveau dans cette ville ; je pensais reprendre mon emploi aux Champs-Élysées, mais M. Hébertot n'a besoin, pour l'été, que d'un personnel très réduit et il me faut attendre jusqu'à octobre. D'ici là je vais essayer de trouver un emploi quelconque, de préférence un préceptorat en province qui me permettrait en travaillant, de passer l'été à la campagne.

Les trois semaines que j'ai passées à Metz m'auront rendu les plus grands services ; ce brusque et total changement de vie, cet empêchement de penser pendant un assez long temps ont pu mettre en ordre mon cerveau, mieux que mes précédents efforts continus. Je me suis surtout découvert de l'ignorance et des incapacités ; je vous avais annoncé avec beaucoup de gravité et de certitude mon intention d'écrire et de vous communiquer mes essais ; voici qu'aux tentatives littéraires je ne me sens guère préparé, mais plutôt aux voyages, aux études, dois-je écrire aux aventures ? — et bon seulement à prendre des notes.

Je me désespérais, durant mon adolescence, de ne pouvoir écrire de beaux vers et, il y a peu de temps encore, je préparais des travaux critiques et des fragments de roman. Le seul progrès que j'aie fait depuis lors, c'est de renoncer à cette vanité.

Peut-être ne dois-je pas d'ailleurs condamner trop sévèrement ma suffisance passée ; tout d'abord parce que j'en conserve — et pour longtemps — de bons restes, et puis parce qu'elle m'a permis de vous approcher. Eût-il en effet suffi de ma bonne volonté et de mon amour pour me donner la hardiesse de vous écrire ? Je ne crois pas ; avec ces seules qualités, la timidité m'eût rongé, me rongerait encore, et je ne vous aurais rien dit. Mais la vanité s'en étant mêlée, j'ai accordé une certaine importance aux notes que j'avais pu prendre à votre sujet et c'est à ce vice intellectuel que je dois de vous avoir fait connaître ma si vive affection et d'avoir reçu de vous un grand réconfort.

J'ai dû vous produire une assez bizarre impression ; je ne vous dis pas cela pour m'excuser de n'avoir pas brillé devant vous — mais seulement parce que j'ai peur que vous ayez pu voir dans mes demandes surtout le désir d'être connu de vous ; je suis venu à vous parce que je vous aimais et parce que vous lire, à plus forte raison vous voir, vous entendre me rassure. Je vous dis ces choses parce que je crois n'avoir pas été naturel devant vous ; je me souviens, comme vous me demandiez à quoi je passais mon temps, de vous avoir répondu : « Je lis » ainsi que j'aurais répondu à un professeur rencontré en vacances ; ce que je vous ai pu dire a dû être du genre de cette réponse ; alors que je venais à vous, pour vous remer-

cier de m'avoir appris à lire l'Évangile et à aimer les choses de la terre. Vous avez accru et précisé mes inquiétudes ; vous m'avez enseigné aussi à soumettre au cœur l'intelligence, à ne lui donner de valeur que si elle sert à l'accroissement de l'amour. Mon séjour à Metz m'a rendu l'indispensable service de mieux concevoir ma faiblesse — et que, ce que j'ai de meilleur, je le tiens de vous.

Croyez, mon maître, à ma vive reconnaissance et à ma respectueuse affection.

Jean Loisy.

## 29. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 17 septembre [19]23.

Maître,

J'attendais pour vous communiquer de mes nouvelles de savoir si je retournerais aux Champs-Élysées. La chose est décidée depuis deux jours et je vais y travailler à partir de lundi prochain. M. Juvet s'est montré très aimable et je pense que c'est à ses bons offices que je dois de reprendre ma place. J'espère que mes occupations deviendront de plus en plus intéressantes.

M. de Cenival, à qui vous aviez bien voulu parler de moi lorsque je souhaitais d'aller au Maroc, est venu à Paris au mois d'août. Je lui avais demandé s'il consentirait à me recevoir. Il avait accepté, mais je n'ai pu me rendre chez lui, faute de pouvoir me chausser de façon décente — à la suite d'une légère opération au pied dont je n'avais pas cru devoir être si longuement incommodé. J'ai vivement regretté de ne pouvoir le remercier.

Une fois rétabli, je suis allé passer une quinzaine dans ma famille, en Nivernais. Et maintenant, je suis à Paris, ne faisant pas grand-chose d'autre que des projets pour arranger le mieux possible ma vie, une fois réinstallé aux Champs-Élysées. C'est une manie que j'ai toujours eue et dont je ne suis pas bien débarrassé de dresser des emplois du temps fort précis — et même pour un temps très lointain. J'ai, par contre, perdu l'habitude dont je vous avais entretenu, je crois, de noter chaque jour des réflexions ou des sensations. J'ai l'esprit très vide et très heureux de se reposer. Bien que je sois ignorant, âgé maintenant de vingt-deux ans, mon cerveau est las comme si ma jeunesse avait été toute studieuse. Il est vrai qu'à tort et à travers j'ai dépensé vainement beaucoup de pensée.

Il est probable que vous continuez à voyager et je me demande où

cette lettre vous parviendra <sup>9</sup>. J'ai rêvé — mais ce rêve ne peut être considéré comme un renseignement — que je découvrais à la gare Saint-Lazare d'immenses affiches annonçant que vous feriez bientôt des conférences à Dieppe. Et, sur d'autres plus petites, on ne voyait, partout répétées, que ces mots en lettres énormes : Dieppe, Gide — Dieppe, Gide, etc. Ce rêve ne doit pas avoir grand sens.

J'espère que vous êtes en excellente santé et vous assure, maître, de ma toujours vive et reconnaissante affection.

Jean Loisy.

### 30. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

[C.P. : 12 octobre 1923 <sup>10</sup>.]  
Cuverville  
par Criquetot L'Esneval  
Seine-Inférieure

Que devenez-vous ?

André Gide.

### 31. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

[C.P. : 9 janvier 1924.]  
Cuverville en Caux

Mon cher Jean Loisy,

Ne croyez pas que je vous oublie. Je vais bientôt passer quelques jours à Paris. Votre nom est inscrit sur mon agenda — et j'espère bien vous revoir. Je vous tends la main bien affectueusement.

André Gide.

---

9. Gide bouge en effet beaucoup pendant l'été : en juillet à Saint-Martin-de-Vésubie, puis à Hyères, il est en Corse puis à Pontigny en août, en Tunisie en septembre, ne revenant qu'en octobre à Cuverville et Paris.

10. Carte postale.

## 32. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 31 mai 1924.

Maître,

J'ai achevé la lecture d'*Incidences*<sup>11</sup> que vous avez eu la bonté de me faire parvenir. C'est avec impatience que j'attendais un volume de vous — et celui-ci ne m'aura qu'à demi calmé puisque j'avais pu lire déjà presque toutes les pages dont il se compose.

Ayant parcouru la table des matières, je dois vous dire que le chapitre auquel je me suis d'abord reporté est celui que vous intitulez *L'Avenir de l'Europe*. Quelque désir que j'aie pu avoir de retrouver vos impressions de voyage ou vos notes de critique, c'est ce titre politique qui m'a le premier requis. Je vois bien en effet que le plus urgent devoir du jeune homme de notre temps est le devoir civique. Vous écrivez, à propos de la démobilisation de l'intelligence, des lignes fort justes. Hélas, je me demande si les loisirs nécessaires à la création artistique ne vous restent pas, sinon interdits, du moins parcimonieusement mesurés, et si la paix, dans laquelle les Français eussent dû retrouver leurs pensées les plus chères, n'est pas une simple — et dangereuse — trêve qui sollicite leur plus soigneuse vigilance. Je me demande si la France n'est pas sur le point de mourir d'épuisement et de devenir, comme la Grèce, une terre où pleurent des voyageurs ; et je ne sais pas d'autre part si le monde pourra se passer de notre pays sans péril. Ce gouvernement me paraît si faible et soumis à une foule si aveugle que je crois nécessaire de consacrer toute l'intelligence de toute l'élite au salut national plutôt qu'à de plus délicieuses occupations. Croyez-vous pas que ce pays est perdu si on n'y ressuscite le bon sens, qualité aujourd'hui exceptionnelle et qui — à certaines époques — y parut si naturelle ? Vous semblez espérer une fructueuse collaboration internationale et de nouveaux modes de gouvernement ; sans doute il y a un grand appétit de changement en Europe, mais pensez-vous pas que la première tâche serait la renaissance de la nation française minée par la politique, la littérature, la dépopulation et l'oubli de Dieu ? Comment résoudre les autres problèmes si celui-là n'est pas — et bientôt — résolu ?

Comme j'aimerais connaître votre avis sur ces questions ! Je les sens si pressantes qu'il me semble que vous ne les avez pas laissées sans réponses — et ces réponses ne peuvent manquer d'être précieuses à ceux qui vous aiment et aiment leur pays.

---

11. *Incidences* a été achevé d'imprimer le 8 avril 1924 aux éditions de la NRF. L'exemplaire de Jean Loisy porte cette dédicace : « à Jean Loisy / en affectueux souvenir ».

D'autre part — et peut-être, par là, reconnaissez-vous mieux votre influence — je garde cet appétit de voyages et d'aventures que je tiens des *Nourritures* lues à dix-huit ans ; entre ces tendances — et d'autres — je ne puis choisir, mi-désolé, mi-joyeux de cette perplexité passionnée dont vous avez fait don à plus d'un jeune homme. Et même une pénible aventure, dont les suites influenceront sans doute sur ma vie entière, ne m'unifie pas davantage, me laisse aussi désireux de nouvelles aventures et ne me pousse pas à me dégager de cette affaire : je m'y enfonce complaisamment, je cherche en quelque sorte à vivre plusieurs vies à la fois et à les goûter aussi vivement chacune. D'égaux penchants à l'ordre et au désordre, à l'indépendance et aux responsabilités, me rendent jusqu'ici contradictoire et presque aussi peu clair à moi-même qu'aux autres.

Pardonnez-moi pour cette lettre si longue ; sans souci de vous importuner, je me suis plu à vous communiquer ces renseignements vagues, mais les seuls que je possède, sur votre affectueux et reconnaissant

Jean Loisy.

### 33. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 2 septembre 1924.

Maître,

Un trop bref voyage terminé, je m'empresse de vous communiquer de mes nouvelles.

Le seul livre que j'avais emporté à la campagne était votre *Corydon*<sup>12</sup>. Je l'ai lu et relu avec le plus vif intérêt et en ne cessant d'éprouver à votre égard un profond sentiment de reconnaissance. Depuis trois ou quatre ans déjà je déplorais le manque d'ouvrages de cette sorte ; notre société est ainsi faite que les adolescents — sauf quelques privilégiés — doivent tout y apprendre sans guides, ou avec l'assistance de mauvais guides : morale, science et volupté.

Je ne crois pas que la publication de cet ouvrage puisse, comme vous semblez le craindre, détourner de vous des amis véritables. Quelle que puisse être la réaction ressentie en présence de votre exposé, si différemment qu'on puisse conclure, je ne crois pas qu'un homme de cœur s'abstienne sans aberration d'intérêt et d'estime à votre égard. Croyez bien en tout cas que mon affection s'est encore accrue une fois le livre fermé ; je suis heureux que vous ayez légitimé des pensées que j'avais, imprécises, et que je n'osais préciser ; grâce à vous, je reconnais une région nou-

---

12. L'édition courante de *Corydon* a été mise en vente en mai 1924.

velle...

Je suis réinstallé aux Champs-Élysées ; malheureusement des bruits fâcheux circulent au sujet de l'exploitation de cette maison et tout ce que je vois le confirme ; je crois prudent de chercher d'autre part.

Je vous avais adressé une lettre villa Montmorency, aussitôt reçu l'exemplaire d'*Incidences* que vous avez bien voulu m'envoyer. Je me demande si elle vous est parvenue car vous aviez, je pense, quitté Paris à cette époque.

La plus brève carte de vous me procurera une grande joie ; j'espère que vous êtes en bonne santé et vous prie de me croire votre bien affectueux et fidèle

Jean Loisy.

#### 34. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Chartres, 5 septembre [1924] <sup>13</sup>.

Mon cher Jean Loisy

Votre lettre est exquise — comme toutes vos lettres. Vous êtes un de ceux dont je craignait le jugement... Oh ! parbleu, je ne demande pas qu'on m'approuve ; mais j'ai droit d'être pris au sérieux. La sympathie vient-elle à s'en mêler, mon cœur fond de reconnaissance...

J'ai reçu de votre ami Lefèvre <sup>14</sup> une lettre admirable, qui m'a beaucoup ému, et à laquelle j'aurais dû répondre ; mais le tourbillon... Je vous serre la main bien affectueusement.

André Gide.

#### 35. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 21 décembre 1924.

Maître,

Je m'étais promis de ne vous écrire que le jour où j'aurais une nouvelle importante à vous annoncer ou quelque essai à vous soumettre.

Or mes essais sont encore trop informes pour vous être adressés et,

---

13. Carte postale illustrée représentant un détail de la cathédrale de Chartres (Tobie en voyage).

14. Louis-Raymond Lefèvre avait fait paraître, dans *Le Radical* du 5 décembre 1921, un petit article favorable à Gide, au moment des attaques lancées par Massis (v. *Correspondance* Gide-Alibert, pp. 231-2 et 321).

d'autre part, je ne sais trop quoi m'empêche d'estimer importants certains graves événements de ma vie dont j'ai été l'auteur ou la victime.

Je vous écris pourtant aujourd'hui — et c'est, j'en suis honteux — pour vous demander un service.

En effet, la situation de la Société Hébertot est assez chancelante ; depuis quelques mois, je m'occupais de l'administration de la revue *Le Théâtre et Comœdia illustré* ; cette revue vient d'être cédée par M. Hébertot et il est peu probable que le nouveau directeur consente à m'utiliser.

Je me permets de penser que peut-être il vous serait possible de me recommander à une ou plusieurs personnes susceptibles de m'employer. Mon séjour aux Champs-Élysées m'a assez bien dégrossi ; les questions de publicité ou propagande m'intéressent particulièrement, ainsi que le reportage ; comme je ne demande pas d'appointements considérables, je crois pouvoir affirmer que je ne serais pas une mauvaise acquisition.

J'ai déjà pu apprécier votre extrême obligeance à mon égard ; je me permets de solliciter de vous de nouveaux motifs de reconnaissance.

Mon ami Lefèvre que vous avez rencontré récemment m'a dit que vous aviez eu la bonté de vous inquiéter de moi. Croyez bien que ma reconnaissance est vive.

Je n'ose vous demander la faveur d'une entrevue ; pourtant, si, de passage à Paris, vous aviez le temps de me faire signe, quelle joie !

Avec mes excuses et mes remerciements, je vous prie d'agréer, Maître, l'assurance de mon bien affectueux respect et de mon entier dévouement.

Jean Loisy.

*Mais, assez brusquement, Gide doit se faire opérer de l'appendicite, le 28 décembre 1924. Durant son séjour à la clinique, il met à profit la disponibilité de Jean Loisy, promu secrétaire, pour servir de messenger et de régisseur. Celui-ci se retrouve donc en contact avec la NRF, dont le secrétaire, Jacques Rivière, se débat avec la maladie de sa femme et de ses enfants, sans se douter que c'est lui qui en sera victime. (Le 3 janvier 1925, il écrit à Jean Schlumberger : « Je suis complètement arrêté par les occupations de garde-malade. » Correspondance Rivière-Schlumberger, éd. Jean-Pierre Cap, Lyon : Centre d'Études Gidiennes, 1980, p. 215.)*

## 36. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 8 janvier 1925.

Maître,

Je ne veux attendre jusqu'à demain pour vous rendre compte de la soirée d'hier.

Monsieur Jean Schlumberger m'a donc très aimablement accompagné chez Monsieur Jacques Rivière qui m'a réservé un excellent accueil ; malheureusement sa femme et ses deux enfants sont atteints d'une grippe assez grave et il est quelque peu désorienté ; cette maladie de tous les siens l'a empêché de s'occuper de vous comme il eût voulu et, d'autre part, de moi. Il manquait de temps pour m'écrire et me recevoir mais il a paru heureux de l'occasion qui s'est offerte hier, m'a demandé un assez grand nombre de renseignements et assuré que s'il ne lui était pas possible de me prendre à la NRF il s'efforcerait du moins de me mettre en rapports avec des personnes susceptibles de m'employer.

J'ai pensé, d'autre part, que peut-être je pourrais lui soumettre des notes, de brefs articles, des reportages que je me suis amusé à rédiger, en manière d'entraînement. En effet, si je m'estime incapable de construire d'importants ouvrages, je crois pouvoir maintenant être capable de donner de l'intérêt à des travaux de cette sorte. Vous même consentiriez-vous à jeter un coup d'œil sur ces modestes expériences ?

Monsieur Rivière m'a prié de vous faire savoir que les épreuves que vous attendez n'ont pu être encore exécutées, faute de caractères convenables ; toutefois on utilisera des caractères de même genre et vous aurez bientôt ce que vous attendez <sup>15</sup>.

Lundi dernier votre belle-sœur m'avait prié de vous informer que l'eau répandue dans votre cave était passée dans la cave du voisin, mais que, probablement, il faudrait subir un retour. Je m'excuse d'avoir oublié de vous signaler ce fait. J'ai d'ailleurs une forte tendance à oublier de vous dire ce que je voudrais vous dire ; je vous regarde et vous écoute attentivement : une fois sorti de votre chambre, je me rappelle ce qu'il eût fallu dire.

Peut-être oublierai-je même de vous remercier pour l'aide si précieuse que vous m'avez apportée en les présentes circonstances. Vous ne sauriez croire quelle confiance me donne la confiance que vous me témoignez. Je brûle de vous rendre ces services dont vous m'avez fait espérer la demande.

---

15. Peut-être s'agit-il de *Caractères*, qui, édité « à l'Enseigne de la Porte étroite », a été achevé d'imprimer le 5 février.

En attendant de vous prouver ma reconnaissance autrement que par des mots, je vous prie de me croire votre fidèle et dévoué

Jean Loisy.

P. S. Comme vous me l'avez demandé, je passerai à la clinique demain à 11 h. 1/4.

*Sorti de clinique le 10 janvier, Gide s'installe à la Villa Montmorency, avant de se rendre à Cuverville le 23, puis d'aller chercher le soleil à Roquebrune, d'où le rappellera, le 15 février, la mort de Rivière. L'état de santé de celui-ci s'était dégradé dès janvier ; le 12 janvier, Jean Schlumberger écrivait à Isabelle Rivière : « Gide vous fait dire que si Jacques a besoin de quelqu'un pour lui faire des courses, démarches, lettres urgentes, etc..., il met à sa disposition son secrétaire, le jeune Loisy. Il vous suffirait de téléphoner à la Villa. » (Correspondance Rivière-Schlumberger, p. 219.)*

*C'est sans doute dans la deuxième quinzaine de janvier, pendant sa convalescence, que Gide procéda à la sélection des livres de sa bibliothèque qu'il voulait mettre en vente ; le 20 janvier, il écrit à Martin du Gard : « Je suis retenu à Paris jusqu'à vendredi, un peu empêtré dans les barbelés de la vie matérielle (Vente de livres, location de villa, oculiste, ministre). » (Correspondance Gide-Martin du Gard, t. I, p. 255.) Jean Loisy participa à l'opération :*

« Mon bref secrétariat chez Gide consista surtout dans la préparation de la vente d'une partie de sa bibliothèque pour financer l'expédition au Congo. [...] Il venait d'être opéré de l'appendicite et ne pouvait songer à une gesticulation devant les degrés de sa très haute bibliothèque. [...] Il était installé là, sur un canapé de cuir, me semble-t-il, tandis que j'évoluais parmi les rayons pour trouver les ouvrages dont il me désignait l'emplacement.

» Je lui lançais ou apportais [les livres] et il les répartissait sur le sol en trois sections : paradis, purgatoire, enfer. » (*Jean Loisy, « Souvenirs et Notes... », art. cité, p. 36*).

*Une autre scène date de la même époque, que relate un feuillet inédit des souvenirs de Jean Loisy :*

« Gide était un lecteur incomparable. Il me donna, au temps de mon bref secrétariat, une leçon de lecture. C'était aussi pour me faire connaître, je pense, un certain texte qui le touchait particulièrement.

» D'abord, il me demanda de lui lire des pages de Hugo. J'étais intimidé. Je ne connaissais pas le texte. Je fus tristement scolaire.

» Ce n'est pas cela, me dit-il...

» Et sans transition ou presque, il me lut un passage des *Choses vues* où Hugo raconte un épisode de la vie de Villemain, qui avait été accusé d'homosexualité et se défendait douloureusement. Il donna un extraordinaire relief pathétique à ces lignes magistrales. »

*La datation de la lettre suivante est incertaine ; toutefois, il n'y a guère qu'à l'année 1925 qu'elle puisse être attribuée ; notons qu'en allant à Roquebrune, Gide prévoyait d'en repartir bientôt : déjà, le 28 janvier, de Cuverville, il écrivait à Dorothy Bussy : « De toute manière il me faut être à Paris dans trois semaines [...] pour le catalogue de ma bibliothèque que Champion doit vendre au printemps, rue Drouot. » (Correspondance Gide-Bussy, éd. Jean Lambert, t. II, Gallimard, 1981, p. 18).*

### 37. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

8 février [1925].

Mon cher Loisy,

Je rentre à Paris dans quelques jours et serai très heureux de vous revoir — non pas aussitôt, car je vais d'abord devoir faire face à une accumulation de besognes arriérées — mais... le plus tôt possible. Nous parlerons de ce à quoi votre lettre fait allusion. Ne faites rien d'ici là.

Déjà je vous serre la main bien affectueusement.

André Gide.

*Peut-être s'agissait-il de reparler de l'établissement de ce catalogue... La vente eut lieu les 27 et 28 avril. Cette période d'intimité entre les deux hommes dut en tout cas inciter Jean Loisy à s'ouvrir à Gide des problèmes de sa vie privée ; c'est d'eux très probablement qu'il est question dans la partie manquante de la lettre suivante, qu'il est cependant facile de dater, grâce à son allusion à la parution des Faux-Monnayeurs dans La NRF, qui avait commencé le 1<sup>er</sup> mars 1925. À la suite d'une brève liaison, Jean Loisy était devenu père ; un mariage, suivi d'un divorce presque immédiat, fut pour lui le seul moyen de mettre un terme à cette aventure sans se dérober à ses responsabilités, comme on le voit dans la lettre 40.*

## 38. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

[Mars1925.]

[.....]  
 .....] vous le devinez, et quelle impatience de découvrir la suite. J'ai l'impression profonde que ce livre nous donnera l'équivalent français du meilleur Dostoïevsky. En outre vous imaginez quels motifs personnels m'attachent aux jeunes personnages de cet ouvrage ; à peine sorti de l'adolescence, je retrouve mes amis et moi-même et nos aventures.

Un rêve de l'avant-dernière nuit m'a fait signe, semble-t-il, et exhorté à ne pas différer plus longtemps cette lettre ; j'errais seul dans une campagne immense, en plein été, à midi, mais sentant au lieu de l'accablante chaleur une fraîcheur douce ; le ciel et la mer étaient confondus ou plutôt la mer n'était qu'un lac au milieu du ciel, et d'un bleu plus profond. Une ville merveilleuse étincelait au flanc d'une colline légère ; bien que ne reconnaissant pas la région et ne me renseignant pas, je savais que cette ville était Uzès — que j'aime parce que vous y avez séjourné et parce que je désire vivement parcourir le midi de la France où je ne suis jamais allé.

Obéissant à ce signe, je viens de vous écrire cette lettre ; pardonnez m'en la longueur, après le retard. Comme je vous l'avais dit, je pensais vous demander divers conseils au sujet de mes lectures, mais les occupations et le printemps me détournent de la culture intellectuelle ; cette demande est donc remise.

Ce que je ne puis remettre c'est l'expression de ma reconnaissance pour le grand service que vous m'avez rendu en me faisant travailler trois semaines près de vous et pour la joie que vous m'avez donnée.

Je me permets d'espérer de bonnes nouvelles de vous et je vous assure de ma vive et profonde affection.

Jean Loisy.

## 39. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

24 mars [1925].

Bastide Franco

Brignoles

Var

Votre lettre m'émeut profondément, mon cher Loisy. J'étais loin de me douter de ce que vous m'y racontez, et je ne pensais pas que vous fussiez si gravement engagé dans la vie. Oui, je comprends à présent les

raisons de votre jaunisse. On l'aurait à moins ! Et tout à la fois je vous sais gré de me parler avec tant de confiance, et regrette que vous ne l'ayez pas fait plus tôt, lorsque nous étions encore ensemble. Combien plus encore je souhaite que vous trouviez sans tarder une situation confortable, maintenant que je sais que ce n'est pas seulement *votre* avenir qu'elle doit assurer.

Votre ami Lefèvre m'écrit que Gallimard a fini par se décider à le prendre. Puissent l'un et l'autre être également satisfaits !

Que vous dire de moi ? Je travaille ; mais je n'avance qu'en tâtonnant et avec quelle lenteur !! Et ces derniers temps des soucis de toute sorte semblent conspirer à me distraire. La vie est terriblement compliquée... vous en savez quelque chose.

Au revoir. Croyez à mon affection bien fidèle.

André Gide.

#### 40. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 19 mai 1925.

Maître,

Je pense que cette lettre vous rejoindra à Cuverville où je ne l'envoie pas toutefois directement puisque le lieu de votre séjour ne saurait jamais être déterminé de façon précise.

Je ne puis vous annoncer encore que j'ai trouvé une situation satisfaisante ; toutefois j'ai pu trouver des travaux de publicité qui seront peut-être l'amorce d'une affaire intéressante ; et comme le physique est maintenant capable de soutenir le moral, j'ai lieu d'espérer que la mauvaise période ne tardera pas à finir.

En ce qui concerne ma situation matrimoniale, même amélioration, sans non plus de résolution définitive. En tout cas ma femme — que je n'ai pas revue depuis le mariage — est maintenant en excellente santé ainsi que ma fille, de sorte que le but de la démarche devant le maire se trouve atteint.

Que penserez-vous si je vous demande aujourd'hui de bien vouloir m'avancer non pas toute mais la moitié de la somme que vous m'aviez proposée ? Comme vous le savez mes parents qui ont consenti pour moi des sacrifices importants ne sont pas riches et je leur demande le moins d'argent qu'il est possible, de sorte que, ne devant, ce mois encore, toucher qu'une somme insuffisante, la question financière reste pour moi pesante. Vous avez bien voulu me dire que vous me feriez une avance de grand cœur ; j'aimerais avoir une occasion de vous prouver que je me dé-

vouerais pour vous de la même manière.

J'ai repris la rédaction des notes que je voudrais vous soumettre avant votre départ pour l'Afrique ; vous restez le seul homme à qui je puisse dire certaines choses et dont les paroles répondent exactement aux maladroitesses questions d'une incertaine pensée. Sur ces pages inhabiles j'aimerais avoir votre avis. Aussi, puisque le temps passe, vous les donnerai-je en désordre et incomplètes. Puis, pendant votre voyage, et si vous les avez jugées dignes d'amélioration, j'essaierai de leur imposer une forme valable et de pousser plus loin ce que je voudrais y dire.

Je serais heureux d'apprendre que les soucis dont vous me parliez sont apaisés, et que votre santé s'améliore promptement.

Avec mes remerciements pour les divers bienfaits dont je vous suis redevable, veuillez agréer, Maître, l'assurance de mon affectueux dévouement.

Jean Loisy.

P. S. Avez-vous eu occasion de lire dans *Comœdia* du 17 courant l'amusant article que vous consacre M. Henri de Noussanne<sup>16</sup> ? Le plus drôle que j'aie lu sur vous.

*Pourtant, Gide est à Paris en ce mois de mai ; c'est de là qu'il envoie à Jean Loisy un mandat de six cents francs, au dos duquel il joint ces quelques lignes :*

#### 41. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

[C.P. : 22 mai 1925.]

En vous serrant la main bien cordialement, j'envoie 6 au lieu de 5, craignant un peu votre discrétion et pensant que, faire un peu plus, est la meilleure marque que l'on fait volontiers. Excusez ce charabia. Rien n'est moins inspirant qu'un bureau de poste.

André Gide.

*Puis c'est le voyage de Gide au Congo, de juillet 25 à mai 26 ; le reste de l'année se passe pour lui à Cuverville. À partir de là, leur cor-*

---

16. Henri de Noussanne, critique et dramaturge (v. *Correspondance Gide-Copeau*, t. I, Gallimard, 1987, p. 401).

*respondance s'espace un peu ; on peut attribuer ce phénomène aux occupations sociales de plus en plus accaparantes pour Gide, Jean Loisy n'étant pas en reste sur le plan professionnel. De plus, Gide, résidant désormais rue Vaneau, était plus accessible, les rencontres purent remplacer les lettres.*

*Cette relative proximité devint, quelques années plus tard, voisinage, lorsque Jean Loisy vint s'installer rue de Chanaleilles, tout près de la rue Vaneau.*

*En avril-mai 1927, Gide séjourne en Suisse (Zürich) et en Allemagne (Heidelberg); il est de retour à Paris le 17 mai.*

#### 42. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Zürich, 4 mai [C.P. : 1927].

Affectueux souvenir. Rentre à Paris vers la fin du mois.

André Gide.

*C'est sans doute vers la fin de la même année que se situe la lettre suivante, relative à une affaire qui mit Gide en effervescence pendant quelques mois :*

« Une découverte avait profondément intéressé Gide : transmise, je crois, par une institutrice de Lespouy (Hautes-Pyrénées), le "journal intime" d'un berger. [...] Gide avait demandé à mon ami Raymond Lefèvre d'éclaircir le fouillis des textes. Lefèvre s'y donna beaucoup de mal, mais, lorsqu'il remit le travail, Gide s'était tourné vers d'autres directions. » (*Jean Loisy, « Souvenirs et notes... », art. cité, p. 39*).

*En tout cas, le 10 février 28, Gide écrivait à Martin du Gard : « Cela vous intéresserait-il d'avoir communication de la dactylographie (1<sup>ère</sup> partie, 54 pages) du plus épais des cahiers du Berger-poète dont je vous avais parlé ? Robert-Louis [sic] Lefèvre vient de me livrer ce premier résultat de son travail. » (Correspondance Gide-Martin du Gard, t. I, p. 330).*

## 43. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Samedi [novembre ou décembre 1927].

Mon cher Jean Loisy,

Que devenez-vous ? Voici longtemps que je ne sais plus rien de vous — ni de votre ami Lefèvre, à qui l'on m'a prié de transmettre un message assez urgent que je crois de nature à l'intéresser. Je ne sais où l'atteindre. S'il est à Paris présentement, peut-être pourriez-vous l'avertir aussitôt, lui disant le pressant désir que j'ai de causer avec lui. Il me trouverait presque sûrement à la Villa le matin, car je ne sors guère et me cramponne au travail. Pour plus de sûreté un coup de téléphone *Auteuil 04 55* pourrait m'avertir. Je n'ai du reste pas grand-chose à lui dire, mais un travail (peut-être) à lui confier, s'il a du temps disponible.

S'il est en province, peut-être pourriez-vous lui communiquer ce mot, auquel il pourrait directement répondre <sup>17</sup>.

Bien affectueusement.

André Gide.

*Durant cette période, Jean Loisy s'est marié avec Albine Léger, traductrice et romancière ; on peut supposer de 1928 la scène suivante, qui raconte la présentation du jeune couple à Gide :*

« André Gide nous rendit visite, pour un déjeuner à trois, presque au sommet de Belleville, rue des Envierges.

» Ce fut la rencontre de trois timides. Ma femme redoutait l'épreuve culinaire. Je craignais la conversation. Pour lui, c'était une expédition dans un quartier populaire, dans un intérieur modeste. À peine entré, il faisait s'effondrer sous lui le tabouret du piano après avoir été ravi d'apprendre que ma femme jouait un peu chaque jour. La conversation fut libérée par l'accident. Nous parlâmes sans gêne. » (*Jean Loisy, « Souvenirs et notes... », p. 38.*)

*Les rencontres se renouvellent ; la petite Dame note, à la date du 20*

---

17. À cette lettre était joint par Jean Loisy le billet suivant, portant l'adresse de *M. Louis-Raymond Lefèvre, 108 av. Parmentier* : « Jeudi matin. / Cher Monsieur, / Je suis très désireux de vous revoir et d'avoir quelques moments d'entretien avec vous. / Vous serait-il possible d'être au bureau de la NRF demain vendredi à 11 h 1/2 — ou de venir sonner à ma porte, Villa Montmorency, samedi matin, vers 10 h. / Si aucun de ces deux rendez-vous ne convient, veuillez vous-même en fixer un autre. / Bien cordialement / André Gide. »

*février 29* : « Pour ce mercredi 20, Gide a convié Copeau, Paulhan, Mme Pascal, Gil Robin, le couple Loisy, Jean-Richard Bloch, le chinois Tschén-Tschén, le ménage Chamson ; sont là aussi Martin du Gard et sa fille et Loup. » (*Les Cahiers de la petite Dame, t. I, p. 403*). *Le 11 octobre, c'est Gide qui note dans son Journal* : « Ah ! si seulement les fâcheux me laissaient tranquille !... J'ai pourtant plaisir à revoir Jean Loisy avant le dîner ; puis le petit Robert Levesque, que décidément j'aime bien. Mais quelle joie, après qu'il m'eut quitté, de reprendre l'étude de la Fugue pour orgue [...] interrompue par l'arrivée inopinée de Loisy. » (*Journal 1889-1939, éd. citée, p. 941*). *C'est au cours de cette visite que Gide chargea Jean Loisy de lui servir d'intermédiaire afin de secourir la famille de Roger Allard, poète et critique d'art, auteur de très nombreux articles dans La NRF de 1919 à 29, qui venait d'être remplacé dans ses fonctions par André Malraux ; sa passion du jeu avait sérieusement ébranlé les finances de son ménage.*

#### 44. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Paris, le 14 octobre 1929.

Cher ami,

Voici l'adresse de Roger Allard : 15 rue Daubenton (V<sup>e</sup>) ; je l'avais égarée, et c'est pourquoi vous ne la recevez qu'avec un peu de retard.

Je vous ai dit quelques mots l'autre jour, au sujet de sa situation, et des difficultés que l'on pouvait trouver à le secourir. La situation se complique encore : à expiration de bail, Madame Allard et ses trois enfants arrivent à Paris, dans le plus grand embarras ; c'est-à-dire, présentement, encore sans domicile. C'est elle, et, à travers elle, les trois enfants, qu'il importe surtout de secourir. Je crois du reste qu'il nous sera plus facile de trouver un travail pour elle, et pour la fille aînée, que pour Roger Allard lui-même. Pour gagner du temps, et par difficulté de vous donner une adresse de Madame Allard, vous permettrez de l'envoyer à vous sans plus attendre, c'est-à-dire à votre agence. Peut-être aurez-vous la gentillesse d'avertir, dans le cas où vous pourriez la recevoir vous-même, soit pour lui fixer rendez-vous, soit pour donner des instructions à quelqu'un qui la renseignerait de votre part.

Le cas me paraît particulièrement digne d'intérêt, et la petite aide que je peux fournir en attendant, ne durera pas bien longtemps.

Au revoir, cher ami. J'espère vous revoir prochainement un peu mieux que l'autre soir. Croyez à mes sentiments bien affectueux.

André Gide.

## 45. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Paris, le 20 décembre 1929.

Mon cher Jean Loisy,

Une nouvelle crise de dysenterie (du reste sans gravité, j'espère) me force à garder le lit quelque temps, de sorte que je n'ai pu rechercher moi-même la dactylographie de vos poèmes. Les recherches auxquelles se livre ma secrétaire, sur mes indications, sont restées vaines. Je ne désespère pourtant pas, presque certain de n'avoir pas emporté à Cuverville ces feuillets que je suis sûr d'avoir gardés. Ma crainte est qu'ils ne se cachent, inapparents, entre des livres de ma bibliothèque.

Un nouveau mot de moi, aussitôt que je serai en état de les rechercher moi-même — et de les retrouver, je l'espère.

Bien affectueusement vôtre,

André Gide.

## 46. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Bordeaux, le 22 février [19]30.

Maître,

J'ai reçu l'exemplaire de *Robert*<sup>18</sup> que vous avez bien voulu m'adresser. Je vous en remercie.

Je l'ai lu avec d'autant plus de joie que je partageais l'opinion de certains, regrettant de n'entendre la voix de Robert qu'à travers la pensée de sa femme.

Je crois maintenant que votre involontaire et naïf faux dévot prend place au milieu de vos meilleurs personnages.

Je vous prie d'agréer, Maître, avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments d'affection fidèle.

Jean Loisy.

## 47. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 8 août 1930.

Maître,

Voici ce que je me proposais de vous demander à Paris : j'écris un roman. Si je n'avais point connu votre œuvre il serait sans doute, comme

---

18. André Gide, *Robert*, achevé d'imprimer le 27 décembre 1929.

moi-même, assez différent de ce qu'il sera. Aussi sacrifierais-je à une sorte de devoir en même temps que j'éprouverais la joie la plus profonde si vous vouliez bien accepter la dédicace :

« À André Gide, indigne hommage d'admiration et d'affection reconnaissante. »

Cela vous causerait-il quelque ennui ? Si oui je n'insisterais naturellement pas, sinon je sentirais encouragement et plaisir en plaçant votre nom en tête de mon premier essai.

Je vous prie d'agréer, Maître, l'assurance de ma vive et fidèle affection.

Jean Loisy.

#### 48. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Arcachon  
13 août [19]30.

Mon cher Jean Loisy,

Votre lettre est exquise et ce nouveau témoignage de votre affection me touche profondément. Je voudrais, de tout mon cœur, que cette dédicace portât bonheur à votre livre — qu'il me tarde bien de connaître.

Au revoir. Mes plus souriants hommages à Madame Jean Loisy, je vous prie. Croyez à mes sentiments bien fidèles.

André Gide.

#### 49. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Cuverville  
28 avril [19]31.

Mon cher Jean Loisy,

Je suis bien en retard avec vous; confus en revoyant la date de votre dernière lettre, que je retrouve ici après une assez longue absence <sup>19</sup>. Qu'aurez-vous pu penser de mon silence ?! Vous me faisiez part d'un triste deuil et je voudrais que vous disiez à Madame Jean Loisy ma

---

19. Gide a passé tout le mois de mars dans le midi, une partie d'avril à Paris, et n'est revenu à Cuverville qu'en fin avril. Il répond à une lettre qui ne nous est pas parvenue.

sympathie. Je regrette d'apprendre que vos poèmes n'ont pas été pris par la NRF mais suis heureux de vous savoir en plein travail. J'espère que vous me permettrez bientôt de prendre connaissance de votre roman. Si vous l'envoyez ici, je pourrai le lire tranquillement. Mais hâtez-vous, car je dois quitter prochainement Cuverville — et pour je ne sais encore où. N'attendez pas de moi une critique, un « jugement » — dont je me méfie de plus en plus ; mais une attention très affectueusement fidèle. Une pièce de théâtre !! ah ! de ceci je suis tout particulièrement curieux.

Excusez encore mes longs silences. (Je ne sais plus rien de Lefèvre, depuis longtemps.) Je deviens ours de plus en plus ; mais n'en reste pas moins bien votre ami

André Gide.

## 50. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 3 mai 1931.

Maître,

J'ai reçu avec joie votre lettre ; avec inquiétude aussi car, tout en connaissant votre bienveillance, je crains votre opinion sinon votre « jugement ».

Je crois que j'ai écrit trop lentement et trop longuement cet essai ; j'en suis excédé et me sens incapable de corriger les défauts nombreux que j'y trouve ; si je m'y mettais ce serait pour le refaire et sans doute vaut-il mieux attaquer d'autres sujets que consacrer trop de temps à des travaux de début.

Je vous remercie de bien vouloir accorder de l'attention à ce premier roman (dont les suivants seront, je crois, extrêmement différents) comme vous en avez accordé à mes premiers vers. Je vous enverrai d'ici une semaine la première moitié et la seconde huit jours après.

Ma femme a été très touchée des sentiments de sympathie que vous lui avez exprimés ; elle a été d'autant plus accablée par ce deuil qu'elle portait à sa mère un amour très profond et que celle-ci est morte jeune en de tristes circonstances.

Elle me prie de vous adresser son meilleur souvenir ; j'y joins mes sentiments fidèles d'affection reconnaissante.

Jean Loisy.

## 51. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Roquebrune  
13 juin [C.P. : 1931].

Mon cher Jean Loisy,

L'on me renvoie de Paris votre lettre, mais non point votre manuscrit, dont je ne pourrai donc prendre connaissance qu'à mon retour. Ce mot pour vous demander patience. Bien affectueusement.

André Gide.

*Ce manuscrit va courir un moment après Gide, puis ce sera l'inverse. En juillet, Gide passe trois semaines en Allemagne (Munich et Berlin) ; fin juin, revenant de Pontigny, il ne passe que deux jours à Paris, d'où il repart précipitamment afin « d'esquiver une obligation » (voir Correspondance Gide-Bussy, t. II, p. 365).*

## 52. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

Les Chaumettes, le 2 août 1931.

Maître,

J'ai bien reçu l'exemplaire de *Divers*<sup>20</sup> que vous avez eu la bonté de m'adresser. J'avais déjà pu lire presque tout ce qu'il contient dans *La NRF* où vos écrits les plus brefs font pénétrer une brise de souverain bon sens et de mesure. Je l'ai relu et relu, d'autre part, les notes retrouvées que je vous envoyais tout tremblant il y a vingt ans et auxquelles vous avez avec indulgence réservé bon accueil. Il me semble que malgré leur caractère sommaire et à une époque où l'on avait peu écrit sur vous, ces notes n'erraient pas trop et que je vous aimais non seulement beaucoup mais assez « bien ».

Cette double lecture me rend un projet déjà ancien et que j'ai maintes fois différé au moment de l'entreprendre : écrire un essai sur vos œuvres et votre influence et aussi sur les études qui vous ont été consacrées et dont la meilleure me paraît être, malgré quelques opinions sur des points très importants qui me semblent fausses et un excès de lenteur et de longueur, celle de Charles Du Bos, tant à cause de l'intelligence critique dont elle témoigne que de l'affection vive et sincère qu'elle démontre<sup>21</sup>.

20. *Divers*, achevé d'imprimer le 15 juin 1931.

21. Charles Du Bos, *Le Dialogue avec André Gide*, Paris : Au Sans Pareil, 1929.

Je crois que je ne tarderai plus maintenant à entreprendre cet ouvrage délicat que je réaliserai très lentement. Je veux, du reste, m'imposer une certaine lenteur générale dans le travail après une hâte à laquelle je ne pouvais me soustraire comme si j'avais voulu depuis deux ans rattraper un long temps perdu. Je sens, d'autre part, le besoin de publier ce que j'ai écrit jusqu'ici, vers ou prose, car je pense que les critiques d'un cercle très réduit ne sauraient suffire ; celle des inconnus doivent être d'un bien plus grand profit.

J'ai vu mon beau-père qui m'a dit vous avoir rencontré et que vous lui aviez parlé de mon manuscrit dont vous n'avez pu encore entreprendre la lecture : je vous demande instamment de ne le faire qu'au jour où vous disposerez de quelque loisir.

J'espère que vous vous portez bien, ainsi que ceux qui vous sont chers et vous adresse, avec le meilleur souvenir de ma femme, mes sentiments d'affection fidèle.

Jean Loisy.

### 53. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Cuverville

13 août [19]31.

Mon cher Jean Loisy

Votre lettre est exquise — comme chacune de vos lettres — et comme vous-même. Ce que vous me dites de *Divers* me touche, et l'intérêt que vous y avez pris. Je ne doute pas que vous ne soyez capable de parler fort bien de ce que vous comprenez avec une si intelligente sympathie ; et, si je ne me souviens pas avec précision de ces notes que vous m'aviez donné à lire jadis, du moins je me souviens fort bien de l'excellente impression que j'en avais eue.

Oui, j'avais rencontré Monsieur Léger, par heureux hasard et échangé quelques phrases assez vagues au sujet de votre manuscrit. Je n'avais pas osé lui dire le gros ennui que j'avais eu de ne pas le trouver, ainsi que je l'espérais, rue Vaneau, à mon retour à Paris que j'ai dû quitter précipitamment avant d'avoir pu m'en saisir. Par suite d'ordres mal suivis et d'un zèle maladroite, on l'a envoyé où je n'étais pas ou plus et je suis à peu près certain à présent, toutes informations prises, qu'il a dû échouer soit chez mon beau-frère, soit chez mon oncle Charles Gide, d'où je m'occupe de le faire revenir. Ce qui vous explique mon long silence, c'est que, sûr de le trouver rue Vaneau, je ne m'en suis pas inquiété durant trois semaines que

j'ai passées en Allemagne où il aurait été incommode de le faire suivre. En tout cas il ne peut être perdu... Mais comment vous demander d'excuser cet interminable retard... ?

Vous ne me donnez, sur votre lettre, qu'une adresse insuffisante (Les Chaumettes) et je n'ai pas gardé l'enveloppe où le timbre de la poste m'eût renseigné. Mais je pense qu'en adressant rue des Envierges on fera suivre... Je vous serre la main bien affectueusement.

André Gide.

#### 54. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Cuverville, 23 septembre 1931.

Mon cher Jean Loisy,

Je suis bien en retard avec vous. Veuillez m'en excuser.

J'avais bien reçu la dactylographie récemment envoyée par vous ; et, de plus, ai pu rentrer en possession de celle que vous m'aviez envoyée précédemment. J'avais pris le temps de la lire mais avais dû repartir en voyage brusquement. Ce n'est que depuis avant-hier que je suis de retour à Cuverville.

J'ai pris grand intérêt à vous lire, et très soigneusement. Ce livre m'apprenait à vous mieux connaître et j'y trouve des qualités que je ne soupçonnais pas en vous. Certaines hardiesses pourront effaroucher quelques lecteurs, mais sont loin de me déplaire, est-il besoin de vous le dire ? Votre sympathie sait animer vos personnages d'une vie réelle, et c'est là le plus important. Il vous sera facile de récrire certaines phrases un peu gauches ou ambiguës, et de supprimer peut-être quelques longueurs car, il faut bien que je vous l'avoue, la longueur de ce livre m'inquiète. Je crains que, par ce temps de crise, elle n'épouvante tout éditeur. Je suis tout prêt à présenter cette dactylographie à *La Nouvelle Revue Française*, si vous me le demandez, mais sans aucun espoir de la voir accepter, hélas ! Nous reparlerons de cela bientôt, si vous le voulez bien. Je rentre à Paris dans les premiers jours du mois et serais heureux de vous revoir. Par téléphone (Litré 57-19) nous pourrions fixer un rendez-vous.

À bientôt donc, j'espère.

Croyez-moi bien affectueusement et attentivement votre

André Gide.

## 55. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 19 février 1932.

Maître,

Je ne veux pas tarder davantage pour vous exprimer l'émotion que m'a causée la représentation d'*Œdipe*<sup>22</sup>. Si j'en avais apprécié le style à la lecture, je n'y avais pas découvert entièrement l'équilibre de la composition et la plénitude de la pensée. Il me semble, d'autre part, que vous n'êtes pas trahi une seconde par la mise en scène et l'interprétation. Il est seulement dommage que les Pitoëff aient cru devoir compléter la soirée par la pièce de Maeterlinck : quelle incomparable fête, si, au lieu de cela, ils avaient donné *Amal* où Madame Pitoëff serait si émouvante !

Après cette représentation, j'ose à peine reprendre mon essai dramatique ; je vous l'enverrai, cependant, car je suis sûr que vous m'aidez à le rendre moins indigne.

Je joins aux miennes les félicitations très émues de ma femme et vous prie d'agréer, Maître, mes sentiments très affectueux.

Jean Loisy.

*De plus en plus requis par les problèmes sociaux et politiques, Gide fait de son Journal le témoin de son évolution ; dans La NRF du 1<sup>er</sup> octobre 1932, on peut en lire certaines pages récentes, dont celle-ci, qui donne le ton de l'ensemble : « Le temps reviendra-t-il, où [ma pensée] s'échappait aussitôt de ma cervelle, joyeusement, pour se poser ailée sur le papier ? Parfois et trop souvent, je prend mon parti de ne plus écrire. [...] Je ne veux point me répéter et crains les œuvres de décadence où se mesure le lent affaissement de la vigueur. [...] Mais il est une autre raison de mon silence : le trop vif intérêt que je prends aux événements qui se préparent, et en particulier à la situation de la Russie, me détourne l'esprit des occupations littéraires. » (Journal 1889-1939, p. 1100).*

---

22. La première d'*Œdipe* eut lieu le 18 février 1932, jouée par la compagnie Pitoëff. Pour accompagner cette pièce, Gide avait renoncé à donner *Amal*, pièce de Tagore qu'il avait traduite ; il avait alors écrit *Le Treizième Arbre*, que ses amis le dissuadèrent de présenter. C'est donc finalement *Le Miracle de saint Antoine*, farce de Maeterlinck, que Pitoëff décida de monter.

## 56. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 8 décembre 1932.

Maître,

Voilà plusieurs semaines déjà que je remets de vous écrire. Lorsqu'ont paru, dans le numéro d'octobre de *La NRF*, les derniers extraits de votre journal, j'aurais voulu prendre la plume aussitôt ; puis j'ai craint de m'être trompé et attendu une seconde lecture pour le faire.

Cette seconde lecture me confirme ; j'y retrouve bien cette espèce d'abandon de votre passé, de renoncement à votre œuvre qui se fait jour de place en place ou que recouvre souvent à peine l'espérance de l'édification lointaine d'une société meilleure.

De cette tentation il faut parler longuement ou point du tout et, peut-être mal qualifié pour le faire, je ne vous infligerai pas la seconde alternative ; mais ce que je veux vous dire, c'est la peine que j'ai éprouvée (et bien d'autres ont dû la sentir comme moi) en pensant qu'il peut vous arriver parfois de considérer votre œuvre comme manquée ou vaine ou insuffisamment armée pour l'avenir.

Non, maître ! Quelle que soit la forme de la société prochaine en France et dans le monde, je suis assuré, au contraire, que le charme et l'importance de vos ouvrages ne cesseront de grandir ensemble ; et si l'esprit public s'en détourne à certaine époque, c'est lui qui aura tort, mais vous aurez avec d'autres générations votre revanche ; quel que soit le style dominant de l'art futur, soyez assuré qu'il ne pourra être tellement différent du vôtre qu'il le décolore ; ou alors il s'agirait d'un art bien plat et insipide.

Permettez à quelqu'un qui, depuis près de quinze ans déjà, vous suit et vous aime, de vous assurer que « tout ce que vous aviez à dire n'est pas dit », que vous avez écrit pour les meilleurs d'aujourd'hui et de demain et que votre œuvre, en même temps qu'elle leur réserve les plus hauts plaisirs, ne saurait les détourner des devoirs d'humanité qu'hélas ils ne rempliront pas, sans doute, dans les mêmes rangs, mais du moins, avec la même ardeur pure.

Croyez, maître, à mes sentiments d'affection fidèle.

Jean Loisy.

## 57. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

1bis, rue Vaneau  
9 décembre [19]32.

Mon cher Jean Loisy,

Je rentre d'un voyage d'Allemagne<sup>23</sup> et trouve ici une grande accumulation de besogne en retard qui ne me laisse pas le loisir de vous écrire aussi bien que je le voudrais. Mais je ne veux point vous laisser ignorer combien me touche votre affectueuse lettre. Oui, j'aurais plaisir à causer avec vous des questions que vous y soulevez. (J'écrivais de même à votre ami Lefèvre, qui m'avait pareillement écrit). Je me débats dans les barbelés de menus embêtements ; n'en échappe qu'en prenant le train pour n'importe où ; depuis des mois je n'ai plus *rien* pu écrire...

Mais du moins ne prenez pas pour de l'indifférence, je vous en prie, mes silences et mes absences. Je reste bien fidèlement et affectueusement votre

André Gide.

Il m'est revenu que vous vous êtes montré d'une prévenance et d'un zèle exquis pour certains de mes « protégés ».

## 58. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 15 décembre 1932.

Maître,

J'apprends avec peine par votre lettre que mille ennuis vous empêchent d'écrire, avec joie que, du moins, vous n'y avez pas renoncé.

Je ne suis pas surpris que Lefèvre vous ait écrit comme moi, car nous parlions souvent de vous et avons déploré ensemble ces passages de votre journal qui exprimaient le plus de découragement.

Je suis, d'ailleurs, presque certain que vous avez reçu bien d'autres lettres de même inspiration, car ceux qui vous aiment ne sauraient lire sans tristesse que vous vous détourniez de votre art.

Je serais bien heureux de vous revoir et me rendrai à votre appel avec bonheur si vous avez un jour quelque loisir.

Sans doute, d'ailleurs, vous dirai-je mal ce que je sens bien : que votre retour à une subtile inquiétude et à une dramatique impartialité et, sinon au mysticisme, du moins à un désir acharné et douloureux de croire en quelque perfection future, ne surprennent point vos amis, mais qu'ils ne sauraient supporter sans peine l'application à vos ouvrages de vos doutes et de votre découragement.

---

23. Gide vient de faire son troisième voyage à Berlin de l'année, du 23 novembre au 8 décembre.

En attendant, veuillez croire, maître, à ma profonde et fidèle affection.  
Jean Loisy.

P. S. Ce que vous m'écrivez de mon « zèle » pour certains de vos protégés me touche. Je regrette seulement de ne pouvoir mieux faire et, particulièrement, pour André Franck qui me semble très capable et que je trouve très sympathique.

### 59. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, 26 mars 1933.

Maître,

J'ai reçu les entrées pour les représentations de *L'Enfant Prodigue* <sup>24</sup>, que vous avez bien voulu me faire parvenir, quelques jours après avoir appris votre projet de voyage en Russie <sup>25</sup>.

Aussi ai-je entendu cette œuvre, pour laquelle j'ai toujours éprouvé de la prédilection, avec une émotion particulièrement vive : je ne pouvais m'empêcher de la croire toute récente et appliquée à vos plus récentes pensées, à celles que vous mettez maintenant au dessus de toutes les autres.

C'est sous l'empire de ce rapprochement que j'ai rédigé quelques pages que je vous adresse aujourd'hui et qui traitent trop sommairement de questions auxquelles je pense souvent lorsque je pense à vous. Je me suis efforcé de les écrire d'une façon aussi sèche que possible comme s'il s'agissait d'un écrivain contemporain auquel je ne serais point attaché d'une façon particulière. Ce que je n'ai point écrit, mais que je réserve pour cette lettre, c'est l'affection attentive avec laquelle je suis votre itinéraire, l'impatience avec laquelle j'attends votre retour, et, quel que puisse être, dans l'avenir, mon éloignement ou mon rapprochement de vos idées, l'amitié profonde que je vous garde.

Jean Loisy.

---

24. Représenté à Paris à partir du 23 février 1933 par le Théâtre du Rideau, dirigé par Marcel Herrand.

25. Ce voyage n'eut lieu qu'en juin 1936. Mais depuis juin 1932, Gide avait été sollicité par l'éditeur d'art Lucien Vogel pour participer à un tel voyage, en compagnie d'André Siegfried et d'André Maurois, au printemps 1933. Il en est encore question en décembre 1932, mais l'assemblée des Écrivains révolutionnaires du 21 mars 1933 semble avoir éloigné cette perspective. (V. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, pp. 271 et 293.)

## 60. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 12 avril 1933.

Maître,

Je vous adresse les notes auxquelles vous aviez bien voulu prendre de l'intérêt, et j'espère que rien ne vous choquera plus dans leur rédaction nouvelle.

Je les ai sensiblement modifiées ; je ne finirais pas, d'ailleurs, de les modifier, et il me semble qu'il en doit être ainsi de toute critique, alors qu'il s'agit de manier la pensée d'un autre en la brutalisant, si doucement qu'on s'y prenne.

Il m'a été d'autant plus difficile de m'exprimer que je me suis imposé d'étroites limites en un inépuisable sujet.

D'ailleurs je partirai probablement de ces notes-là, jointes à d'autres et développées, pour un ouvrage auquel je pense depuis longtemps et qui me permettra de préciser mes idées sur certains problèmes politiques.

Peut-être conclurai-je d'une façon bien différente de la vôtre car, si je ne suis pas assuré de la fixité de l'homme, je crois moins encore à la promptitude de son amélioration définitive dans laquelle le communisme ne me paraît devoir produire enfin que tyrannie et bassesse ; mais je suis fort heureux d'avoir l'assurance que, quel que puisse devenir mon éloignement de vos propres idées, vous restez sous le climat d'où je m'efforcerai moi-même de ne pas déchoir et où l'affection ne saurait être atteinte.

Si c'est l'une des tristesses du monde que l'éloignement des pensées de ceux qui s'aiment, c'est, en revanche, l'une de ses consolations qu'en dépit de ce trouble, l'amitié ne perde rien et découvre, au contraire, dans une opposition de bonne foi où le meilleur des interlocuteurs apparaît, des raisons nouvelles de s'accroître.

Si j'étais assuré de ne pas trop vous ennuyer, je vous adresserais un petit conte satirique écrit l'année dernière en suivant votre conseil de produire un ouvrage court avant de reprendre le roman (dont j'ai maintenant achevé la seconde version). Ce conte, sans aller au fond des questions politiques ou sociales, ne vise qu'à railler certains excès et ridicules qui ont toujours existé, sans doute, mais que le perfectionnement de la technique et la vulgarisation de la politique rendent plus sensibles de nos jours<sup>26</sup>.

Votre opinion me serait extrêmement précieuse mais, ne voulant surtout pas vous importuner, je ne vous enverrai la dactylographie que si

---

26. Il s'agit très probablement d'*Un Français dans la lune*, premier texte en prose de Jean Loisy à avoir été publié, en 1935, aux « Œuvres Françaises ».

vous m'assurez disposer d'un peu de loisir.

Veuillez croire, Maître, à mes sentiments d'affection fidèle.

Jean Loisy.

## 61. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Vittel, 21 juin [C.P. : 1933].

Retenu ici par une cure ; mais, dès mon retour à Paris, vous ferai parvenir la dactylo du conte.

Bien affectueusement.

André Gide.

## 62. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

Paris, le 17 juillet 1934.

Maître,

Je viens d'être vivement touché par la lettre que vous m'adressez de Carlsbad <sup>27</sup>.

Si je déplore de ne pouvoir être du même côté que vous, dans l'ordre politique, j'ai, du moins, la joie de continuer à vous comprendre et à être compris de vous. N'est-ce pas l'essentiel ?

Je regrette par contre l'insatisfaction que vous procure l'article de Jean de Fabrègues et, surtout, parce qu'il vous paraît celui de quelqu'un qui a « de quoi manger ».

Jean de Fabrègues <sup>28</sup>, que j'ai connu en lui présentant la courte étude qui vous concerne et qui l'a accueillie d'autant plus volontiers qu'elle s'inspire d'une sympathie fidèle, consacre une ardeur très pure à défendre les idées d'humanité et de justice sociale que La Tour du Pin <sup>29</sup> répandit dans une minorité catholique, la plus valeureuse.

Vous avez écrit que le Christianisme aurait dû prévenir tout commu-

---

27. Cette lettre nous manque. Parti le 9 juillet de Paris en compagnie de la Petite Dame, Gide se rend d'abord à Lausanne, puis à Karlsbad où il séjourne jusqu'au début d'août, puis passant par Ascona et Cabris avant de regagner Paris au début de septembre.

28. Jean de Fabrègues (1906-1983) était le directeur de l'hebdomadaire maurassien *Demain*.

29. La Tour du Pin (1834-1924) fut l'un des principaux représentants du catholicisme social en France.

nisme en faisant d'abord ce que le communisme veut faire : Jean de Fabrigues est de ceux qui s'y emploient, préparant, me semble-t-il, une révolution moins sanglante, plus nuancée, aussi profonde que la communiste.

Je serai très heureux si, de retour à Paris, vous voulez bien me faire signe et, en attendant, vous prie de croire, maître, à ma fidèle affection.

Jean Loisy.

### 63. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

[Lettre non datée, sur papier à en-tête de la NRF.]

Mardi.

Mon cher Loisy,

Contre-temps brusque : l'assemblée de la NRF qui devait avoir lieu ce matin est remise de 24 heures. Donc ne venez que jeudi matin.

A. Gide.

### *Bibliographie sommaire de Jean Loisy*

#### PROSE

Les Œuvres Françaises :

*Un Français dans la lune* (conte satirique).

Robert Laffont :

*Les Enfants des Vainqueurs* (roman).

Points et Contrepoints :

*Vincent Muselli* (étude et anthologie). — *L'Homme et la guerre*. — *Un Être* (préface d'Henri Clouard).

Beauchesne :

*De la Mort à l'Espérance* (préface de Gabriel Marcel).

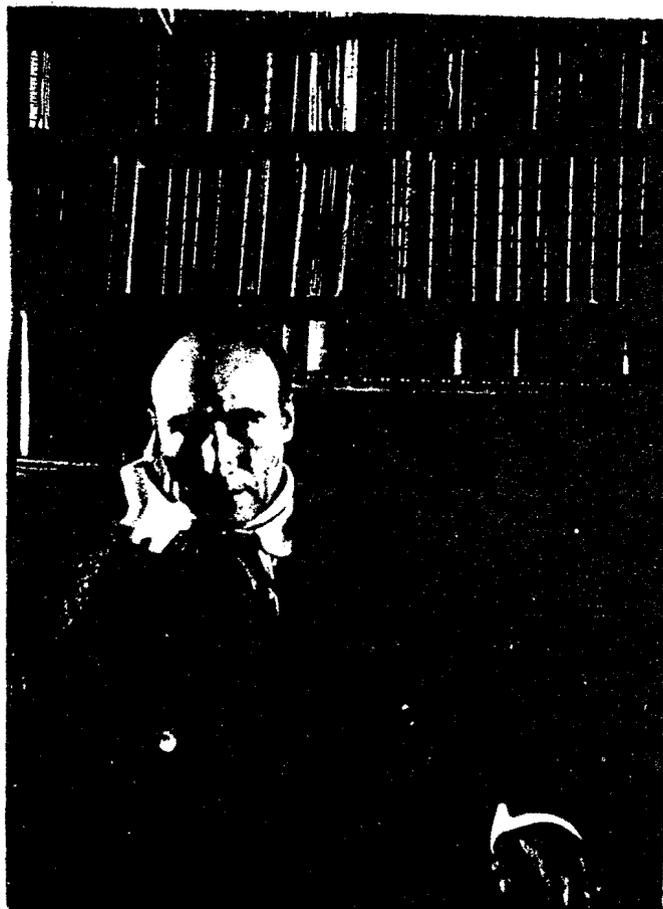
#### POÉSIE

Cahiers d'Art et d'amitié :

*Suite basque*. — *Suite nivernaise*. — *Odes, stances, chansons*.

Le Pont Mirabeau :

*Hymnes*.



*Tout amicalement. André Gide*

*Cette photographie, dédiée « Tout amicalement, André Gide », accompagnait sa lettre du 9 février 1923 à Jean Loisy.*

## Points et Contrepoints :

*Nocturnes* (préface de Thierry Maulnier). — *Poésie brève*. — *Feux et Lumières*. — *Aux Frontières de ce Monde*. — *Poésie* (anthologie). — *Terre étoilée*. — *Le Double Seuil*. — *D'Ombre et d'Or*. — *Couleurs... Nuit... Lumière*.

## Éditions Arcam :

*Traversée de la Nuit*. — *Théâtre et Poésie*.

## THÉÂTRE

## Robert Laffont :

*La Guerre et les Amants*. — *Marie Stuart*. — *Le Mystère de Jeanne et de Péguy*.

## Points et Contrepoints :

*Théâtre I*. — *Le Sacrifice*. *Croisades*. *Le Roi de l'Ombre*. *Les Enfants révoltés*. *La Nuit de la Saint-Jean*. *Les Sauveurs*. *Le Guerrier*.

*Théâtre II*. — *Les Pionniers*. *Les Fils de Prométhée*. *Le Souper du « Soleil d'Or »*. *Jugements*. *Tout arrive à la fois*. *L'Esprit mène le monde*. *Les Grandes Amitiés*. *Marie Stuart*.

*Théâtre III*. — *Jean Quichot*. *Immortelle Patricia*. *Deux ans dans le monde*. *L'Autotem*. *Des Dieux et des Hommes*. *Technosexyfric*.

## Éditions Arcam :

*Marc-Aurèle et le sang*. — *Missions ou La Dernière Chance*.

Jean Loisy était chevalier des Arts et Lettres et de l'Ordre national du Mérite ; il avait reçu la médaille de vermeil de la Ville de Paris ; l'Académie française lui a décerné son Prix de la Critique puis, en 1982, son grand Prix de Poésie. Il fut rédacteur en chef de la revue *Points et Contrepoints* de 1953 à 1979.

## *Autour du Congo*

\*

# *Les « cartons » retrouvés du Voyage au Congo*

par

DANIEL DUROSAY

C'est une surprise de taille que réservait aux spectateurs parisiens avertis l'édition 1993 de *Cinémémoire*. Le III<sup>e</sup> festival des films retrouvés et restaurés, organisé par la Cinémathèque Française et le Centre National du Cinéma, programmait en effet, du 30 octobre au 4 novembre 1993, avec le concours de l'ANIMA<sup>1</sup>, un cycle « Marc Allégret, André Gide et la tentation du cinéma ». Furent à cette occasion projetés : *Voyage au Congo*, *Avec André Gide* et *Lac aux dames*.

La surprise vint du premier. D'Angleterre, le British Film Institute avait envoyé une copie restaurée, « à partir d'une copie nitrée<sup>2</sup> », propre à faire sensation. Alors que la seule jusqu'ici disponible en France, déposée aux Archives du film de Bois d'Arcy, ne présentait plus aucun des inter-titres explicatifs du film — on se souvient qu'il s'agit d'un film muet, présenté en 1927 —, la copie venue de Londres les comportait tous ! Du coup, l'analyse thématique que nous en avons donnée précédemment

---

1. Association Nationale pour l'Image de Marc Allégret (v. BAAG n° 98, avril 1993, p. 286).

2. Voir le catalogue illustré de la manifestation par Emmanuelle Toulet et Christian Belaygue, *Cinémémoire*. Paris : Cinémathèque française, 1993, p. 203. Dans le volume, plusieurs articles consacrés à ce cycle : Daniel Durosay, « Marc Allégret ou les débuts absolus » (pp. 194-7) ; Cameron Tolton, « André Gide et le cinéma » (pp. 198-202) ; Danièle Rosch-Allégret, « Voyage au Congo » (p. 203), et « Lac aux dames » (p. 204).

était rendue caduque. Nous devons à l'obligeance de Christian Belaygue, directeur artistique de Cinémémoire, d'avoir pu reconsidérer à loisir ces éléments nouveaux. On en lira plus loin le résultat : une nouvelle version de l'analyse synoptique du film s'imposait, reproduisant l'intégralité des cartons retrouvés, non seulement pour informer le public gidien de textes auxquels on sait que Gide mit la main<sup>3</sup>, mais, au-delà, dans l'espoir désormais renforcé d'aider à la restauration, un jour ou l'autre, d'une version française qui ferait référence.

Il est difficile d'établir si les cartons ressuscités sont exactement conformes aux originaux : pour se prononcer notamment sur l'apparence extérieure, il faudra comparer leur typographie avec les restes conservés séparément aux Archives du film ; il se peut qu'on soit en présence d'une refaçon plus récente que l'original, effectuée lors d'une restauration, mais pour le contenu, l'on peut s'y fier : le propos est cohérent ; les textes sont toujours précis et circonstanciés, parfois beaucoup plus que les notes publiées des deux voyageurs : ainsi les noms des grands masques Moundang, Pébéli, principe masculin, Mébéli, principe féminin, Massim Biambé, le petit démon à la hache de bois — aucun de ces noms ne se rencontrent ni dans *Le Retour du Tchad*, ni dans les *Carnets du Congo*. Les cartes sont également plus nombreuses que dans la copie du C.N.C., et surtout plus exactes, placées au bon endroit, sans erreur de montage. Grâce à cette jonction des cartons et des cartes, ce que l'on comprenait à tâtons, par déduction et recoupements, prend corps ici avec évidence. Le film en sort enfin lisible, illuminé et consolidé de bien des façons. Sa cohérence n'apparaît jamais mieux que sous l'angle documentaire, parfois même didactique : la volonté de montrer et d'expliquer apparaît partout présente, appliquée et méthodique. Au bout du compte, il est assez miraculeux de constater qu'en dépit des dégradations de pellicule dont se plaignait l'opérateur, aucune faille importante ne soit constatée dans le compte rendu filmique du voyage : les grandes étapes trouvent dans ce film leur répondant, et les moments les plus intenses, montrant des rites, des danses, des cérémonies typiques, sont restituées avec la majesté insurpassable du grand écran, le relief monumental et condensé du noir et blanc. On se demandait encore avec curiosité par quel biais le réalisateur avait pu effectuer la soudure entre le documentaire de voyage et la partie romanesque tournée chez les Saras. Sur ce point aussi, la réponse est donnée : par le truchement des cartons, la fiction s'intègre en

---

3. « Nous avons suivi tous vos conseils pour les textes du film. Je crois que ça ne sera pas mal. » Lettre de Gide à R. Martin du Gard, 3 décembre 1926, dans leur *Correspondance*, Gallimard, 1968, t. I, p. 301.

douceur dans le prolongement du documentaire, sans rupture perceptible au départ, et c'est seulement après un bout de chemin que le spectateur s'aperçoit qu'on l'a conduit dans un récit : la chronique quotidienne d'une idylle entre deux jeunes noirs, de la demande en mariage jusqu'aux festivités des noces. Au total donc, cette projection aura permis d'approcher de beaucoup plus près du *Voyage au Congo* dans son état original. Il ne manque plus maintenant qu'à retrouver les endroits où les colorations, bleu ou sépia, apportaient leur supplément d'art aux images documentaires déjà si souvent élevées jusqu'à la beauté pure.

\*

La projection de l'*Avec André Gide* — tourné, comme on sait, dans les dernières semaines de sa vie, et présenté un an après sa mort au grand public — sans apporter d'aussi fortes révélations, offrait du moins l'occasion d'un réexamen<sup>4</sup>. Dans les limites d'un exposé destiné au grand public, la première partie, historique et biographique, reconstituant les origines familiales, les lieux de l'enfance et les grandes étapes de la carrière, propose un résumé essentiel réduit à ses lignes de force, accompagné d'illustrations judicieuses, un condensé, tel que probablement Gide conseilla de le faire. Les parties suivantes — la II<sup>e</sup> est consacrée à « L'Œuvre », et la III<sup>e</sup> s'intitule : « 1951 » — ne présentent pas la même fermeté. Pour ne prendre qu'un exemple, on s'étonnera que la II<sup>e</sup> partie fasse l'impasse sur les grands projets narratifs, sur *Les Caves du Vatican* et *Les Faux-Monnayeurs*. *Les Caves*, il est vrai, font retour dans la III<sup>e</sup> partie, par le biais des représentations à la Comédie Française, mais sur *Les Faux-Monnayeurs*, le manque est d'autant plus surprenant que Marc Allégret ne cessa, sa vie durant, de penser à une adaptation cinématographique, dont il laisse un scénario inédit, pour lequel, dans les années cinquante, on croit savoir qu'il fut associé à Vadim. À ces impasses, l'homme de cinéma paraît avoir été conduit par des motivations techniques : les sujets privilégiés dans son examen de l'œuvre sont ceux qui fournissent des images — *L'Immoraliste* permet commodément de surimposer Cuverville sur La Morinière, et le *Retour de l'U.R.S.S.* est l'occasion de montrer une scène spectaculaire sur la Place Rouge, lorsque Gide, non loin de Staline, prononce l'éloge funèbre de Gorki. Ce qui s'éloigne du réel et du vécu, ou ne les côtoie plus d'aussi près, n'offrait pas semblables facilités.

Le film a donc obliqué, dans sa III<sup>e</sup> partie, vers le moment présent, vers le documentaire intimiste. Les réactions du spectateur sont ici plus

---

4. Retouches à notre article : « Le document contesté : *Avec André Gide*. Sa réception, hier et aujourd'hui » (*BAAG* n° 98, avril 1993, pp. 287-92).

mélangées, et le bilan doit être pondéré de plusieurs façons. Ce qui frappe d'abord, et peut indisposer, c'est l'emphase du ton. Non que les propos tenus soient prétentieux, mais le ton l'est, en particulier par la faute, si l'on peut dire, des liaisons, surlignées, exhibées par le locuteur, parfois désagréablement désarticulées. Pour dire par exemple : « comment, en effet », il prononce d'abord « comment » en faisant sonner le t final pour amorcer la liaison, puis ménage un suspens réflexif, ou plutôt une pause grammaticale concrétisant la virgule, et fait attendre, de manière excessive, le « en effet ». Il résulte de cela, — et d'autres indices d'une élocution cultivée, comme l'emploi ostensible du subjonctif imparfait, qui se remarque si fréquemment dans sa prose — une sorte de maniérisme ou d'affectation de ton qui est en décalage avec les propos tenus, et surtout avec la situation et le décor d'un homme en robe de chambre et pantoufles. La clé d'un tel comportement est à trouver dans la conscience de soi, dans la préoccupation de l'image à transmettre pour la postérité : la voix du Maître, la voix du Nobel, la Littérature dans sa gloire, à une époque où la littérature jouissait d'un statut prééminent de direction de conscience, plus considérable et respecté que de nos jours. Quand bien même on voudrait s'adresser à l'homme, le sujet ne peut s'empêcher de parler en écrivain, de calquer le parler sur l'écrit ; son phrasé, si l'on peut dire, respire la virgule ; on assiste alors, car c'est un spectacle, à la mise en scène permanente du mot. Dans cette emphase passée de mode entre donc, pour une part peut-être, un ton de bourgeoisie distinguée, façon Belle Époque ; plus encore : la marque d'une intelligence critique habituée à se maîtriser ; enfin et surtout, l'hyperconscience de la littérarité. La contrepartie positive d'une telle élocution ciselée est une admirable précision, et certaine acuité classique dans le choix des mots, qui donnent au discours une force monumentale. Cette accentuation est beaucoup moins gênante, elle est même remarquable et révélatrice, dans les exercices de lecture auxquels se livre Gide sur des extraits de son œuvre, *Si le grain ne meurt* ou *Thésée*. Dans ce dernier cas, l'a-t-on noté, — il s'agit du dernier paragraphe de *Thésée* — la lecture par l'auteur offre un point d'appui supplémentaire à l'interprétation du texte, dans un sens symbolique qu'on pouvait supputer, mais qui trouve ici sa validation : « J'ai fait ma ville. Après moi saura l'habiter immortellement ma pensée. » Dans la lecture qu'il en fait, Gide ajoute cette incise : « J'ai fait ma ville — c'est-à-dire mon œuvre. »

Pour conclure avec cette emphase, il est juste de dire que, passé les premiers moments de gêne, on se fait à ce vêtement du Verbe, tellement ajusté à la singularité gidienne. Faire passer l'emphase au second plan, la relativiser, permet d'apprécier mieux les vertus de la réalisation. Ce qu'il

y a de plus fort, dans cette partie du film, est l'absence visible de mise en scène, le parti pris de négligé, qui ou bien exalte le relief des propos, ou bien recherche un effet d'humour, par contrepoint. Les séquences les plus fortes, où Gide est présenté dans son rôle d'intellectuel, le saisissent dans son cadre de travail, dans ce modeste réduit du Vaneau, qui contient son lit, son bureau, et ce lavabo impudique qu'Allégret n'a aucunement cherché à masquer. Le bref entretien avec Herbart sur le communisme se déroule ainsi devant une tasse de café, pour ainsi dire au saut du lit, autour d'une table pas très propre et mal rangée. Le plus souvent la cigarette permet à l'orateur de contenir sa nervosité face à l'appareil. Cet aspect du film, que les propos de Gide tendent de prime abord à occulter, est excellent : l'habileté même, la légèreté, la discrétion du documentariste, qui laisse aller son sujet sans le contraindre ou le dominer, parce qu'il s'affirme suffisamment lui-même. On devine que bien des scènes ont dû être refaites, qu'il n'était pas question d'improviser, de laisser percevoir une fatigue, un flottement de la part du vieil homme. La réussite, et le paradoxe, du film est dans ce mélange d'artifice et de naturel que soulignait déjà heureusement Jacques Lourcelles<sup>5</sup> : la distinction faite homme, comme une seconde nature.

Mais lorsque le document tourne à l'album de famille, il n'est pas sûr que le film se maintienne au niveau du personnage. Sans doute est-il attendrissant de retrouver l'amateur des jeux d'enfants se servir de son adresse aux allumettes pour étonner son petit-fils Nicolas. Certes, l'on peut comprendre ces séquences comme une application de la veine intimiste. Mais elles sont de signification ambiguë : ne risque-t-on pas, à cet endroit, de donner l'impression qu'on cherche une fin heureuse ? était-il bien dans le droit fil d'une existence de présenter au public cet aboutissement conforme et rassurant au terme d'une vie faite d'audaces et d'inquiétude ? Le plus douloureux est peut-être atteint avec la célèbre « leçon de piano », un morceau d'anthologie, mais le plus écrasant pour la jeune interprète, pétrifiée de crainte, présentée de profil en permanence pour éviter peut-être qu'on n'aperçoive ses contrariétés. Ici règne l'artifice. Ce n'est pas que l'on songe à minimiser l'intérêt de Gide pour la musique. Mais à cette époque, l'interprète prétendait ne pouvoir plus jouer. Comme on regrette, à ce sujet, la perte du son dans l'enregistrement tourné par le même Allégret en 1930, où, à défaut de l'entendre, l'on voit Gide au piano dans quelque pièce de Chopin sans doute ! Mais maintenant, le piano n'est plus qu'une nostalgie, une tentation toujours assuré-

---

5. *Dictionnaire du cinéma. Les Films* (Laffont, coll. « Bouquins », 1992, pp. 98-9). Citation produite dans l'article cité, pp. 290-1.

ment, lorsque le vieil homme, afin de se faire plus démonstratif, s'empare du clavier, pour esquisser encore un mouvement qu'il qualifie d'« admirable ». Mais les propos passent tellement au-dessus de la jeune interprète, pour atteindre un invisible et sérieux auditoire ; Gide debout, statufié, prend cette enfant tellement peu au sérieux, se joue d'elle avec tant d'ironie, qu'il est impossible de prendre ce supplice avec révérence. Un rien pourtant montre l'adresse du réalisateur et nous réconcilie avec son film. Arrivé au bout de sa péroraison, peut-être insatisfait de sa prestation, autant que de son insuffisante élève, l'écrivain conclut abruptement par un « coupé », qui trahit l'accoutumance aux tournages, les ficelles du montage, bref la conscience du fabriqué. Allégret a gardé le « coupé ». Et par ce seul effet d'humour, il désamorçe le caractère insupportable de la scène, dénonce et rachète le numéro d'acteur, car ce « coupé » maintenant révèle l'envers du décor. Du coup, nous voici réconciliés avec la vérité — une vérité retrouvée à travers l'artifice.

# *Analyse synoptique du Voyage au Congo de Marc Allégret*

*avec l'intégralité des inter-titres*

par

DANIEL DUROSAY

Ce document présente une version corrigée de l'analyse présentée naguère dans le *Bulletin des Amis d'André Gide* (n° 80, octobre 1988, reprise ensuite dans la réédition des *Carnets du Congo* de Marc Allégret, CNRS-Éditions, 1993). Cette rectification est apparue nécessaire par la découverte, à l'étranger, d'une version comportant l'intégralité des inter-titres qui manquaient dans la version étudiée précédemment. Le sens du film sort considérablement enrichi de cet apport imprévu. La transcription de ces « cartons » permet de mieux comprendre les intentions du montage, de constater un progrès de la documentation entre les prises de vue et le montage final, d'entrevoir une participation de Gide, soupçonnable dans certaines références culturelles ou quelques similitudes avec le texte du *Voyage au Congo*, enfin d'envisager une éventuelle restauration des rares copies françaises conservées par le C.N.C. Cependant les colorations sont toujours manquantes. Nous avons indiqué, d'après certains fragments conservés par les Archives du Film (Bois d'Arcy), les endroits où l'on peut penser que des colorations bleues étaient placées.

La version considérée a été projetée le 30 octobre 1993, à la Cinéma-thèque Française (Paris), dans le cadre de la 3<sup>e</sup> édition de Cinémémoire. Cette version de 79 minutes (4 bobines de 35 mm) provenait du British Film Institute-National Film and Television Archive. Elle résulte de la restauration d'une copie sur support nitrate, présente quelques variantes mineures de montage avec la copie Archives du film (Bois d'Arcy) sur laquelle nous nous étions fondé précédemment, et surtout conserve la tota-

lité, peut-on penser, des cartons, sans qu'on puisse affirmer, à cause du graphisme utilisé, qu'ils soient exactement, pour la forme, ceux d'origine. On note du reste que la graphie des cartons intégrés dans cette version réapparue n'est pas absolument homogène. C'est donc qu'il y a eu ici aussi des retouches. Entre les inter-titres retrouvés naguère dans des fragments épars à Bois d'Arcy, et reproduits dans notre première transcription, et ceux de la version anglaise, on pourra constater quelques variantes. Pour la commodité, elles ont été reportées ici derrière le sigle [var. :]. Ces variantes vont toujours dans le sens d'une amélioration, et témoignent d'une pesée des mots, vers plus de précision documentaire, ou à l'inverse, plus de concision verbale, ou moins de naïveté. Par conséquent, dans l'ensemble, cette version paraît la plus cohérente, la plus complète et la plus viable parmi celles qui existent.

Les crochets [ ] isolent les commentaires d'éditeur, les références livresques sont présentées en *italique simple*, et les minutages, par grands ensembles, rejetés en fin de ligne.

Les crochets aigus < > signalent les séquences manquantes par rapport à d'autres versions consultées.

Associés aux guillemets, et à l'italique gras, les crochets aigus du type : <"carton"> restituent les inter-titres.

Plusieurs fois, la datation, la localisation des tournages ont été rendues possibles par les papiers de Marc Allégret, en particulier son journal de voyage, auquel on renvoie çà et là de façon précise sous le titre *Carnets du Congo*, (C.N.R.S., 1987, ou rééd. 1993), ou bien son agenda de poche. Les références VC et RT renvoient à l'édition Pléiade du *Voyage au Congo* d'André Gide, tandis que *éd. ill.* fait référence à l'édition illustrée du même ouvrage, Gallimard, 1929, avec 64 clichés de Marc Allégret. Les initiales : M.A. [Marc Allégret] renvoient à un résumé analytique manuscrit de Marc Allégret lui-même, visiblement griffonné lors d'une projection.

\*

### 1<sup>ère</sup> bobine

<"LES ÉDITIONS / P. BRAUNBERGER / présentent". carton manquant > <"VOYAGE / AU / CONGO". "Scènes / de la / Vie indigène / en AFRIQUE / EQUATORIALE". "Rapportées / par / André GIDE / et / Marc ALLEGRET" >.

<"1928", carton manquant >.

Sur le pont du bateau *Asie*. Personnalités et voyageurs (le capitaine, Gide et personnage féminin — peut-être Mme de Trévise).

<"*La côte occidentale des Canaries.*"> Vues diverses d'une côte escarpée, prises du pont du navire.

<"*Escale.*"> [Konakry ou Cotonou, selon M.A.]. Canots de débarquement manœuvrés par des noirs à la rame [Kroumens ?].

<"*Des barques amènent de la côte les colons qui viennent saluer les passagers.*">

<"*Ils sont hissés à bord dans d'inconfortables nacelles.*"> Levage de la nacelle rudimentaire au-dessus du bateau. Passagers blancs se congratulant sur le pont. [1'29]

<"*Après 22 jours de mer, 2 jours de chemin de fer en Congo belge.*"> Carte générale de l'Afrique, regroupant tous les territoires traversés (A.E.F., Cameroun et Congo belge).

Autre carte de l'A.E.F., avec mise en relief, par tracé phosphorescent, du chemin de fer Matadi-Kinshassa, et du nom de Brazzaville.

Vues de la ligne du chemin de fer de Matadi serpentant à travers la forêt.

<"*Une gare.*"> Foule sur le quai de départ.

<"*Voyageurs et locomotive se ravitaillent.*"> Chargement du foyer de la locomotive alimentée au bois. Nouvelle vue du balast de la voie ferrée courant à travers la forêt. [0'50]

<"*Il ne faut guère moins de 2 semaines pour remonter le fleuve jusqu'à Bangui.*"> Vues du fleuve.

<"*Entre les îles de l'Oubangui.*"> Un noir, seul dans sa pirogue, s'approche de la rive.

<"*Bangui.*"> Vues globales d'un marché indigène. Plan rapproché sur un étal.

<"*Dans la ville indigène. Un salon de coiffure.*"> Une femme, assise par terre, se fait coiffer par une compagne.

Nouvelle vue du fleuve. [1'20]

<"*Grâce à son gouverneur M. Lamblin, la colonie de l'Oubangui-Chari possède un important réseau routier. Des convois automobiles réguliers ont libéré la population des dures corvées du portage.*">

Carte générale des territoires de l'A.E.F.

Carte de l'A.E.F., avec mise en relief, par tracé phosphorescent, de l'itinéraire fluvial suivi de Brazzaville à Bangui.

<"*Chutes de la M'Bali*">.

**Carte du réseau routier de l'Oubangui-Chari.** [Sans doute erreur de montage].

Chutes de Boali aux environs de Bangui.

<"*Sur la route de Bangassou.*"> Imposant gîte d'étape [M.A.], constitué d'un corps central où se situe l'entrée, flanqué de deux cases plus hautes, en forme de tours, à toits de chaume pointus.

<"*Après l'excision, jeunes filles N'Zakaras dansant sous la conduite des matrones au centre du large cercle formé par les hommes de leur village.*"> Danse de femmes [*région Bambari ?*], vêtues d'une jupe ou de tissu ou de lanières végétales, et portant coiffures faites d'un toupet de plumes [*townage attesté par les Carnets du Congo, p. 80, en date du 14 octobre 1925*].

<"*Bambari, grand centre de production du caoutchouc de culture. Une fois par mois, les indigènes apportent le produit des hévéas plantés autour de leurs villages.*">

<"*La pesée des crêpes de caoutchouc.*"> Marché au caoutchouc [M.A.], pesé dans de grands paniers. [1'30]

<"*Aux environs de Bambari, la petite tribu des Dakpas offre volontiers le spectacle de ses danses*">. Plusieurs longues séquences donnent à voir la danse des Dakpas pour la cérémonie de circoncision [*Bambari, M.A.; matin du 14 octobre, VC 729*].

<"*...au son de 23 trompes de bois, chacune ne donne qu'une seule sorte de beuglement prolongé.*">

<"*Le double chœur blanc et noir évolue sous la conduite d'un coryphée.*"> Les jeunes garçons ont le corps enduit de blanc et portent sur la tête "un casque de bois garni de pointes de dix ou vingt cms de long ; autour des reins, une petite jupe en raphia" [lettre de M.A. aux siens, 22 octobre 1925] ; la plupart tiennent un fouet à la main droite, d'autres soufflent dans des trompes en bois, de deux modèles, un petit et un long ; tambour étroit, mais de forme oblongue, pourvu d'une fente centrale sur sa partie supérieure. [3'05]

<"*À l'ouest de Bangui, les routes cessent d'être praticables. Le voyage à pied nous permettra de prendre un contact plus intime avec ce pays et avec celui des tribus les plus curieuses.*">

<"*Les Bayas, les Saras, les Massas, les Moundangs, les Foulbés.*">

<"*Les Bayas*". Feux de brousse provoqués, dans les hautes herbes.

Carte du pays Baya.>

<"*La végétation équatoriale est luxuriante. Les seuls terrains cultivables ont été conquis à l'aide du feu*">. Panoramique sur un feu de

brousse.

<"...par les indigènes qui surveillent les progrès de la flamme">. Autres plans sur ce feu.

<"Si quelque menu gibier, ne fût-ce qu'un gros rat, ne se décidera pas à sortir..."> À la lisière des flammes, les hommes chassent à la sagaie de petits rongeurs.

<"Les femmes ne reviennent jamais bredouilles. Une ample récolte de sauterelles, friandise très appréciée des Bayas."> Femmes récoltant les sauterelles à proximité des flammes [M.A. ; tournage attesté par les *Carnets du Congo*, p. 136, en date du 11 décembre 1925, durant l'arrêt forcé à Bozoum ; voir aussi le 8, p. 133, et le 9, p. 136 ; les tournages ont pris place les 11, 12, et 13, selon l'agenda ; après imprégnation et préparations, puisque l'arrivée à Bozoum avait eu lieu le 8] [2'05].

<"Rien de plus paisible que la vue d'un de ces villages."> Plan général sur un village de cases rondes au toit de chaume pointu [Oubangui, M.A. ; probablement le village du chef Nakoué à Bozoum, *Carnets du Congo*, p. 139 et agenda].

<"Les femmes cultivent le sol avec des instruments aussi primitifs que leur costume, simple paquet de feuilles ou de fibres de palmier."> Travail des femmes, portant demi-tutus de raphia, maniant la houe [défrichage et repiquage du manioc, d'après une courte note du 11 décembre 1925, dans le petit carnet de pêle-mêles de M.A.].

<"Le manioc, base de la nourriture de ces anciens cannibales, ne fournit pas seulement des tubercules.">

<"Ces feuilles tiendront lieu d'épinards."> Cueillette des feuilles tendres de manioc par deux jeunes femmes, bientôt rejointes par deux enfants. Plan rapproché sur l'une d'elle qui déterre un tubercule volumineux, l'exhibe devant l'objectif, avant de le passer à l'enfant.

<"Les tubercules mettent environ 18 mois à se former."> Récolte et traitement de la racine de manioc [tournage attesté par les *Carnets du Congo*, p. 139, en date des 12 et 13 décembre 1925, durant l'arrêt forcé à Bozoum].

<"Ils s'étendent horizontalement à peu de profondeur."> Femme assise déterrante des tubercules.

<"Voici qui suffira pour quelques jours."> Groupe de femmes chargeant leur panier de transport sur la tête, après y avoir placé un bouquet de feuilles, en guise de coussinet.

Cortège des porteuses vers les rochers où se pratiquera le broyage.

<"Les tubercules coupés en morceaux sont mis à rouir dans la cuvette naturelle que forme un creux du rocher."> Les mêmes assises au

flanc d'une pente rocheuse, non loin du village [*description du site de Bozoum dans les Carnets du Congo, p. 134*].

<"*L'eau dissout l'acide prussique qui rendrait cette pulpe incommestible.*">. Ensuite, plans rapprochés sur les femmes : elles épluchent, lavent, font tremper les rhizomes dans des trous d'eau naturels.

<"*Ceux qui trempent depuis quelques jours sont décortiqués.*"> Femme épluchant le tubercule.

<"*La pulpe sèche vite sur la pierre que le soleil a rendu brûlante.*">

Broyage du manioc à même la dalle rocheuse.

Dans une cour de village, portrait d'un groupe familial au grand complet devant sa case (ronde).

Sur la dalle rocheuse, les femmes ramassent de la farine, à l'aide d'un petit balai.

<"*Tout en chantant les femmes pilonnent cette pulpe dans des mortiers, puis tamisent la farine obtenue.*">

<"*Tamis...*">. Dans le village à nouveau, à proximité d'une case, un groupe de femmes illustre, sur la même image, les trois stades de la préparation du manioc, didactiquement regroupés : pilage à droite, tamisage au centre, cuisson à gauche. Puis détail (en plans rapprochés) de chacune de ces opérations, et en particulier : cuisson de la boule de manioc.

<"*La farine est versée par poignée [sic] dans une marmite d'eau bouillante.*">

<"*Au bout de quelques minutes...*"> Une femme malaxe la pâte.

<"*... le pain est cuit.*"> Retour à la cour de case : près d'un foyer, une fillette confectionne une boule. Son travail fini, de contentement, elle éclate de rire devant la caméra. [6'25]

## 2<sup>ème</sup> bobine

<"*Chez les Saras*">. Vue d'une rive de fleuve escarpée (sans doute débarcadère de Fort-Archambault).

<"*Fort-Archambault est au bord du Chari, vaste fleuve qui se jette dans le lac Tchad.*"> Arrivée de plusieurs pirogues.

<"*De grandes réjouissances se préparent : les indigènes venus de leur lointain village pour assister à la fête du 1<sup>er</sup> janvier.*"> Marché et déambulation de la foule sara.

<"*Aux premiers arrivés les meilleures places.*"> Plans moyens, en déplacement latéral, de gauche à droite, sur les femmes assemblées.

<"*Les Saras, habiles cavaliers...*">. Passage d'une fantasia.

<"*Et maintenant le lancer de la sagaie.*"> Athlètes noirs lançant le javelot sur une cible.

Gros plans (nouveau déplacement latéral) sur la foule des hommes.

<"« *Catch as catch can* »">. Combats de lutteurs, entrecoupés de plans généraux sur les assistants.

<"*À qui le tour ?*"> Gros plan sur des fillettes qui se déplacent vers la droite de l'écran. À nouveau des lutteurs, puis apparition du mât de cocagne.

<"*Pour grimper au mât de cocagne les indigènes ne se servent pas de leurs genoux.*"> Grimpeurs à l'assaut d'un mât de cocagne, entourés d'une foule de spectateurs.

<"*Après les concurrents sérieux...*"> Ruée générale sur le mât pris d'assaut.

<"*Les femmes vont à leur tour montrer leur valeur. Elles ont revêtu pour ce jour leurs plus beaux colliers de perles.*"> Plans moyens sur les bustes nus des joueuses de push-ball.

<"*Le « Push-ball »...*"> Partie de push-ball des femmes [cliché dans éd. ill. p. 124]. L'énorme ballon roule sur le sol au milieu de la mêlée, avant de s'élever au-dessus des têtes, et de la poussière du piétinement. Gros plan fugitif sur une tête masculine, vue de l'arrière et coiffée d'un turban (arbitre ?). Remise en jeu de l'énorme ballon sur lequel fondent les femmes des deux camps. [6'22]

<"*Les Saras sont particulièrement accueillants : ils nous admettent volontiers dans l'intimité de leur vie.*"> Récit d'une idylle entre deux jeunes Sara, Djimta et Kaddé. [Préparation du "mariage" dès le 28 décembre 1925, *Carnets du Congo*, p. 156 ; recherche des "settings" les 9, 10, 11 janvier 1926, *Carnets du Congo*, p. 158 ; filmages les 12, 13, 14, 15, *Carnets du Congo*, p. 158. Photo de la troupe au complet dans éd. ill. p. 126, et portrait de l'héroïne, Kaddé, p. 128].

Le cadre : vue du village.

<"*Kaddé*">. Plan moyen sur Kaddé, portant, fixé sur la lèvre supérieure, en position verticale, un labret métallique circulaire de petite dimension.

<"*et sa sœur vont piler le mil.*"> Devant un grenier de paille surélevé, deux jeunes femmes pilent le mil à l'aide de deux très longs bâtons. Arrivée d'une troisième.

<"*Dans la colonie du Tchad, le mil remplace le manioc. Les grandes corbeilles au second plan sont des greniers à mil.*"> Évacuation de la farine transportée dans un panier sur la tête.

<"*Djimta...*"> Un homme jeune se présente, accompagné d'un enfant.

<"*...et sa famille.*"> Cour de village et cases rondes à toits de chau-

me. Les occupants s'activent à la confection des galettes.

<"*Un vallonement mène au bord du fleuve...*">

<"*où les enfants viennent se baigner.*"> Une pirogue entourée d'enfants quitte le rivage.

<"*Les femmes viennent laver leur mil...*"> Les deux femmes lavent à la rivière le contenu de Calebasses flottant sur l'eau [*tournage le 12 janvier*].

<"*et les hommes abreuver leurs chevaux.*"> Arrivée d'un cavalier (Djimta) ; il fait baigner son cheval dans la rivière, à proximité des femmes.

<"*Kaddé a remarqué Djimta.*"> Baignade des deux femmes ; au second plan Djimta et son cheval.

<"*Comment attirer ses regards ?*"> Les jeunes femmes délaissent leur besogne pour s'ébrouer ; à l'arrière plan, l'animal s'abreuve.

En sortant du bain, Kaddé se blesse au talon, puis s'assied sur la rive pour examiner sa blessure.

<"*Cette blessure au pied n'est peut-être qu'une feinte.*"> Plan d'ensemble sur les jeunes femmes ; la blessée s'avance en boitillant.

<"*Djimta s'y laisse prendre volontiers.*"> Le cavalier rejoint le groupe, propose sa monture, et hisse Kaddé sur la croupe. La petite troupe s'éloigne, la blessée assise sur le cheval, suivie de ses compagnes portant sur leur tête les Calebasses de mil.

<"*Sur la place du village.*"> Enfants courant le long d'un secco (enceinte de paille tressée).

<"*Les petits garçons s'exercent à lancer le couteau de jet, tandis que les petites filles viennent puiser l'eau du puits.*"> Exercice des garçons, et départ des jeunes filles vers le puits.

Vue de l'intérieur de l'enclos familial (grenier et clôture de secco).

<"*Au bord du puits.*"> Kaddé s'approche du puits, remonte un seau d'eau et le verse en douche sur un enfant placé auprès d'elle, qui entreprend ses ablutions.

Scènes de bain général au bord de la rivière.

<"*Aujourd'hui Djimta n'accompagnera pas les chasseurs.*"> Il reste au bord du puits avec Kaddé. Au fond, défilent les chasseurs en partance. Près du puits, de nouveau ; Djimta s'approche et entre en conversation avec Kaddé. Aparté sentimental du couple (image en médaillon circulaire, iris fixe).

<"*Au bord de l'eau, les compagnes de Kaddé vont se baigner.*"> [var. : ajout ici de "*Au bord de l'eau,*"]. Le bain général des femmes et des enfants se poursuit au bord de la rivière.

<"*Djimta convient avec Kaddé du jour où il viendra la demander en*

*mariage.*"> Nouveau médaillon du couple assis sur la berge, tandis que se poursuit le bain général des femmes.

<"*Le prétendant doit acheter sa femme. Il est d'usage chez les Saras qu'il ne parle pas directement aux beaux-parents tant que le mariage n'est pas conclu.*"> Sous l'entrée-porche d'une case, à l'intérieur d'un enclos constitué de seccos, palabre de mariage entre la famille de la jeune fille (sa mère et son père, à gauche de l'écran), et Djimta [*scènes vraisemblablement tournées les 13 et 14 janvier, chez Baguirmi, Carnets du Congo, p. 158*].

### 3<sup>ème</sup> bobine

<"*Djimta vient donc avec un ami qui s'assied entre le futur beau-père et lui...*"> [var. : *qui s'assied entre lui et le futur beau-père*] Groupe accroupi sous l'auvent de la case.

<"*pour transmettre après quelques salutations les propositions de Djimta*"> [var. : *pour transmettre à celui-ci*]. La palabre continue sous l'auvent.

<"*et redire à celui-ci la réponse du vieux que Djimta est censé ne pas entendre.*"> [var. : *et transmettre à Djimta la réponse du vieux que Djimta*]. Un dialogue s'établit effectivement par l'intermédiaire d'un tiers, qui se tourne tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre, ponctuant ses propos de gestes démonstratifs. À droite de l'image, Djimta dessine sur le sable des exercices de divination.

<"*Le père de Kaddé se montre trop exigeant.*"> Images de la palabre.

[var. : *carton manquant : "Aux côtés du vieux, ses femmes assistent à l'entretien sans avoir le droit d'y prendre part."*]

<"*Djimta ne peut donner que 100 Fr. et 5 cabris.*"> Toujours le groupe accroupi sous l'auvent.

<"*« 10 cabris » répète le vieux. Il ne cèdera pas sa fille à moins.*"> Pour finir un entretien sans issue, Djimta se lève et se retire.

<"*Kaddé apprend de sa mère le résultat de la demande de Djimta.*"> [var. : *la déconvenue de Djimta*].

<"*La tristesse de Kaddé et la tendresse de sa sœur s'expriment par des gestes naïfs.*"> Les deux jeunes femmes préparent le repas dans une cour. Prise d'un malaise, Kaddé, qui se frotte le ventre, délaisse son travail, s'assied sur une natte, puis s'allonge en posant sa tête sur les genoux de sa sœur, venue la reconforter.

<"*Cependant Djimta va supplier son père de bien vouloir compléter sa dot.*"> Sous un porche-entrée, entretien de Djimta avec son père âgé,

en train de fumer une longue pipe.

<"*Tout s'arrange. L'affaire est conclue. Les mains s'entrecroisent en signe d'entente.*"> Retour à l'auvent.

<"*Les libations après les accordailles.*"> Groupe d'hommes assis dans l'enclos familial, autour d'une marmite fumante.

<"*La calebasse circule pleine de pipi (bière de mil). Le buveur souffle pour écarter l'écume qui se forme à la surface du liquide.*"> [var. : *La calebasse emplie de bière de mil circule.*]. Devant une autre case, un groupe familial prend son repas ; l'un des participants apporte une calebasse emplie de bière, à laquelle boit Djimta. L'ivresse ne tarde pas à le faire vaciller.

<"*L'usage veut que les nouveaux époux vident la calebasse que le beau-père aura remplie.*">

<"*Le soir un tam-tam réunit les amis des deux familles.*" [var. : *réunit les membres*]. *Scène colorée bleu vert dans les fragments*>. Au près d'un tambour haut, de forme allongée, groupe d'hommes, femmes et enfants, agenouillés en cercle. Au centre, deux personnages, guère plus, (et parfois l'héroïne) entrent dans le cercle pour danser quelques instants [*tournage le 15 janvier, Carnets du Congo, p. 158*].

<"*Et après...*">. Entretien souriant des promis, en plan buste, une claie faisant toile de fond ; l'image cadre alternativement l'un et l'autre.

[16'48].

<"*Sur le Chari et le Logone...*"> Plusieurs vues sur des baleinières garnies d'un shimbeck en paille tressée, poussées par des noirs à l'aide de perches (sans doute départ de Fort-Archambault pour Fort-Lamy).

Vue sur l'avant de la baleinière, prise à partir du shimbeck ; buste de Gide au premier plan dans la pénombre.

<"*Le voyageur circule en baleinière.*"> Vue d'une baleinière sur le fleuve, cadrée au centre de l'écran.

<"*Aux basses eaux, la perche remplace avantageusement la pagaie.*"> Deux baleinières, venant de droite, se rapprochent de l'objectif.

<"*La cuisine à l'étroit entre les pieds des payeurs.*"> Sur le fond de la baleinière, près des pieds des payeurs, s'aperçoit une marmite fumante.

<"*Les bancs de sable fleuris d'oiseaux.*"> Oiseaux d'abord en plein vol, puis posés sur un banc de sable.

<"*Pélicans en conciliabule.*"> Gros plan sur ces pélicans, dont certains s'envolent [*tournages au téléobjectif, le 20 janvier, Carnets du Congo, p. 163 ; RT 873, 23 février*].

[2'21]

<"*Les villages kotokos ont conservé leurs anciens remparts mais les marabouts ont pris la place des sentinelles.*"> Perchés sur un mur d'enceinte en argile, deux marabouts prennent leur envol.

<"*Entre les murs de terre, l'ombre et la fraîcheur.*"> Intérieur d'une rue de village, enserrée entre de hauts murs d'argile lisse. <Groupe d'enfants s'approchant de la caméra [village Bornou, M.A. Peut-être aussi Goulfeï, capitale du pays kotoko, *Carnets du Congo* p. 179, 31 janvier 1926, et p. 204, ou encore : Logone-Gana, pp. 205-6, 23 février].>

<"*À l'intérieur des villages, de petits étangs. Au loin le fleuve.*"> Plan lointain du village : cases en argile, rectangulaires, à toit de chaume ; au premier plan une étendue d'eau. Des chevaux sortent des habitations.

Groupe de quatre enfants.

Intérieur d'un village. Entrée de maison disposée en chicane. Personnage rentrant un fagot. Âne dans une cour intérieure.

<"*Dans chaque cour les poissons sèchent sur des claies emplissant le village de puanteur.*"> Étalage de poisson, mis à sécher sur des claies. Une fillette retourne les poissons.

<"*Au petit matin, les payeurs amènent au rivage un hippopotame tué la veille.*"> Une vingtaine d'indigènes font rouler l'animal sur lui-même et le tirent sur la berge. Plan général de l'hippopotame ; début du dépeçage [RT 904, 8 mars, lors de la 2<sup>e</sup> remontée du Logone]. Apparition fugitive d'Allégret et Gide.

<"*De quoi se régaler pendant 10 jours.*">

[3'08]

<"*Chez les Massas*">.

Carte de l'A.E.F., avec mise en relief, de la zone d'occupation des Massas-Mousgoum [*Photos dans éd. ill. pp. 166, 168, 178*].

Carte de l'A.E.F., avec tracé phosphorescent de la ligne de chemin de fer Yaoundé-Douala.

<"*Sur les deux rives du Logone, la peuplade Massa a construit ses quelques villages.*">

<"*Les cases en forme d'obus sont entièrement construites en argile.*"> Vues diverses des cases en obus de Mala, groupées autour d'un grand arbre.

<"*Chacune prend jour par en haut à la manière du Panthéon d'Agrippa.*">. Vues sur une cour.

<"*Les reliefs réguliers qui décorent les cases forment des degrés qui permirent de se passer d'échafaudages pour leur construction.*"> Vue d'une case dont les bâtiments entourent un grand arbre.

<"*L'indigène façonne à la main ces étranges poteries qui atteignent*

**8 mètres de haut.**"> Enclos ceints de murets en argile. Déplacement latéral de la caméra vers la gauche ; elle se fixe sur une cour regroupant deux cases en obus, un appentis entre les deux, et, par devant, de petits greniers surélevés, en argile.

<"**Les portes en forme de trous de serrure sont fermées la nuit par des nattes.**"> Scènes d'éveil de la vie au village. D'abord, un indigène sort de la case de gauche en déplaçant la porte, constituée d'un panneau amovible en claie. Même manège ensuite dans la case de droite [*supposé signifier l'éveil de la vie au matin, M.A. ; RT 924-5, 16 mars*].

#### 4<sup>ème</sup> bobine

<"**Au matin, les enfants viennent faire sortir les troupeaux.**"> De la case de gauche, sortent bœufs, chèvres et poules, qui traversent la cour.

<"**Les Massas partagent avec le bétail l'intérieur de leur case qui est néanmoins très propre car tout y est à sa place.**">

<"**L'intérieur des cases est sombre. L'œil met quelque temps à s'habituer à leur obscurité.**"> Plusieurs vues de l'intérieur d'une case : fillettes pénétrant dans la case, où une femme prépare la farine ; sur le pourtour de la pièce, se distinguent divers animaux — vaches et chèvres — séparés de l'espace central par un muret circulaire [*RT 929, 17 mars, vues prises après démolition du sommet d'une case*].

<"**Un moulin primitif.**">

<"**Les veaux sont parqués dans un coin de la case où les vaches viendront les rejoindre à la tombée du jour.**">. Plan moyen sur les veaux attachés contre la paroi intérieure.

<"**Les jeunes bergers vont mener leurs troupeaux pâturer au bord du fleuve.**"> Dans la cour extérieure, le troupeau de chèvres se rassemble. [4'30]

<"**En temps de basses eaux, un grand barrage en travers du Logone arrête le poisson.**"> Scène de pêche : un grand filet, soutenu par de hauts pieux verticaux, barre le lit du fleuve.

<"**Les enfants s'amusent à pêcher.**"> Auprès de ce barrage, des enfants pêcheurs saisissent le poisson entre deux petites raquettes, de forme arquée.

Personnages sur la rive du même fleuve (le filet au fond du champ), rassemblant le poisson pêché. Arrivée d'une barque.

<"**Un grand frère apporte un petit crocodile. Rôti inespéré.**"> Deux adultes s'approchent sur une pirogue. L'un d'eux débarque un petit crocodile, tenu en laisse, qu'il fait évoluer devant la caméra.

<"...mais pas tout à fait mort.">

<"Pendus au mur, des filets de pêche.">

<"Ce gros pot à tabac est le grenier à mil."> Vue d'un grenier en argile (cases en obus dans le fond), en forme d'énorme jarre.

<"Il ne repose pas directement sur le sol, car la récolte doit être à l'abri de l'humidité, des termites, et des rats."> Un large trou circulaire, au sommet, resserré en forme de goulet, sert d'ouverture.

<"Pour puiser à la réserve, la ménagère doit recourir à des intermédiaires."> Grimpeurs sur le flanc du grenier. L'un d'eux se glisse à l'intérieur et en ressort avec une Calebasse, qu'il tend à ceux d'en bas. Sur le flanc, un tronc de rônier sert d'échelle.

<"Les Massas se sont réunis pour la danse.">

<"Le groupe des danseurs s'agite confusément dans l'attente des premiers battements de tambour."> Danses des hommes, tenant une bague à la main ; bientôt, ils font cercle autour d'un tambour haut, fixé sur trois pieds, en se tenant l'épaule par le bras droit.

<"Les ombres s'allongent tandis que le soleil décline."> Spectacle d'une danse orientée de droite à gauche.

<"Chaque danse a son rythme spécial, son chant spécial."> Exemple d'une danse effectuée, cette fois, à reculons.

<"Les enfants et les femmes se joignent bientôt à la danse."> Entrée des enfants, puis des fillettes vêtues d'une seule ceinture de perles.

<"Le tam-tam se prolonge jusqu'au soir."> Toits du village et décor de palmiers se profilant sur fond de soleil couchant. [*Même séquence colorée bleu-vert dans les fragments*]. [5'49]

Carte du pays moundang, avec mise en relief, par tracé phosphorescent, des mots : "*Peuplades Moundang*".

<"Léré">.

<"Les maisons en pisé aux murs épais semblent des nids d'insectes">. La place du palais à Léré.

<"L'ouverture de chaque grenier à mil est orientée comme celle des greniers à houblon."> Vue des greniers royaux, avec leur ouverture au sommet, inclinée à 45°. Femme indigène sortant de l'orifice, un panier rempli de provisions tenu à bout de bras.

<"Les Danseurs Moundang forment une sorte de corporation religieuse qui s'assemble à chaque nouvelle lune pour des fêtes rituelles."> Danse des guerriers du sultan de Léré évoluant en rond autour d'un tambour de forme ronde, étroite, et allongée ; certains font tourner leurs larges jupes.

<"Le costume des danseurs Moundangs rappelle étrangement le

*costume tibétain.*"> [var. : <"Ne se croirait-on pas au Thibet ?">].

<"Les femmes jusqu'à leur mariage n'ont pour tout vêtement qu'une ceinture de perles."> Plan moyen sur les jeunes danseuses.

<"Leur danse ne se mêle pas à celle des hommes."> Sept fillettes, tantôt vues de face, tantôt vues de dos, en train de danser à petits pas serrés ; elles s'appuient des deux mains sur une bague tenue devant elles [voir photo éd. ill. pp. 238 et 240].

Gros plans sur les scarifications des femmes accroupies (poitrine et bras) [tournage probable au marché Moundang de Kébi, le 2 avril, Carnets du Congo, p. 238].

Au pied de l'enceinte du palais, vue d'ensemble des participants : au premier plan, groupe des danseurs-tourneurs, au repos, la plupart assis ; à l'arrière, et debout, les jeunes danseuses, puis la foule quasi nue des assistants.

<"Lorsque le danseur fatigué veut s'asseoir, sa longue jupe le gêne. Il l'épanouit par un mouvement giratoire.">

Danse de cérémonie des Moundangs (hommes tournoyant à la façon des derviches, vêtus de longues robes, de couleur claire, et d'un couvre-chef complexe). [Tournage des danses Moundang le 2 avril : RT 953].

Divers plans sur les spectateurs, les danseurs et danseuses, mais, cette fois, les groupes sont au repos.

<"Dans la foule."> Plan glissant sur les femmes, puis gros plan sur leurs scarifications.

<"L'arrivée des dieux."> Danses tournoyantes accompagnant l'entrée des grands masques noirs entièrement dissimulés sous d'amples revêtements en raphia noir. Agitation et frétillement des costumes [photos, expressément tirées du film, dans éd. ill. pp. 238 et 240].

<"Pébéli, le « père du Moi », dieu mâle. Mébéli, « la mère du Moi », principe femelle. Le plus petit : Massim Biambé, « Dieu m'a gagné », est le créateur immatériel."> Évolution des grands masques.

<"Tout en n'ayant pas l'air de les prendre au sérieux, les hommes éprouvent une certaine gêne en leur présence.">

<"Quant aux femmes, elles ont déserté les terrasses pour ne pas les voir.">

<"Massim Biambé avec sa petite hachette est très méchant."> Vue sur le plus petit des masques noirs agitant sa hachette de bois.

<"Les peuplades que nous avons vues jusqu'à présent sont fétichistes.">

<"Au bord du Cameroun les Foulbés groupés en plusieurs sultanats sont islamisés depuis quelques siècles.">

Carte du sultanat de Reï-Bouba, avec mise en relief de son territoire, par zone hachurée phosphorescente.

<"*Devant le palais de Reï-Bouba, le plus important de ces sultans...*"> Cour du palais.

<"*...une circulation incessante*">. Défilé des porteurs.

<"*Le bois, le bétail, les récoltes, tout appartient au sultan.*"> À travers cette cour, enceinte de seccos, sur fond de cases à toits de paille, passage des porteurs de fagots, des porteuses d'eau, des porteurs de troncs d'arbres devant servir de piliers, enfin d'enfants porteurs de Calebasses.

<"*Dans le secret du palais, la cour du trône. Les serviteurs n'y pénètrent que dévêtus et n'y avancent qu'en se courbant.*"> Brève apparition du sultan enturbané, assis sur une estrade. Ensuite, il se lève et s'éloigne.

<"*Reï-Bouba va sortir, on l'attend, la mise en scène se prépare.*"> À l'extérieur, plan sur les cavaliers ; puis le sultan émerge de l'ombre du palais.

<"*Devant lui défilent les notables sur leurs chevaux caparaçonnés.*"> Piaffement de la cavalerie caparaçonnée et matelassée de Reï-Bouba.

Seul, dans une cour, apparition du sultan en boubou et turban sombre.

Entrée d'une grande case. L'orifice lumineux de la porte est filmé de l'intérieur. Par cet encadrement, sortent successivement le sultan et sa suite.

Sur la grand'place, parade de la cavalerie et des fantassins, lance à la main.

Nouveau défilé de la cavalerie matelassée ; plusieurs plans font alterner les cavaliers et les joueurs de trompes et de tambours. [4'03]

<"*...La civilisation*">. Cour d'un établissement européen, allées tendues au cordeau.

Fillette vêtue d'une robe à carreaux, un fichu noué autour de la tête, jouant à un jeu d'ossetlet.

<"*Mission protestante de Douala. La récréation des filles.*"> Groupe de fillettes, toutes vêtues de robes, certaines esquissant une danse.

<"*— Et l'agitation de la vie européenne.*"> Trafic des bateaux dans le port de Douala. Accostage, puis départ d'un paquebot. Coucher de soleil sur la côte.

<"THE END">

[1'30]



# *Fantasmés et fantômes : André Gide et Michel Leiris en Afrique*

par

ANNY WYNCHANK

Lorsqu'André Gide et Michel Leiris s'embarquaient vers Dakar, le premier en 1925, le second en 1931, l'Afrique était encore pour la presque totalité des Français un continent inconnu, mystérieux, sauvage et hostile. Gide était envoyé en mission officielle, par le ministère des Colonies, en A.O.F., au Cameroun et au Tchad ; Leiris accompagna de 1931 à 1933, en tant que secrétaire archiviste, le célèbre ethnologue Marcel Griaule, dans son expédition officielle Dakar-Djibouti. Les deux écrivains tinrent au jour le jour des carnets de route qu'ils publièrent à leur retour. En 1927 paraissait donc le *Voyage au Congo*, suivi par *Le Retour du Tchad*, et en 1934, Leiris publiait le journal de l'expédition Griaule, sous le titre *L'Afrique fantôme*.

Il est évident que, chez l'un comme chez l'autre, le journal de route ne se limite pas au pur récit des péripéties de l'expédition ni à la peinture du pittoresque des régions traversées, avec les réactions qu'il entraîne, il révèle aussi une attitude d'esprit, des manies, des obsessions et des préjugés plus ou moins conscients.

Contrairement à ce qu'il déclare — quand on lui pose la question : « Qu'est-ce que vous allez chercher là-bas ? », il répond : « J'attends d'être là-bas pour le savoir ! » (*J*, 683) — Gide ne part pas en Afrique l'esprit ouvert. Son attente est dirigée. Au Congo, il allait chercher, écrivait-il plus tard pour le périodique allemand *Die Koralle*,

le sauvage, le primitif ; une humanité nue et sans histoire, une nature vierge de tout asservissement ; le spectacle de la terre et de l'homme en deçà de la culture. Rien que des possibilités et des promesses au lieu de réalisations. (Gide, *BAAG* n° 89, p. 21.)

Gide va donc en Afrique pour découvrir le bon sauvage, proche de l'état de nature. Et le portrait qu'il fait des Africains correspond à cette vision idyllique : il voit et peint des êtres nobles, fondamentalement bons, simples et innocents, non pas stupides, mais d'une mentalité « primitive », des êtres à qui il prête de grandes qualités de confiance, de dévouement et d'honnêteté. Il trouvera plus tard, dans les théories de Lévy-Bruhl, la confirmation de ses convictions. Ainsi, il ajoutera une note à son *Journal*, citant l'ouvrage du philosophe, *La Mentalité primitive*, pour expliquer une déclaration qui l'avait surpris lors de son voyage : à Yakoua, les paysans avaient proclamé que les crocodiles du lac ne s'attaquaient jamais à l'homme. Les théories de Lévy-Bruhl éclairent cette affirmation et Gide comprend que « pour l'indigène, l'accidentel n'existe pas ; la notion même de fortuit ne peut l'atteindre ; le crocodile est "naturellement inoffensif", et s'il lui arrive de croquer un homme, c'est qu'un sorcier le lui a livré » (*J*, 835). À aucun moment, il ne reconnaît aux Africains un système de pensée métaphysique, un ensemble de valeurs spirituelles et culturelles. Ne leur concédant qu'une intelligence obscure et imparfaite, avec condescendance, il les place à mi-chemin entre l'animal et le civilisé. « Je ne veux point faire le noir plus intelligent qu'il n'est ; mais sa bêtise, quand elle serait, ne saurait être comme celle de l'animal que naturelle », déclare-t-il. Il traite de « stupide » un chef de village dont il ne peut obtenir de réponse satisfaisante à sa question : « Pourquoi n'a-t-on pas récolté le manioc en temps voulu ? » (*J*, 752).

En général, le « pourquoi » n'est pas compris des indigènes ; et même je doute si quelque mot équivalent existe dans la plupart de leurs idiomes. [...]

Il semble que les cerveaux de ces gens soient incapables d'établir un rapport de cause à effet. (*J*, 752).

Ce que semblent confirmer et expliquer les théories de Lévy-Bruhl. Toutefois, Gide peut faire preuve d'objectivité et de compréhension :

L'on peut le peuple noir comme indolent, paresseux, sans besoins, sans désirs. Mais je crois volontiers que l'état d'asservissement et la profonde misère dans laquelle ces gens restent plongés expliquent trop souvent leur apathie. (*J*, 765).

Immédiatement après, cependant, il formule un jugement aussi péremptoire que sommaire :

Je ne les crois pourtant capables que d'un très petit développement, le cerveau gourde et stagnant, le plus souvent dans une nuit épaisse. (*J*, 765).

Cette énormité raciste résulte de son incapacité de mettre en question ses convictions les plus irrationnelles, car il a une foi entière en l'absolue supériorité de sa propre culture.

Pour Gide, ces populations « sans la moindre civilisation » (Gide, *BAAG* n° 89, p. 21) sont intéressantes parce qu'elles représentent l'humana-

nité à l'aube des temps. Et l'observation et l'analyse de leur mentalité doivent lui permettre à lui, homme civilisé, de se mieux connaître, car « plus ou moins profondément enfoui sous les sédiments patiemment apportés par la culture », se trouve le moi « barbare » qu'il est fascinant de retrouver à l'état natif, affirmera-t-il dans sa conférence de Bruxelles (Gide, *BAAG* n° 80, p. 35). Ainsi, ce n'est pas l'Africain qui intéresse Gide, mais l'Européen. Au sein de la « sauvagerie africaine » (Gide, *BAAG* n° 80, p. 34), il va apprendre à mieux connaître la civilisation européenne.

Gide entretient très peu de commerce avec les habitants des régions dans lesquelles il passe, même lorsqu'il passe une période assez longue dans un même lieu. Il ne fait aucun effort pour communiquer avec eux, même par interprète interposé, pour comprendre leurs croyances, leur religion et leur culture, puisqu'il ne leur en concède pas. *A priori*, l'Afrique Noire est pour Gide un lieu sauvage et sans spiritualité. Il observe leurs faits et gestes à distance, froidement, en entomologiste. Alors qu'en Algérie et en Tunisie, il frayait avec la population, se mêlait volontiers à la foule dans les souks et pénétrait sans peur dans les fondouks, au Congo, il garde une distance prudente, évitant d'entrer dans les cases des villageois. Il déplore, tout en l'admirant, l'insouciance de Marc Allégret qui furète partout et visite toutes les cases. Cette imprudence se solde, selon Gide, par la méchante fièvre qui abat le jeune homme (*J*, 890). Par contre, il trouve que plus on remonte vers le nord — donc plus on approche du Maghreb — plus ces populations se spiritualisent : « Il semble qu'ils [les indigènes] s'affinent et se spiritualisent tandis qu'on remonte vers le Nord », proclame-t-il à Yakoua (*J*, 836).

Ses préjugés d'occidental délicat font quelquefois surface devant certains spectacles qu'il trouve pénibles. Ainsi, il ne peut s'empêcher d'exprimer de la répulsion devant les contorsions des vieilles femmes qui dansent. « Ce gigotement saugrenu des dames mûres est assez pénible » (*J*, 748), se plaint-il. Et ailleurs : « Extrêmement pénible le trémoussement éhonté des matrones sur le retour » (*J*, 752). Il compare le mouvement des danseurs de Baboua à celui d'oiseaux de basse-cour. « On n'imagine rien de plus morne et de plus stupide que cette danse d'un lyrisme que plus rien de spirituel ne soulève », s'exclame-t-il (*J*, 787).

Lorsqu'il voyage, Gide n'oublie jamais sa civilisation européenne ; il ne laisse pas derrière lui son univers de bourgeois cultivé, afin de pouvoir se plonger dans cette vie naturelle qu'il recherche, lui, avec ses filets à papillons et ses classiques favoris — son Bossuet, son La Fontaine, Milton, Browning, Corneille — une méchante langue dira : « Il a poussé jusqu'au Tchad, à seule fin apparente de chasser les papillons, étudier le *Second*

*Faust*, éreinter *Britannicus*, et comparer les phacochères à Henri Béraud (Dambros, *BAAG* n° 58, p. 239), — il transporte donc avec lui ses préjugés, ses chimères et ses fantasmes. Ainsi, les visages et les silhouettes qu'il note en Afrique équatoriale sont ceux de ses fantasmes, ceux qui l'ont toujours attiré et qui l'avaient enchanté en Algérie et en Tunisie. À Konakry, de beaux enfants « au torse nu, rieurs, au regard languide », le ravissent (*J*, 685). Et la chimère reparait, le mythe d'un bonheur idyllique dans une nature vierge et intacte : « Tout ici semble promettre le bonheur, la volupté, l'oubli » (*J*, 685).

L'Afrique concrétise son fantasme de l'harmonie parfaite entre l'homme et la nature.

Combien admirablement ces peaux noires se mêlent et s'harmonisent dans la grande symphonie végétale, — au point que les corps se distinguent à peine des troncs des arbres et semblent mythologiquement métamorphoser leurs membres en branches et en lianes. (*J*, 874).

On reconnaît ici cette constante de l'inénaire gidien dont parle Daniel Durosay (Durosay, *BAAG* n° 80, p. 26) : la métamorphose mythologique de l'homme-liane dans une nature vierge.

Les paysages que Gide remarque et note dans son *Journal*, tout comme les hommes, sont ceux qui concordent avec la représentation imaginaire qu'il s'en faisait (*J*, 874). Sur les rives du Congo, « le spectacle se rapproche de ce que je croyais qu'il serait, écrit-il ; il devient ressemblant » (*J*, 702). Il découvre dans cet éden africain la nature sensuelle récurrente de ses fantasmes : des « baies profondes de verdure », où se creusent « des alcôves mystérieuses » entre les grands arbres, « et si des lianes les enlacent, c'est avec des courbes si molles que leur étreinte semble voluptueuse et pour moins d'étouffement que d'amour » (*J*, 702-3). Gide est plus ou moins satisfait selon que le spectacle s'accorde plus ou moins avec son fantasme. Il évoque une « Brocéliande enchantée » (*J*, 703), sans aller cependant jusqu'à la peupler du roi Arthur et de ses Chevaliers. Et quand le spectacle ne remplit pas son attente, il se sent lésé.

Cette forêt me déçoit. J'espère trouver mieux ailleurs. Celle-ci n'est pas très haute ; je m'attendais à plus d'ombre, de mystère et d'étrangeté. Ni fleurs, ni fougères arborescentes ; et lorsque je les réclame, comme un numéro du programme, que la représentation escamote, on me répond que « ce n'est pas la région ». (*J*, 705).

Le fantasme est si puissant qu'il annulera peut-être un jour le souvenir de la réalité, lorsque celle-ci ne se présente pas telle que le voyageur se l'était d'abord figurée.

Ma représentation imaginaire de ce pays était si vive (je veux dire que je me l'imaginai si fortement) que je doute si, plus tard, cette fausse image ne luttera pas contre le souvenir. (*J*, 733).

Le fantasme gidien d'harmonie dans un vie naturelle idéale est soutenu et renforcé par les photos et les films de Marc Allégret, lesquels ne donnent à voir que de beaux corps jeunes et vigoureux, des formes pleines, des seins fermes. Daniel Durosay signale que tous les aspects déplaisants ont été éliminés des photographies de Marc Allégret (Durosay, *BAAG* n° 73, pp. 63-4). Les photos et les films concrétisent la représentation imaginaire que Gide se faisait de l'Afrique en montrant une humanité saine et sereine, dans l'éden africain, éden de la nudité, de la pureté et de l'innocence.

Allégret prétend filmer et présenter ces gens « au naturel », dans leurs activités quotidiennes. Mais Gide concède qu'il n'a pas été toujours facile de réaliser cet objectif : il a fallu parfois aider et même forcer « le naturel ». Ainsi, à Yakoua, voulant filmer des scènes « domestiques », Allégret choisit soigneusement ses nageurs et surtout ses nageuses. Et Gide de remarquer avec amusement : « Cela ne donne rien de bien fameux. Si triées qu'elles soient, celles-ci ne sont pas bien jolies » (*J*, 837). De plus, les hommes et les femmes refusent de nager ensemble nus, par pudeur. Ils préfèrent mouiller leurs vêtements. « Si l'on insiste pour les faire se dévêtir, ils lâchent la partie et s'en vont boudier sous un palmier-doum. Marc s'énerve et il y a de quoi. » (*J*, 837). « Ces races nues et qui n'ont point honte de l'être » (Gide, *BAAG* n° 80, p. 34), sont donc un mythe !

De même, Gide met en question l'authenticité de certaines cérémonies exécutées devant eux. La danse de la circoncision — danse des vingt-huit petits Dakpas — dont ils sont témoins, a-t-elle vraiment une signification rituelle authentique, au moment où elle est exécutée devant la caméra ? « C'est elle qu'on peut voir admirablement présentée, dans le film de la mission Citroën. Mais les membres de la mission ont-ils pu croire vraiment qu'ils assistaient à une mystérieuse et très rare cérémonie ? », se demande Gide (*J*, 729). Il nous fait entrer dans les coulisses de l'ethnologie. De même, il ne veut voir qu'une mise en scène folklorique dans les soubresauts d'un grand démon en transe qui se tord dans la poussière au milieu du cercle des danseurs, puisqu'il écrit que cet homme est en proie à de « feintes » convulsions (*J*, 729).

L'aventure de Gide au Congo se voulait un face-à-face avec le primitif. Mais quand l'écrivain se rend compte de la situation des Africains, elle se transforme en une enquête humanitaire. En effet, peu à peu Gide prend conscience des réalités de l'enfer colonial : exploitation des indigènes par les compagnies concessionnaires, répressions cruelles, incurie des administrateurs, honteuses exactions des « civilisés », colons et militaires. La collecte du caoutchouc par les compagnies forestières se fait

suisant des méthodes d'une incroyable sauvagerie. Gide s'aperçoit que les blancs ne sont pas venus en Afrique apporter la civilisation, l'ordre et l'hygiène, mais pour pressurer et exploiter l'indigène.

La situation dont il est témoin le transforme, de l'esthète et du dilettante qu'il était, en un homme engagé, mêlé à une lutte humanitaire. Il n'aura pas de cesse qu'il n'ait essayé de redresser ces torts. À son retour en France, il tentera de mettre fin au régime des compagnies concessionnaires, d'abord en faisant paraître son livre, puis en écrivant pour la *Revue de Paris* du 15 octobre 1927 un article sur la « détresse de l'Afrique Équatoriale » ; la France a assumé des responsabilités envers les Africains auxquelles elle n'a pas le droit de se soustraire.

Il est grand temps de se ressaisir [...], de mettre fin à un régime qui n'est pas seulement stupide et déplorablement onéreux mais inhumain et déshonorant pour la France. (*J*, 1040).

Ceci est l'important : ce régime cruel est déshonorant pour la France. Le *Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad* eurent des résultats concrets : le scandale qu'ils soulevèrent mit en cause le comportement des compagnies concessionnaires auxquelles ils portèrent un grand coup. Après la parution des deux ouvrages et de leurs appendices, Léon Blum lança une campagne contre les concessions et Léon Perrier promit qu'aucune de celles qui devaient expirer en 1929 ne serait renouvelée ou prolongée. Du moins dans les conditions où elles avaient été accordées (Chadourne, 1968).

Cinq ans après Gide, Michel Leiris, accompagnant une mission ethnologique, commençait son périple à Dakar. L'itinéraire des deux hommes se recoupe, puisque Leiris retrouve à Fort-Lamy le gendre de Roger Martin du Gard, Marcel de Coppet, qui avait accueilli Gide quelques années auparavant. Mais Leiris et l'équipe de Marcel Griaule voyagent plus longtemps et beaucoup plus loin : ils poursuivent leur route jusqu'en Abyssinie.

Les activités des deux écrivains et leur attitude diffèrent totalement. Alors que Gide, au moment où il parcourait le Congo et le Tchad, avait atteint un état d'équilibre mental heureux, Leiris était sujet à la dépression, victime d'obsessions et de hantises. Dans son Préambule, il dévoile les raisons tout à fait personnelles et intimes de son périple. Il avait

follement espéré que ce long voyage dans des contrées alors plus ou moins retirées et, à travers l'observation scientifique, un contact vrai avec leurs habitants, feraient de lui un autre homme, plus ouvert et guéri de ses obsessions. (*AF*, p. 3).

Il avait espéré l'oubli de soi dans « la communauté d'action ». Il s'était

attendu à ce que ce voyage, avec les activités qui l'accompagnaient, serait un « di-vertissement » — au sens pascalien du terme —, et qu'il pourrait dissiper son malaise existentiel. Il se lance donc avec ardeur dans le travail ethnologique, interroge, étiquette, classe. Cependant, l'isolement et la solitude ont des effets opposés : ils favorisent, au contraire, l'introspection. C'est un voyage à l'intérieur de lui-même que Leiris effectue. Il s'analyse et s'interroge sur les raisons de sa névrose. Habitude qu'il a « de coïts incomplets, inachevés, à cause d'un malthusianisme exacerbé », conclut-il. « Je ne me sens pas un homme ; je suis comme châtré » (AF, 321). Et voilà les raisons pour lesquelles il voyage, pourquoi il s'ennuie, pourquoi à une certaine époque il se saoulait. « Il m'a fallu quelques semaines à peine de vie abyssine pour être au pied du mur et comprendre avec la plus indiscutable lucidité que — coûte que coûte — il faut changer » (AF, 321). Et il pense au retour :

Que d'occupations il me faudra m'ingénier à trouver pour ne pas tomber fou ! Comment pourrais-je jamais revivre en France ? C'est pour tâcher de m'oublier que je projette étude sur étude, publication sur publication. Mais quelle misère ! (AF, 347).

Le malaise de Leiris se traduit par un besoin de bouger sans cesse. Sitôt que l'équipe passe deux ou trois jours dans le même centre, la dépression le reprend (AF, 200) et la mauvaise humeur : « Mauvaise humeur contre la France, indifférence à l'égard de l'Afrique, mauvaise humeur contre ce journal, verbeux alors qu'il faudrait des coups de trique » (AF, 126). Ne pouvant changer de peau, il lui faut changer de cadre.

Certaines activités lui offrent un dérivatif autrement puissant et efficace que le simple travail de classement et d'étiquetage : il s'agit du vol et même de la profanation d'objets de culte, auxquels il finit par prendre part. Il raconte comment les membres de l'équipe « réquisitionnent » les objets qu'ils veulent emporter avec eux. Une statuette attire l'attention de Leiris — il la camoufle dans sa chemise puis dans un parapluie fermé, tout en ayant conscience de l'effet terrible que ce geste impie aura sur les villageois (AF, 125). Plus loin, en Abyssinie, ils « démarouflent » des peintures d'église qu'ils remplacent par des copies exécutées rapidement par un membre de la mission. À Gondar, de peur d'être pris en flagrant délit, ils brûlent une planche d'autel, « dont la découverte [par les autorités] pourrait amener ni plus ni moins qu'un massacre » (AF, 469). Lorsque le jour ils butent sur des difficultés, ils vont voler de nuit. Ils ont aperçu une belle statue de bois : « Il est convenu que cette nuit, Schaeffner et moi, nous irons nous en emparer » (AF, 128), annonce Leiris. Dans un village, Griaule menace les indigènes de la police s'ils ne lui livrent pas le Kono, fétiche sacré, centre de la vie religieuse de la commu-

nauté. « Affreux chantage », s'exclame Leiris qui décrit l'affolement, la terreur et la panique provoqués par ce rapt, « à tel point que la vapeur du sacrilège commence à nous monter réellement à la tête et que d'un bond, nous nous trouvons jetés sur un plan de beaucoup supérieur à nous-mêmes » (AF, 82). Avant de quitter Dyabougou, ils enlèvent un deuxième Kono que Griaule a repéré, en s'introduisant subrepticement dans la case réservée. « Mon cœur bat très fort car depuis le scandale d'hier, je perçois avec plus d'acuité l'énormité de ce que nous commettons » (AF, 83). Souffrant du mal de vivre, Leiris recherche les sensations fortes provoquées par le rapt ou la profanation d'objets sacrés. Ces activités donnent du piquant à sa vie, manière de pallier le marasme et l'ennui. Et lorsqu'il n'y a plus de Kono à voler dans une région, il le regrette, mais pas pour les mêmes raisons que Griaule. « Ce qui me pousse quant à moi, révèle Leiris, c'est l'idée de la profanation » (AF, 84). Il se voit maintenant paré d'une auréole de démon puissant qui l'élève au niveau des dieux.

Quelquefois, cependant, la conscience morale de Leiris se réveille. Lorsqu'il se rend compte du degré d'inviolabilité du blanc, l'écœurement et la honte l'envahissent : ainsi, un jour qu'il pénètre dans une case pour « saisir » le Kono, il s'aperçoit que deux hommes — à vrai dire nullement menaçants — sont entrés derrière lui.

Je constate avec une stupeur qui, un certain temps après seulement, se transforme en dégoût, qu'on se sent tout de même joliment sûr de soi lorsqu'on est un blanc et qu'on tient un couteau dans sa main... (AF, 83).

Mais au moment où il le commet, il ne met pas en question l'acte lui-même qu'il justifie moralement — l'avancement de la science et des connaissances exonère les chercheurs. Leiris innocente les ethnologues : une spoliation à but scientifique est-elle encore une spoliation ? Ces objets volés, laissés à leurs légitimes propriétaires, se détérioreraient, tandis qu'au Musée de l'Homme ils seront préservés à jamais. Bel exemple de raisonnement sophistique ! Les villageois vont parfois se plaindre aux autorités : « L'administrateur nous avise qu'un télégramme du gouverneur nous prie de lui remettre un masque "réquisitionné" à San, que le propriétaire réclame » (AF, 89). Et Leiris de se disculper :

Aux officiels toutefois qui estimeraient que nous en prenons trop à notre aise dans nos transactions avec les nègres, il serait aisé de répondre que tant que l'Afrique sera soumise à un régime aussi inique que celui de l'impôt, des prestations et du service militaire sans contrepartie, ce ne sera pas à eux de faire la petite bouche à propos d'objets enlevés ou achetés à un trop juste prix. (AF, 89).

Il exonère les activités de l'équipe en montrant que les autorités font pire.

En Afrique occidentale, Leiris garde une attitude froide et distante, ni engageante ni engagée envers la population. Avec les informateurs, il perd souvent patience, il s'irrite de leur manque de compréhension et de leur étourderie. Leurs contradictions incessantes lui font friser la crise de nerfs.

À voir combien je suis moi-même impatient avec les noirs qui m'agacent, je mesure à quel degré de bestialité doivent pouvoir atteindre, dans les rapports avec l'indigène, ceux qui sont épuisés par le climat et que ne retient aucune idéologie... Et qu'est-ce que cela doit être chez les fervents du Berger et du whisky ! (AF, 88).

Furieux, un jour, parce que Wadadje, le domestique, est allé se baigner au lieu de plier le lit du maître, il envoie un grand coup de pied dans le plat de *shoumbra* (pois chiches) grillés de ce dernier (AF, 269). Il lui arrive même de frapper un noir qui, malgré sa force physique, se comportait avec mollesse dans l'accomplissement de son travail. Et il trouve tout à fait normal que les paysans soient réquisitionnés pour réparer, sur leur route, les ponts effondrés ou les chaussées écroulées au passage des mari-gots.

Lorsqu'un villageois lui fait faux bond, il serait à deux doigts de s'écrier, à son tour : « Ces nègres sont tous les mêmes ! » et « Il n'y a de bon pour les faire marcher que les coups de triques ! » (AF, 172), si sa conscience ne lui rappelait à temps la victimisation des noirs, le manque de garantie de travail, les exactions, les brimades, le travail forcé, l'impôt, « la prison (souvent, comme chez les Kirdis, pour des crimes qui ne sont des crimes qu'à nos yeux) » (AF, 173). Son sens de la justice le fait s'écrier alors :

Ces hommes, peut-être pas spécialement sympathiques, mais en tout cas, pas plus stupides ni plus mauvais que tous les autres, les traiter ainsi, sous couleur de civilisation, quelle honte ! (AF, 173).

Gide avait peint les Africains comme des êtres doux, passifs, soumis et craintifs. Il n'avait donné aucun exemple de résistance de leur part. Il n'en avait pas fait l'expérience. Par contre, Leiris montre que les indigènes commencent maintenant à se rebeller contre le traitement dont ils sont victimes. Les temps ont changé ! Ainsi, le domestique, Wadadje, refuse carrément d'obéir à Leiris, un jour que ce dernier lui a fait une requête que Griaule jugera peu raisonnable et inhumaine. Wadadje crie, « le visage haineux et les yeux exorbités, tapant du pied » : « Nous ne sommes plus ici "dans la terre des Européens, mais dans celle des hommes noirs !" » (AF, 276-7). Les difficultés que font les informateurs, leurs contradictions, leur disparition au moment où ils sont censés informer, ne représentent-elles pas une forme de résistance passive, sans compter les

tracasseries des chefs locaux qui, souvent, font obstacle au passage de la mission et entravent son progrès ?

Cependant, les contacts de Leiris avec l'indigène changent alors que l'équipe s'achemine vers l'Afrique de l'Est. Il perd de sa froideur et de son indifférence.

En Abyssinie, il essaie de pénétrer et de comprendre la mentalité et les rites des populations parmi lesquelles il enquête. Il leur reconnaît une spiritualité. À Gondar, où la mission passe plusieurs semaines, il se plonge dans les croyances des villageois — encore un moyen de s'oublier, sans doute ; il se perd dans le monde des « zar », ces esprits qui côtoient les hommes, qui les protègent et les punissent, intervenant sans cesse dans leurs affaires. Il n'est plus alors motivé par la simple curiosité scientifique de l'enquêteur. Il prend une part active à des rites et des sacrifices aux zar et s'immerge dans l'atmosphère de merveilleux et de surnaturel de Gondar. Un jour, après avoir « reçu » le sang — il l'a bu et en a été oint au front —, il se sent, dit-il, « très séparé, très saint, très élu » (AF, 443). Le matin suivant, s'étonnant de sa voracité de la veille quand il s'aperçoit qu'il a dévoré presque entièrement à lui seul les deux poulets qu'il avait offerts en sacrifice au zar, il sait qu'il a été le « cheval » du zar, c'est-à-dire son réceptacle. Il était habité, possédé par le zar. « Il faut vraiment que ce soit le zar qui mange, non le "cheval", car je ne me serais jamais soupçonné une telle capacité » (AF, 443). Il s'indigne lorsqu'il a lieu de croire que le sacrifice qu'il a offert ne s'est pas déroulé selon les règles et que les brebis immolées n'ont pas été tuées strictement selon les rites pour que le zar d'Emawayish, *Abba Moras Worqié*, descende lui-même sur la jeune femme alors qu'elle boit le sang (AF, 399). Les preuves que lui fournit Tebabou, le fils d'Emawayish, le rassurent.

Il note avec précision nombre d'exemples d'intervention des zars dans la vie des villageois : ainsi, Malkam Ayyahou a manqué périr, lorsque son zar, *Abba Yosef*, a lancé la foudre contre elle en punition d'une transgression (AF, 351-2). Une vieille n'a été sauvée de la noyade que grâce à l'intervention de son zar Merkeb (navire) (AF, 351). Ici, les êtres surnaturels interviennent sans cesse dans la vie des hommes. Tout comme Gide, en Afrique, Leiris était allé chercher le mythe. Il le trouve en Abyssinie. La chaleur étouffante, le soleil dévorant, le vent fou de Gondar appartiennent au mythe de l'Afrique et remplissent son attente. Près de Fachoda, il admire les indigènes, les Shillouk, « ces merveilleux sauvages, si nonchalants, si inattendus, en même temps que si étonnamment pareils à ceux qu'on imagine » (AF, 223). La réalité correspond à son attente. « Voici enfin l'AFRIQUE, écrit-il à Gédaref, la terre à 50° à l'ombre, des convois d'esclaves, des festins cannibales, des crânes vides de

toutes les choses qui sont mangées, corrodées, perdues » (AF, 225). « Combien de kilomètres a-t-il fallu que nous fassions pour nous sentir enfin au seuil de l'exotisme ! » (AF, 226). À Gondar, la famille de Malkam Ayyahou et d'Emawayish, qu'il fréquente assidument, fait partie d'une communauté qui se situe hors de son temps. Elle est pour lui, comme il le dit, « un monument biblique » (AF, 434).

Ce n'est que rarement que Leiris met en doute l'authenticité des rites exécutés devant lui. Tout cela ne serait-il pas un spectacle mis en scène pour le profit des « Frenjdjis » (les Français), se demande-t-il un jour.

Pauvres *awolya*, combien doit-il falloir qu'ils se battent les flancs pour parvenir à leurs transes, à leur folie de pacotille... Tout sent la fête foraine aujourd'hui. Enivrantes possédées, comme il y a dans les baraques d'enivrantes femmes torpilles, des sirènes à jeux de miroirs et, dans des cercueils de verre, de prestigieuses princesses de cire à quatre seins. (AF, 401-2).

Mais au moment où il vit à Gondar, au moment où il écrit, Leiris ne met jamais en doute la réalité des zar.

Le problème, pour lui — et le danger — c'est le sentiment de banalité, né de la familiarité qui amènera à nouveau l'ennui. Après plusieurs semaines d'intense participation, le merveilleux devient usé, banal. « Les choses des zar perdent pour moi de leur mystère, écrit-il, tout glisse sur un autre plan. Finie la frénésie de ces dernières semaines, finie la possession, fini de réagir romantiquement. Les zar (que pourtant j'aime toujours bien) ne me sont plus que des parents » (AF, 401), c'est-à-dire des familiers, des êtres bien connus, mais réels quand même. Alors, il faut aller chercher ailleurs une autre source de *divertissement*.

En attendant, ce périple en Afrique aboutit à un échec pour Leiris. Échec à deux niveaux. Au niveau personnel, ses craintes initiales sont fondées. « Le voyage ne change pas, avait-il pressenti dès le début. On reste ce qu'on avait été » (AF, 181). Il ne s'était pas trompé. Dès le départ, il avait redouté que cet engagement dans l'ethnologie, cette plongée dans la mentalité primitive ne pût l'arracher à son subjectivisme de rêveur. « Mauvais fard pour me dissimuler à moi-même mon effroi persistant (et croissant) devant la mort, devant la vieillesse et même devant la vie » (AF, 130). Il avait eu raison. Il se rend compte qu'en effet il est resté « le même homme d'angoisse » (AF, 130). D'où sa déception. « Déception qui, en quelque sorte, amenait l'égoïste que je n'avais pas cessé d'être à refuser, par le truchement d'un titre (*L'Afrique fantôme*), la plénitude d'existence à cette Afrique en laquelle j'avais trouvé beaucoup mais non la délivrance » (AF, 3), révélera-t-il dans son Préambule de 1981. Déception également, parce que l'Afrique qu'il était allé chercher, et où il avait cru vivre, une Afrique mythique, fantôme, avait

masqué à ses yeux l'Afrique authentique avec ses problèmes humains cuisants. C'est là le deuxième échec et il l'admettra dans sa préface de 1950.

Ni Gide ni Leiris n'ont accordé une identité, une profondeur et une âme aux populations de l'Afrique Occidentale et Équatoriale. Comparées aux populations d'Afrique du Nord, Gide trouvait celles-là frustes, grossières et sans culture. Quant à Leiris, il avait espéré que le travail d'ethnologue lui permettrait la communication avec les gens parmi lesquels il enquêtait. Mais ils restent des « ombres », découvre-t-il, car

une science humaine reste une science, et l'observation détachée ne saurait, à elle seule, amener le contact ; peut-être par définition implique-t-elle même le contraire, l'attitude d'esprit propre à l'observateur étant une objectivité impartiale ennemie de toute effusion. (AF, 8).

Leiris ne commence à s'émouvoir qu'en arrivant en Afrique de l'Est. Il explique cela par le fait que l'Abyssinie n'est pas une colonie, que son christianisme ancien la rend plus proche culturellement de l'Europe que ne le sont d'autres régions de l'Afrique, que je m'y suis senti, tout compte fait, plus *en contact* que dans les autres pays que nous avons visités, pays dont les habitants tendaient à se présenter à moi comme des ombres plutôt que comme des partenaires consistants. (AF, 532).

Cependant, même en Abyssinie, cherchant l'évasion et la délivrance et ne les trouvant pas, il refusait une « plénitude d'existence » à cette Afrique qui restait *fantôme* pour lui !

La grande différence entre les deux écrivains est leur attitude envers la colonisation. Le *Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad* sont imprégnés de l'idéologie colonisatrice. Le grand bourgeois qu'est Gide ne remet jamais en question la légitimité de la présence française en Afrique, même s'il dénonce les abus, l'exploitation et l'injustice, car il croit fermement à la « mission civilisatrice » des pays colonisateurs. Sa lutte est non anti-colonialiste, mais humanitaire. Et s'il se fait le champion de la cause des opprimés, c'est plus par amour intellectuel et abstrait de la Vérité et de la Justice que par quelque sentiment d'amour fraternel pour les Africains. Il appartient aux pays civilisés d'élever et d'éduquer ces « êtres primitifs », pense-t-il. Lui-même, pénétré de cette certitude, s'acquitte de cette mission en donnant régulièrement des leçons de lecture et d'écriture à Adoum, son domestique. Il insiste sur tous les bienfaits de la colonisation — par exemple, les guérisons qui sont l'œuvre du docteur Cacavelli, à Mobaye (J, 723). Leiris, au contraire, d'une autre génération et d'une autre mentalité, considère avec un cynisme total la « mission » de l'Europe en Afrique.

J'ai horreur de ce monde d'esthètes, de moralistes et de sous-offs. Ni

l'aventure coloniale ni le dévouement à la « science » ne me réconcilieront avec l'une ou l'autre de ces catégories. (AF, 130).

De moins en moins, je supporte l'idée de colonisation. Faire rentrer l'impôt, telle est la grande préoccupation. Pacification, assistance médicale [...]. Tournées parfois sanglantes [...]. Étude ethnographique, dans quel but : [...] faire rentrer l'impôt. (AF, 169).

Leiris se prononce donc carrément contre la colonisation. Si, en 1933, il dénonce les liens que l'ethnologie entretient avec elle, quelque dix-sept ans plus tard, en 1950, ses vues ont changé ; il s'est réconcilié avec cette science à laquelle il assigne un rôle important : non pas de permettre au « civilisé » de se mieux connaître, mais de revaloriser des cultures injustement méconnues pour fournir aux peuples « des données pour la construction d'un avenir qui leur sera propre et, dans l'immédiat, produire des pièces difficilement récusables à l'appui de leurs revendications » (AF, 4). Et il veut croire que les carnets qu'il publie à nouveau — sa modeste contribution à la connaissance de l'Afrique — seront de quelque utilité en tant que témoignage « portant si peu que ce soit à la réflexion les responsables (du moment) » (AF, 4). Mais en 1981, il a perdu cette illusion : dans son Préambule à la troisième édition de son livre, il avoue se rendre compte que ce témoignage ne peut pas être considéré « comme mieux que fantomatique par les gens dont dépend pour une large part le futur de cette nouvelle Afrique » (AF, 4), car c'était bien une « Afrique fantôme » que présentaient ses carnets de 1934.

## RÉFÉRENCES

*Bulletin des Amis d'André Gide*, n° 58, avril 1983, n° 80, octobre 1988, et n° 89, janvier 1991.

Jacqueline CHADOURNE, *André Gide et l'Afrique. Le Rôle de l'Afrique dans la vie et l'œuvre de l'écrivain*. Paris : Nizet, 1968.

André GIDE, *Journal 1939-1949. Souvenirs*. [Voyage au Congo, Le Retour du Tchad.] Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1954. [Indiqué dans le texte par le sigle J.]

Michel LEIRIS, *L'Afrique fantôme*. Paris : Gallimard, 1981. [Indiqué dans le texte par le sigle AF.]



## QUIZ GIDE

1. — Qui aurait reçu, de la part de Gide décédé, un télégramme ainsi conçu : *ENFER N'EXISTE PAS. PEUX TE DISSIPER. GIDE ?*

2. — Quel roman français commence avec les phrases : « *Simon reconnu aussitôt, à deux rangs devant lui, sur sa gauche, la tête ou plutôt le crâne d'André Gide. C'était une chose cubique, lisse, parcheminée et, semblait-il, parfaitement saine* » ?

3. — Quel est l'ouvrage de Gide dont le titre est une couleur ?

4. — Qui a écrit le premier livre sur Gide et en quelle année ?

5. — « *Cela fait toujours plaisir de rencontrer quelqu'un auprès de qui Gide paraît pauvre.* » Qui a fait cette observation et à propos de qui ?

6. — Dans le monde de l'édition, que signifie l'acronyme G I D E ?

7. — Dans quel roman trouve-t-on le passage suivant : « *Mlle de Bauret [...] expliquait l'univers à travers les manies de quelques auteurs à la mode [...] Si quelqu'un avouait qu'il avait eu envie de pousser sous le tramway un passant, elle lui disait : "Vous avez trop lu Les Nourritures terrestres".* » ?

8. — Qui a cru bon d'écrire : « *Gide sent mauvais de la bouche* » ?

9. — « *Women for duty, boys for pleasure, for delight.* »

---

\* Ce jeu était en effet destiné par notre mystérieux collaborateur à égayer et fêter notre n° 100, mais il nous est malheureusement parvenu trop tard pour y être inséré.

Remplissez le blanc dans cette maxime citée par Gide dans un de ses derniers ouvrages.

10. — Dans quel film français voit-on un professeur s'en aller faire une conférence sur Gide ?

11. — De quelle église s'est-on servi pour tourner les scènes de *La Symphonie pastorale* ?

12. — Où Gide a-t-il écrit : « *Je suis loin de professer, à l'égard des normaliens, sorbonniens, professeurs et critiques, [...] l'indifférence et le mépris que certains poètes affectent* » ?

13. — Dans lequel de ses ouvrages Gide cite-t-il *Viens Poupoule* ?

14. — Dans quel roman français contemporain est-il fait mention d'un « *Monsieur de Cuverville* » ?

15. — « *Je suis né à Vatan, d'un père bragard et d'une mère sourdine. Où diable voulait-on que je m'enracinasse. Trop jeune pour prendre le parti de voyager, je me retranchai d'abord en moi-même...* » Quel romancier contemporain est l'auteur de ces lignes ?

16. — Qui a appelé Gide « *le contemporain capital* » ?

17. — Qu'est-ce qui, dans *Les Caves du Vatican*, « *était, pour Lafcadio, choquant autant que pour le calviniste un mensonge* » ?

18. — Quel compositeur a écrit une suite musicale inspirée par l'Alissa de *La Porte étroite* ?

19. — Qui, d'après *Le Nouvel Observateur*, serait le soi-disant père putatif de *Thésée* ?

20. — Dans une nouvelle de quel auteur le protagoniste, au lit avec une brune séduisante, récite-t-il les premières lignes de *La Porte étroite*, afin de freiner son ardeur virile ?

PAUL D'HERS.

(Réponses dans le prochain numéro.)

# *L'Écriture face à la dictature et au racisme dans l'œuvre d'André Gide*

par

YAFFA WOLFMAN

## *1. Le problème du sur-homme et la théorie de la race (Les Nourritures terrestres, Les Caves du Vatican, Les Faux-Monnayeurs)*

Ces œuvres manifestent une réelle tentative de clairvoyance et de mise en garde contre les dangers possibles qui pourraient ébranler la culture et l'humanité. Gide a décrit des phénomènes et des situations hypothétiques qui *a posteriori* révèlent une réalité atroce, à la lumière de ce qui arriva au cours de la deuxième guerre mondiale. Des descriptions purement imaginaires décrites bien avant la première guerre mondiale attirent notre attention sur l'Allemagne et sur certains phénomènes. Dans d'autres cas, des faits nocifs, que Gide n'impute pas forcément à l'Allemagne, feront partie des actes des nazis pendant la seconde guerre mondiale. Dans *Les Nourritures terrestres*, récit publié en 1897, le narrateur essaie de guider un jeune homme, Nathanaël, dans les méandres de ce monde. Il l'emmène en voyage, lui montre des endroits. En Allemagne, à Munich, ils se promènent dans des jardins publics, et l'auteur évoque alors ses souvenirs. Il se souvient du mauvais goût des statues et des bassins, des marches militaires jouées sans arrêt, du public allemand grossier et indécent tout en étant fou de musique. Il ajoute que la musique et la poésie allemandes le fatiguent et que tout dans ce pays est basé sur le plaisir avec une telle puissance qu'il en pleure <sup>1</sup>. Par ces associations liées à la mu-

---

1. Gide, *Les Nourritures terrestres et Les Nouvelles Nourritures*, Paris : Gallimard, 1917-1936, pp. 59-60.

sique et aux marches militaires, le narrateur perçoit que l'élément dionysiaque, sorte de culte du plaisir, caractérise le peuple allemand. Les conseils du narrateur au jeune Nathanaël de fuir l'endroit démontrent bien les recommandations de Gide de s'éloigner de ces phénomènes à cause de leur danger. Dans des œuvres plus tardives, les allusions sont plutôt des mises en garde sociales, souvent par des moyens satiriques et ironiques. Gide est conscient que les propos de Nietzsche sur le génie, le sur-homme, au dessus des lois tout en étant bon et moral, peuvent être mal appliqués sur le plan de l'éthique et constituer une menace pour l'humanité entière. Il l'a démontré dans son *Dostoïevsky* en comparant ce dernier à Nietzsche ; toutefois, dans ses œuvres de fiction, Gide aborde également le sujet en créant des personnages de sur-hommes qui mettent en danger la société et constituent une menace pour leurs innocentes victimes<sup>2</sup>. Dans *Les Caves du Vatican* (1914), Lafcadio, le bâtard rejeté par la famille, se sentant au dessus des masses, décide de tuer, sans aucun motif, pour faire disparaître ceux qui ne lui plaisent pas. Walter Heist<sup>3</sup> fait remarquer que l'attitude de Lafcadio envers sa victime, le désir de la supprimer car elle est « nulle », « inutile » et n'est qu'un « sous-homme » n'est pas celle d'un Rastignac, d'un Julien Sorel ou d'un Raskolnikov, mais plutôt celle véhiculée par le fascisme ; Gide a été le premier des créateurs à prédire cette éventualité au vingtième siècle. Un autre personnage de fiction, Anthime Armand-Dubois, le scientifique, était prêt par ses expériences à rendre infirme ses cobayes et à les laisser mourir de faim pour que plus tard ses méthodes soient appliquées sur les hommes :

---

2. Au sujet de l'influence de Nietzsche sur Gide, Ramon Fernandez fait remarquer que Gide n'applique pas les principes nietzschéens du sur-homme : « la philosophie nietzschéenne apparaît comme une éthique *personnelle* d'une violence et d'une sévérité extraordinaires. [...] Je ne vois point que Gide et son école aient appliqué ces principes [de Nietzsche]. C'est une chose de se débarrasser de ce qui gêne notre croissance ; c'est une tout autre chose d'être assez fort pour risquer de se débarrasser de soi. » (Fernandez, *Gide ou le courage de s'engager*, Paris : Klincksieck, 1985, p. 130). Dans notre article, nous affirmons et témoignons que Gide n'a pas esquissé des modèles nietzschéens sous leur forme positive comme Nietzsche, mais plutôt les possibilités ironiques et négatives qui peuvent découler de l'attitude du sur-homme. Cette démonstration faite par Gide est celle qui a été choisie par les nazis et qui a servi leurs desseins. La clairvoyance n'est pas du côté de Nietzsche « le prophète de la volonté de puissance » selon Fernandez, mais plutôt chez Gide qui a su décrire l'application déviante du modèle nietzschéen.

3. Walter Heist, « Beispiel Gide. Ein Mann in seiner Epoche », *Frankfurter Hefte*, novembre 1967, pp. 782-92.

« En attendant de s'attaquer à l'homme, Anthime Armand-Dubois prétendait simplement réduire en "tropismes" toute l'activité des animaux qu'il observait <sup>4</sup>. » Anthime est sans aucun doute français, mais son invention comporte des « instruments diaboliques qui tôt après firent fureur en Allemagne » (CV, 13). Parmi les revues dans lesquelles Anthime publie, il y a la *Zukunft*, « l'avenir » en allemand. Anthime, tout comme Nietzsche, « poussait ses investigations dans d'autres voies, prétendant forcer Dieu dans les plus secrets retranchements » (CV, 14). Anthime avait de graves problèmes d'ordre psychologiques (CV, 16), ainsi que des rhumatismes ; son beau-frère affirme que son âme était bien plus atteinte que son corps (CV, 9). Il passe d'un extrême à un autre : de franc-maçon, il devient simple fidèle de l'Église pour redevenir ensuite Franc-Maçon. Non seulement l'Allemagne et ses expériences démoniaques jouent un rôle, mais également l'Italie où il est allé à la recherche d'un traitement pour sa maladie, et là, le lecteur tombe sur ses expériences de laboratoire, ses retournements pour atteindre l'absolu sans qu'il y ait discernement entre la vérité scientifique et la vérité théologique. Greracht attire l'attention sur sa vie en forme de labyrinthe qui s'exprime par le choix des structures qu'il construit pour ses cobayes, ainsi que la structure de son appartement. Greracht fait également remarquer que tous les problèmes de la vie se résolvent par l'absolu. L'Église se substitue aux « tropismes », pourtant son point de vue et son attitude n'ont pas changé. Dans les deux cas, il a produit un monstre, un Minotaure qui finira par lui briser le crâne <sup>5</sup>. Même si nous rejetons l'idée que ces descriptions sont une sorte d'intuition prémonitoire de ce qu'il adviendra au cours de la deuxième guerre mondiale, et même si nous n'acceptons pas le point de vue de Jacques Derrida selon lequel, lorsque le créateur n'a pas voulu représenter des choses que le lecteur a décelées, c'est qu'elles se trouvaient dans le texte pour pouvoir être lues de cette manière-là <sup>6</sup>, on ne pourra en aucun cas ignorer que Gide, par l'intermédiaire de Lafcadio et d'Anthime, met l'accent sur des dangers cachés : des déviations et des parts d'ombre dans la personnalité des hommes qui veulent prouver leur liberté et qui

---

4. Gide, *Les Caves du Vatican*, Paris : Gallimard, 1922, p. 13.

5. Maurice Aron Greracht, « A Guide through the Vatican Caves : A Study of the Structure of *Les Caves du Vatican* », *Wisconsin Studies in Contemporary Literature*, Autumn 1965, pp. 330-45.

6. Jacques Derrida, « Living On : Border Lines » (translated by James Hulbert), *Deconstruction and Criticism*, New York : The Seabury Press, 1979, p. 94. (Publié à l'origine en anglais ; en français : « Survivre », in *Parages*, Paris : Galilée, 1986, pp. 117-218.)

par ce biais peuvent mettre en danger toute la société humaine : « Qui pourrait affirmer en effet que cette loupe n'avait joué aucun rôle, qu'elle n'avait pesé d'aucun poids dans les décisions de ce qu'Anthime appelait sa libre pensée ? » (CV, 16). Bell, dans ses remarques au sujet des *Caves du Vatican*, met l'accent sur cette position. Selon lui, Gide essaie de convaincre ses lecteurs que la réalité est bien plus bizarre que la fiction ; le rôle de l'écrivain et du héros Julius est de préparer le lecteur à reconnaître qu'il existe plusieurs possibilités que jusqu'à présent, selon son expérience de de la vie et de la littérature, il ne pouvait envisager. De cette manière, Gide remet en question quelques « lois » psychologiques, il nie l'idée qui consiste à affirmer qu'il y a toujours un mobile moral évident au comportement humain<sup>7</sup>. Les possibilités de dangers découvertes seulement pendant la deuxième guerre mondiale sont présentes dans *Les Faux-Monnayeurs* (1925). Si *Les Caves du Vatican* en tant que sortie autorisent une attitude plus légère face à des éléments d'une telle gravité, le roman, lui, dont les composantes tragiques se concentrent sur « le tragique moral », exige d'être pris au sérieux. Victor Strouvilhou, personnage raciste, s'avère *a posteriori* un représentant de la théorie de la hiérarchie des races, seulement ce personnage de fiction a été créé bien avant que les événements historiques aient eu lieu. Dans cette œuvre aussi, l'écrivain a utilisé les propos de Nietzsche sur la morale et la religion et les a mis dans la bouche d'une personne qui tenait à modeler le monde et les humains à sa manière à lui. Il a une mauvaise influence sur les jeunes, il les incite à fabriquer de la fausse monnaie et à faire pression sur un jeune homme faible qui à cause de cela s'est suicidé, et il aspire à une « humanité servile travaillant à quelque monument cruel » (FM, 317). La haine de soi et du monde le pousse à divulguer les idéologies par le truchement d'une revue dont il serait le responsable avec l'aide du riche et noble Passavant intéressé par la célébrité et le pouvoir. Strouvilhou dit sur lui-même : « Je ne puis supporter la pensée d'un Christ se sacrifiant pour le salut ingrat de tout ces gens affreux que je coudoie » (FM, 317). Il est persuadé qu'« une férocité dévouée, voilà qui produirait de grandes choses » (FM, 318). « Je hais la religion », ajoute-t-il et il préfère l'état sauvage dans lequel « seuls les êtres robustes prospèrent » et « tout le reste, déchet, sert d'engrais ». « C'est l'amélioration de la race, dit-il, à laquelle il faut travailler », « ce qu'il faudrait, ce ne sont pas des hôpitaux, c'est des haras. » Il proclame : « Je suis un idéaliste, un mystique ». « Et je n'ignore pas tout ce que supprimerait de délicatesses et de subtilités sentimentales,

7. W. M. L. Bell, « Convention and Plausibility in *Les Caves du Vatican* », *Australian Journal of French Studies*, vol. VII, n° 1-2, 1970, pp. 76-92.

la production de cette humanité robuste. » Il n'est pas attristé, bien au contraire, il s'en réjouit : « mais personne ne serait plus là pour les regretter, ces délicatesses, puisque avec elles on aurait supprimé les déli-cats. » Et il affirme : « Je vous en avertis, si je dirige une revue, ce sera pour y crever des outres, pour y démonétiser tout les beaux sentiments et ces billets à ordre : les mots. » Et il est sûr d'un fait, « qu'on propose de démolir et l'on trouvera des bras ». La description de Strouvilhou mentionne le danger qu'il y a de confier ainsi le pouvoir et l'argent à un individu, pourvu qu'il ne marche pas sur vos plates-bandes. Il répond aux conditions par un « On a de quoi s'occuper ailleurs... en attendant » (*FM*, 318-20). Pour le lecteur, après la seconde guerre mondiale, ce personnage ne peut que provoquer effroi et tremblement ; nous ne manquerons pas de souligner que ce n'était qu'une mise en garde bien avant que les événements eurent lieu. Quant aux critiques, par exemple Moutote<sup>8</sup> qui signale l'influence allemande sur les écrivains français, dont Gide, nous ferons remarquer que si ce dernier reconnaissait la valeur de Nietzsche, il connaissait également les dangers de cette théorie, si elle venait à être utilisée par ceux qui rejettent et méprisent la morale. Gide a d'ailleurs voulu expliquer dans son roman la « formidable érosion des contours » de Nietzsche, cependant il était conscient de la problématique que posait la conception morale et religieuse du philosophe. Il l'a démontré dans son *Dostoïevsky*. Par ailleurs, Nietzsche est lui-même très influencé par Rousseau et Voltaire ainsi que par la tradition française non-rationaliste, et c'est en se basant sur eux qu'il a noté la force et le pouvoir de l'individualisme qui est à la base du classicisme français, par exemple Montaigne, comme le fait remarquer W. D. Williams<sup>9</sup>, tradition parfaitement connue de Gide qui en se mesurant à elle a élaboré sa conception et pris position pour Pascal décrié par Nietzsche<sup>10</sup>. Gide a indiqué la nécessité d'un renouveau qui s'exprime dans les écrits de Nietzsche, mais sans oublier pour autant la nécessité de comprendre, tandis que dans les œuvres de Nietzsche, tel que l'a démontré Paul de Man dans sa méthode de la déconstruction, la notion de la vérité est ébranlée ainsi que la possibilité de comprendre<sup>11</sup>. Dans un autre article, Paul de Man ajoute à son propos

---

8. Daniel Moutote, *Le Journal de Gide et les problèmes du moi*, Introduction, pp. XVIII-XIX.

9. W. D. Williams, *Nietzsche and the French*, Oxford : Basil Blackwell, 1952, p. XIII.

10. Gide, *Dostoïevsky*, Plon, 1923, p. 213 ; *Journal 1889-1939*, « Bibl. de la Pléiade », 1951, pp. 1281-2.

11. Paul de Man, « Action and Identity in Nietzsche », in *Untying the Text* :

pos que Gide a su surmonter le nihilisme de Nietzsche <sup>12</sup>.

## 2. *L'insertion de l'histoire dans l'œuvre par le mythe* (Thésée)

D'après son *Journal*, Gide appréhendait qu'à la suite de la seconde guerre mondiale la littérature ne devienne du journalisme <sup>13</sup> ; il l'exprime dans *Thésée*, œuvre terminée en 1945 et publiée en 1946. Pour que le texte soit une œuvre artistique, telle que Gide l'envisage, et non pas un compte rendu journalistique sur un événement présent, tout en ayant un impact sur l'avenir bien que des problèmes de l'époque y soient inclus, l'écrivain a choisi le mythe de Thésée. Il en a fait le titre et le sujet de son récit. C'est en utilisant le passé grec et le héros mythologique riche en combats, qui sut vaincre le Minotaure et sortir du labyrinthe, que l'auteur attire l'attention sur la nécessité de résoudre les conflits et les guerres <sup>14</sup>, ainsi que la nécessité de garder le monstre dans des conditions dignes d'un artiste (c'est Dédale qui construisit le labyrinthe pour le Minotaure), qu'il n'y ait plus de prison, mais un lieu éloigné d'un public en état second à cause du vin et de la drogue, de telle manière que le monstre n'ait pas envie d'échapper à sa réclusion (*T*, 57-8). Gide fait remarquer que la paix dépend d'un Dieu unique, qui signifie l'unité tandis que l'idolâtrie engendre la division, la lutte et la guerre (*T*, 64). L'auteur affirme également que le temps humain est celui de l'évolution, du destin et de la mort, et que le temps historique n'est pas inclus dans l'éternité. Toutefois, le singulier y est inscrit, ainsi que l'individuel, signe de la supériorité de l'homme sur l'animal privé d'individualité, caractérisant l'être humain. L'écrivain le démontre par le truchement d'Icare, fils de Dédale, qui dans sa courte vie incarne l'angoisse humaine, la recherche et l'envolée poétique :

Dans le temps, sur un plan humain, il se développe, accomplit son destin, puis meurt. Mais le temps même n'existe pas sur un autre plan, le vrai, l'éternel, où chaque geste représentatif, selon sa signification particulière s'inscrit.

*A Post-Structuralist Reader*, ed. Robert Young, Boston : Routledge & Kegan Paul, 1981, chap. 13, pp. 266-79.

12. Paul de Man, « Whatever Happened to André Gide ? (1965) », in *Critical Writings 1953-1978*, 1989, p. 131.

13. Gide, *Journal 1939-1949, Souvenirs*, « Bibl. de la Pléiade », 1951, p. 322 (19 janvier 1948).

14. Gide, *Thésée*, Gallimard, 1946, pp. 45-6.

[...] car il n'y a pas d'individus parmi les bêtes. Tandis que seul compte, parmi les hommes, l'individu. (T, 68-9).

Par Thésée, il indique la possibilité de réaliser l'égalité sociale en s'attaquant à la fortune des riches et en la diminuant au profit des moins nantis, et aussi par l'exemple personnel du pouvoir politique (le roi Thésée qui a choisi de vivre avec simplicité), et en prenant la responsabilité du législatif et de la direction des armées, moyen le plus adéquat pour lutter contre l'ennemi extérieur (T, 94-5). Gide insiste également sur la nécessité de créer une nouvelle aristocratie fondée sur la noblesse de l'esprit et non pas sur les biens matériels. Gide compare le roi Thésée au roi Œdipe. Ce dernier s'est crevé les yeux pour attester que seul le monde intérieur est le vrai, tandis que le reste n'est qu'illusion. Et comme l'affirme Tirésias, le prophète, il faut cesser de regarder le monde pour voir la divinité. Thésée, lui, déclare ne pas suivre la voie d'Œdipe, car lui, Thésée, fait partie de ce monde et est persuadé que l'homme avec ses défauts, jugé tel par Œdipe, se doit de jouer le jeu. C'est pour cela que Thésée construit une ville dans laquelle après sa mort régnera son immortelle conception. Et tant que l'on goûtera aux délices de ce monde Thésée se délectera à l'idée que grâce à lui, après sa mort, les gens seront plus heureux, meilleurs et plus libres. Ce héros d'un autre temps exprime la conception giddienne du monde, bien que sa vie et l'époque soient différentes. À la fin du livre, la proclamation du héros a atteint son sommet ; on peut y voir le message de l'écrivain :

... J'ai goûté des biens de la terre. Il m'est doux de penser qu'après moi, grâce à moi, les hommes se reconnaîtront plus heureux, meilleurs et plus libres. Pour le bien de l'humanité future, j'ai fait mon œuvre. J'ai vécu. (T, 109-14).

Thésée, œuvre tardive, renoue par son aspect mythologique avec des œuvres plus anciennes telles que *Perséphone* et *Le Prométhée mal enchaîné*. Toutefois c'est un Gide adulte qui apparaît ici, saturé de luttes, qui tient à laisser au monde son testament dont le message est que seul un pouvoir parfaitement libéral, sachant donner l'exemple en renonçant à des privilèges superflus, pourra mener l'humanité au bonheur<sup>15</sup>.

Dans son *Journal*, Gide avoue avoir été enthousiasmé lors des dernières étapes de la rédaction de *Thésée*, sa dernière œuvre, tout comme il le fut par *Les Caves du Vatican*. Le relèvement de la France contribue

15. « Prestige et puissance de l'art qui projette dans le mythe comme une reproduction éclatante de nos espoirs. [... Gide] est convaincu que l'homme n'a pas dit son dernier mot. Thésée l'affirme : "L'humanité peut plus et vaut mieux". » (Jacques Brigaud, *Gide entre Benda et Sartre*, Lettres Modernes, 1972, p. 73.)

également à son enthousiasme <sup>16</sup>. *Thésée* est une œuvre qui met l'accent sur la nécessité d'arrêter les guerres. Elle manifeste l'opposition de l'artiste aux hommes et aux conceptions historiques qui sont à la base de la souffrance de l'humanité entière ou de certaines parties. Par le biais de la mythologie, l'écrivain propose une alternative. Bien que le héros mythologique fasse partie de l'Olympe, il est présenté comme le maître de ce monde-ci. L'exemple qu'il donne à ses sujets montre comment dépasser la réalité humaine qui a connu l'esclavage et les guerres, pour s'acheminer vers l'utopie. Une utopie opposée à celle promise par les dictateurs Staline et Hitler. Une utopie où le dirigeant ne considère pas ses sujets comme des marionnettes, mais comme des êtres ayant des droits, lorsque c'est lui qui veille à leur bonheur. Le rôle de la mythologie dans cette œuvre n'est pas comme dans les premiers textes une manière d'approfondir les méandres de l'âme d'un héros, il permet au contraire de souligner l'intérêt d'une société digne dans laquelle il fait bon vivre. Société imaginaire qui correspond au désir profond d'un humanisme. *Thésée* est le héros qui a vaincu le monstre en paralysant sa volonté d'anéantir les êtres humains et loin de lui, il a édifié sa ville, état exemplaire.

### Conclusion

Les œuvres étudiées ici démontrent que dans *Les Caves du Vatican* (1914), Gide critique la conception nietzschéenne de la liberté totale. Il en fera de même plus tard dans sa critique littéraire consacrée à Dostoïevski (1923). Gide, à l'encontre de Nietzsche, reste fidèle au christianisme, il pouvait donc s'identifier à Dostoïevski pour qui le rachat par la souffrance joue un rôle primordial. Nietzsche ayant éliminé toute notion de rachat possible dans sa théorie est attaqué par Gide qui signale sur quoi de telles conceptions peuvent déboucher ; l'application de la théorie nietzschéenne sous forme de nazisme prouve bien que Gide avait su prévoir l'avenir. Par ailleurs le narcissisme de Gide fait partie de sa critique. Le ton est émotif, passionnel et d'une certaine manière de mauvaise foi ; plus il essaie d'être sincère et plus sa mauvaise foi est manifeste. Les tentatives dans son œuvre pour percer la vérité et la représenter prennent de nombreux « masques », d'où leur subtilité aux multiples sens. Gide, impressionné par la situation créée après la première guerre mondiale et les problèmes de la France avec l'Allemagne, est amené à s'intéresser à l'avenir. Il l'exprime dans *Les Faux-Monnayeurs* (1925) où il met en gar-

---

16. Gide, *Journal 1939-1949*, pp. 269-70.

de contre des attitudes qui pourraient provoquer une nouvelle guerre qui d'ailleurs eut lieu. Cette fois, la critique s'attaque également aux conceptions racistes et aux erreurs commises à la fois par le pouvoir séculier et religieux envers la jeunesse et l'éducation. La deuxième guerre mondiale a suscité *Thésée*, œuvre dans laquelle il tire les leçons des guerres passées et propose le moyen d'en éviter d'autres par l'anéantissement des désirs rapaces du monstre grâce au talent et à l'invention de l'artiste. La littérature grecque classique et l'histoire de son temps ne sont qu'un point de départ pour indiquer les possibilités de changement qui éviteront aux dirigeants de répéter les erreurs du passé et mèneront l'humanité en avant vers un humanisme plus grand. C'est la victoire de Gide sur le nihilisme de Nietzsche par les moyens de l'esthétique humaniste.

La position de Gide s'avère a-historique car il n'accepte pas les diktats de l'histoire humaine. Il la refuse, s'oppose à elle ; il veut la changer, ainsi que la forme de la société, par des moyens artistiques. Pour lui, l'histoire des hommes n'étant pas une loi naturelle, on peut la changer, on en a même le devoir, non pas par l'observation de la nature ou le retour au primitif comme le préconisait Rousseau<sup>17</sup>, mais plutôt par l'éducation, le développement de la culture tout en s'acheminant dans une direction positive avec l'aide des gardiens de la tradition, tout en les convaincant d'arrêter de persécuter les génies novateurs.

Bien que dans les œuvres de Gide les événements historiques soient loin de la littérature, les questions qu'ils soulèvent sont mentionnées par allusion. L'esthétique de Gide est différente non seulement de celle d'un Tolstoï et d'un Unamuno qui ont désigné explicitement la guerre dans les titres de leurs œuvres<sup>18</sup>, mais également celle de Sartre son cadet. Sartre considère Gide comme un des grands écrivains de son époque qui ont déformé le temps dans leurs œuvres<sup>19</sup> ; Sartre pense que « l'on vit dans le temps, on compte dans le temps. Le roman se déroule au présent comme la vie<sup>20</sup> ». Pour Sartre, le point de départ, c'est l'histoire, et les personnages dans ses œuvres de fiction vivent dans une situation historique donnée lorsque de véritables événements historiques sont imbriqués dans leur vie et les oblige à réagir. Sartre comme Gide veut changer la société

---

17. « L'homme est à faire, à devenir et cet *homme bon* (non point "naturellement bon", mais produit, mais œuvre de culture et d'art), le grand grief contre la société, c'est d'avoir si peu fait, si mal œuvré, pour l'obtenir. » (Gide, *Journal 1889-1939*, p. 1281).

18. Respectivement *La Guerre et la paix* et *Paz en la guerra*.

19. Sartre, *Situations I*, Gallimard, 1947, p. 77.

20. *Ibid.*, p. 16.

mais, contrairement à Gide, il s'appuie dans ses œuvres sur de véritables événements historiques et par leur biais indique la possibilité d'agir différemment ; c'est par eux qu'il signale que l'homme est son propre maître, responsable de son sort. On peut affirmer que Sartre est trans-historique<sup>21</sup>, puisque, tout en se basant sur l'histoire, il s'écarte d'elle vers un au-delà de l'histoire, vers un idéal à partir de la réalité. Quant à Gide, comme nous l'avons signalé, il est a-historique car, dès le départ, il s'oppose au mouvement de l'homme dans l'histoire, il méprise l'actualité<sup>22</sup> et la réalité, c'est en luttant contre elle qu'il atteint l'idéal. Chaque personnage chez Gide est un être unique qui s'écarte des normes de la société et exprime ainsi sa particularité. Il ne se soumet pas aux pressions de la société ; il ne doit pas rendre compte de ses actes et ne subit pas de châtiements pour ses crimes. Par ce moyen, Gide peut également faire la critique de ceux qui détiennent le pouvoir dans la société tels que les parents, les éducateurs, les psychologues et ceux qui possèdent une position sociale ; ce sont les personnages qui dans ses œuvres écrasent l'individu et l'empêchent d'arriver à une position dans la famille et la société, leur influence néfaste sur l'avenir des jeunes les pousse à des actes anti-sociaux, nuisibles à toute la société. Ces adultes se révèlent être des guides désastreux pour la jeune génération à laquelle Gide porte un intérêt tout particulier ; ils ne leur inculquent pas un esprit critique, ne leur servent pas d'exemple personnel, ne les réprimandent pas lorsqu'ils manifestent un esprit de destruction en ne tenant pas compte des droits de l'autre. Pour Gide, seul l'éveil de la génération future à l'esprit critique, au libéralisme et à l'humanisme la préparera à se mesurer et à lutter contre des régimes dictatoriaux, tel le nazisme.

---

21. Nous avons choisi le terme trans-historique pour signaler que si Sartre se situe dans le présent historique, il mène ses personnages à travers l'histoire, et même au delà d'elle. On ne trouvera pas chez lui une métaphysique se référant à un Dieu mais plutôt une véritable préoccupation qui consiste à élever l'homme au niveau d'une Divinité, par exemple Oreste dans *Les Mouches*. Ce héros vit dans l'histoire et fait passer l'humanité à une étape supérieure, au delà du présent.

22. Gide, *Journal 1939-1949, Souvenirs*, p. 322 (19 janvier 1948).

# André Gide et Un Taciturne

par

HARALD EMEIS

La pièce de Roger Martin du Gard, qui a été écrite et représentée en 1931, permet d'établir certains rapports avec André Gide, ami intime de l'auteur des *Thibault* depuis décembre 1920, date à laquelle il fit à R.M.G. « de longues confidences sur sa vie, depuis sa prime jeunesse jusqu'aux plus récents événements qui avaient bouleversé son existence » (I, p. LXXXIV <sup>1</sup>) (c'est-à-dire sa fugue en Angleterre avec Marc Allégret et la destruction de ses lettres par sa femme).

Jean Pénard remarque (dans un article intéressant sur l'amitié des deux écrivains) : « Tout porte à croire que le cas de Gide n'était pas absent des préoccupations de Martin du Gard lorsqu'il a fait son *Taciturne*. » Le même auteur résume le contenu de la pièce ainsi :

C'est la tragédie de l'homosexuel qui d'une part s'ignore [*en note* : Comme Gide s'ignorait avant le voyage en Afrique du Nord] (et par conséquent ne comprend rien aux contradictions qui le déchirent), et d'autre part ne supporte pas, le jour où elle lui est faite, la révélation de sa nature profonde (et en meurt [*en se suicidant*]) <sup>2</sup>.

C'est dans une lettre du 2 mars 1931 que R.M.G. parle pour la première fois à Gide du projet de sa pièce, dont le sujet lui paraît « assez scabreux » et qu'il qualifie entre autres comme « une compacte *pièce moderne*, en 3 actes nourris », une « étude psychologique d'un involontaire et inconscient entraînement sexuel jusqu'aux bords extérieurs des

---

1. Roger Martin du Gard, *Œuvres complètes*, « Bibl. de la Pléiade », 1955, tome I. Les citations de *Un Taciturne* et des *Notes sur André Gide* sont tirées du t. II de cette édition. Le tome et la page des mots et passages cités sont donnés entre parenthèses immédiatement après les citations.

2. Jean Pénard, « Aspects d'une amitié : Roger Martin du Gard et André Gide », *Revue des Sciences Humaines*, janvier-mars 1959, p. 95.

frontières habituelles<sup>3</sup>... ». Gide, que « le projet » de « cette pièce » « exalt[ait] beaucoup<sup>4</sup> », selon ses propres dires, envoya une dépêche à son ami, l'encourageant à céder à la tentation d'écrire la pièce projetée (en abandonnant pendant un certain temps la rédaction des *Thibault*<sup>5</sup>).

Le 28 juillet<sup>6</sup>, R.M.G. lut le manuscrit de sa pièce, « dans l'atelier de Marc [Allégret], à Gide et à Jean Schlumberger<sup>7</sup> ». L'auteur des *Thibault* note dans son *Journal* à propos de cette lecture :

Le résultat a dépassé mes espoirs. Ils ont été contents. Jean repartait aussitôt pour la Normandie. Mais Gide, qui devait repartir aussi, est resté un jour de plus à Paris pour revoir avec moi les scènes principales et me donner un coup d'épaule pour les dernières corrections.

Il a été, comme toujours, exquis, compréhensif, lucide. Il m'a rendu un inappréciable service, car j'aurais eu un gros effort de recul à faire pour corriger dès maintenant cette pièce que je viens d'achever. (Les critiques de Gide n'ont d'ailleurs porté que sur d'infimes détails, impropriété de certains mots, lenteurs à certains endroits, bavures dans le dialogue.) L'intérêt qu'il a pris à cette pièce me prouve qu'elle vaut quelque chose. Alleluia<sup>8</sup> !

Dans une lettre à Dorothy Bussy (datée du 13 août), on trouve cet écho de la lecture en question et de la collaboration des deux écrivains amis :

Durant les trois jours que j'ai passés à Paris, au retour d'Allemagne, Roger m'a lu son étrange pièce. Sujet hardi à l'extrême ; mais c'est fort réussi. Il a accepté de revoir avec moi les scènes les plus importantes, retravaillant avec moi le dialogue ; rien n'était plus amusant<sup>9</sup> !

De retour à Cuverville, Gide s'avisait d'une omission concernant un point important de la pièce de son ami, ce qui lui fit écrire ceci à R.M.G. à la date du 31 juillet :

Mais si, mais si ! il y a quelque chose encore que je voulais revoir avec vous ; quelque chose de très important... Comment n'y ai-je plus songé tandis qu'il était temps encore ?... Je suis furieux contre moi. (Mais nous commençons à être bien fatigués !)

C'est le passage où Wanda exprime son dégoût sexuel en face de Thierry. C'est on ne peut plus délicat.

C'est à propos de Thierry que ce dégoût s'affirme, se déclare ; mais, somme toute, ne l'éprouve-t-elle pas (à divers degrés) pour tous les hommes ? et

3. Gide—Martin du Gard, *Correspondance*, Gallimard, 1968, t. I, p. 450.

4. *Ibid.*, p. 459.

5. Cf. *ibid.*, pp. 451, 459.

6. Cf. Gide, *Journal 1889-1939*, Gallimard, «Bibl. de la Pléiade », 1977, p. 1066.

7. Gide—Martin du Gard, *Correspondance*, t. I, p. 704.

8. *Ibid.*

9. Gide—Bussy, *Correspondance*, t. II, Gallimard, 1981, p. 370.

n'y a-t-il pas lieu de laisser (entre)voir qu'elle n'a jamais eu de « rapports » hétérosexuels, ou, plus généralement, de satisfaction d'aucun ordre, puisque ses vrais penchants restent à peu près inavoués. Ce sentiment de répulsion que lui inspire Thierry doit nous renseigner autant (et plus encore) sur elle que sur lui. Il continue à me paraître maladroit de généraliser cette *répulsion*, de faire dire à Armand que Thierry répugne à toutes les femmes. Ne suffit-il pas, et n'est-il pas plus éloquent que toutes les femmes se détournent de lui, comme par vague pressentiment de son *insuffisance*. Il n'a pas à les *dégoûter*.

C'est si important que j'aimerais bien revoir avec vous tout le passage, et suis homme à revenir exprès à Paris pour cela <sup>10</sup>...

R.M.G. répondit à Gide, le 2 août :

Cher incomparable !

Que cela vous travaille encore me confond !... (Quoique, sur ce point précis, il me semble très vaguement que votre désir de modification ne soit pas aussi totalement désintéressé qu'ailleurs...?) Quoi qu'il en soit, voici le passage. Si vous avez un moment <sup>11</sup>...

Le 3 août, dès la réception du manuscrit de son ami, Gide se mit à relire « deux fois, trois, quatre fois » le passage en question, sur quoi il formula un certain nombre de « suggestions <sup>12</sup> » pour modifier le dialogue entre Wanda et Armand (dans la scène IX de l'acte II). Ainsi Gide propose-t-il (entre autres) à R.M.G. de reporter « un peu plus loin » dans le texte l'expression de « dégoût » que Wanda éprouverait à l'idée de coucher avec Thierry (sans engager son ami, cependant, à « supprimer » ou à « adoucir <sup>13</sup> » ce sentiment, comme il le lui fait remarquer expressément). Quant aux propos d'Armand concernant l'attitude des femmes devant Thierry (en tant qu'homosexuel plus ou moins impuissant), la lettre de Gide contient les suggestions suivantes :

« On dirait qu'elles flairent je ne sais quoi... un secret... une espèce de tare... » Je supprimerais « un secret », sans hésiter. De plus, mais je sais qu'ici vous suspectez un peu mon jugement..., osons redire pourtant que je n'aime pas beaucoup, ici, le mot « tare » ; j'y vois une petite erreur de dessin. S'il disait : « une espèce de piège » ? L'explication qu'il donne ensuite n'en paraîtrait que meilleure encore, me semble-t-il <sup>14</sup>.

Les suggestions de Gide furent accueillies avec une gratitude enthousiaste par R.M.G., comme l'indique la lettre suivante de celui-ci, datée du 8 août 1931 :

Merci, merci, merci, merci !!!

10. Gide-Martin du Gard, *Correspondance*, t. I, pp. 480-1.

11. *Ibid.*, p. 482.

12. *Ibid.*

13. *Ibid.*, p. 483.

14. *Ibid.*

Vous avez raison sur tous les points. Et même sur le mot *tare* qui m'a toujours gêné. (Bien que « piège » ne m'enchanté pas...)

Je pensais sottement que vous vous cabriez en voyant une femme éprouver des sentiments d'invincible refus devant les avances d'un homosexuel. (Un homosexuel qui s'ignore. Et une femme homosexuelle qui s'ignore presque aussi.) Mais vous êtes lucide et équitable — comme toujours<sup>15</sup>.

R.M.G. a en effet changé le passage incriminé en y apportant les modifications proposées par Gide. Voici les lignes en question dans la version imprimée :

ARMAND. — Curieux... Très curieux... Elles sont toutes comme ça... On dirait qu'elles flairent je ne saia quoi... Une attrape...

WANDA. — Une attrape ?

ARMAND, *riant*. — Une espèce de piège, oui... (II, 1296.)

D'après le témoignage de Julien Green, André Gide n'aimait pas *Un Taciturne*<sup>16</sup>, chose qui peut surprendre vu le jugement positif porté par lui sur la pièce de son ami à la première lecture (« Sujet hardi à l'extrême ; mais c'est fort réussi »). Dans une lettre à Dorothy Bussy, du 27 octobre 1931, Gide parle ainsi de la pièce de son ami après avoir assisté à une répétition : « Curieuse pièce ; de dialogue et de présentation terriblement conventionnelle et morne ; mais qui s'élève, au troisièmé acte, à un pathétique admirablement soutenu par Renoir<sup>17</sup>. » La critique de Gide ne s'est pas limitée à la forme du dialogue mais a aussi porté sur son contenu, comme l'indique ce passage de son *Journal*, daté du 24 décembre 1931, qui reprend l'objection fondamentale déjà formulée par lui dans sa lettre du 31 juillet à R.M.G. :

Avec Roger Martin du Gard je puis me laisser aller au naturel.

Je le prends à partie au sujet de certaines affirmations ou insinuations du *Taciturne*. Lorsqu'il fait sa Wanda s'écrier : « quelle horreur ! » à la seule idée de possibles rapports charnels avec Thierry, le public, non content d'en induire que ses goûts la portent peut-être exclusivement vers les femmes, ne verra-t-il pas, dans ce cri, un aveu instinctif, spontané, irrésistible, l'expression d'une vérité, non point seulement particulière à Wanda, mais généralisable ? la révélation de cette répugnance physique que toute femme normale éprouve (éprouverait, d'après Roger) vis-à-vis d'un homosexuel (alors même que celui-ci ne s'est pas reconnu pour tel). C'est cette répugnance que je conteste ; ou, du moins, je conteste qu'elle soit fatale et non point seulement particulière à Wanda. Mais Roger s'est persuadé qu'il en doit être ainsi ; et le public d'ap-

15. *Ibid.*, p. 484.

16. Cf. Réjean Robidoux, *Roger Martin du Gard et la religion*, Paris : Aubier, 1964, p. 256 ; René Garguilo, *La Genèse des « Thibault » de Roger Martin du Gard*, Lille : Atelier de Reproduction des Thèses, 1974, p. 494.

17. Gide-Bussy, *Correspondance*, t. II, p. 379.

prouver, il va sans dire. Pourtant Roger convient que l'homme normal n'éprouve aucune répulsion devant une lesbienne. La réalité m'a donné maint exemple d'homosexuels désirés par des femmes ; mais à chacun des cas que je lui cite, Roger ne consent à y voir qu'une preuve de l'anormalité de ces femmes

Mais ici encore, ici surtout, il importe de faire le départ entre pédérastes et invertis<sup>18</sup>.

R.M.G. constate, dans une note, à propos du point contesté entre lui et son ami :

Gide n'a jamais pu admettre que, dans *Un Taciturne*, Wanda ait manifesté une sorte de répugnance invincible à l'idée qu'elle aurait pu devenir la maîtresse de Thierry. Je persiste à penser que certaines femmes éprouvent un *instinctif* sentiment de retrait physique vis-à-vis d'un homosexuel<sup>19</sup>.

Que la controverse en question ait continué à occuper Gide, ressort d'une note du *Journal* de Robert Levesque, datée d'octobre 1934, où on relève, entre autres, ces lignes :

Comme Gide revenait sur le manque de psychologie de Martin du Gard, un souvenir lui vint ; c'était à Avignon : « M. [R. Martin du Gard] venait de me dire : "Les femmes ont horreur de l'homosexualité, car un instinct, je ne sais quel flair les en avertissent", quand je me souviens d'une femme qui, depuis un certain temps, m'écrivait des lettres assez extraordinaires. Je lui demande un quart d'heure, et j'entre dans une maison à l'italienne... [...] Une femme paraît et s'écrie : "Vous !" [...] Alors, je me mets à causer avec animation [...]. Au bout de quelque temps, je me lève. Elle dit : "Déjà ! Ne partez pas !", et de se jeter sur moi toute pâmée... Insensiblement, je m'approche de la porte, la tenant dans mes bras. Je vis qu'elle avait fermé au verrou. Passant la main derrière, j'ouvre (le contraire de Fragonard)... et je la quitte. Quelques instants après, de l'escalier, j'entends crier, j'entends qu'on me poursuit... "Ah ! dis-je à Martin du Gard en le rejoignant, racontez-moi encore de vos histoires<sup>20</sup> !... »

On a l'impression que le refus de Gide d'accepter le point de vue de R.M.G. ne reposait pas seulement sur certaines expériences personnelles, mais était aussi dicté par des mobiles plus intimes, par le besoin de se défendre contre un jugement ressenti comme trop pénible et blessant. En contestant l'affirmation d'Armand, dans *Un Taciturne*, « que Thierry répugne à toutes les femmes », Gide parle sans doute *pro domo*. Il semble bien qu'il s'y identifie plus ou moins avec le personnage.

Cette identification est d'autant plus plausible que le portrait de Thier-

18. Gide, *Journal 1889-1939*, p. 1098.

19. Gide-Martin du Gard, *Correspondance*, t. I, p. 482.

20. Robert Levesque, « Journal inédit », *BAAG* n° 64, octobre 1984, p. 588.

ry comporte certains traits qui peuvent être rapprochés de la personne de Gide. Ainsi, dans une lettre à Louis Jouvot, datée du 21 juin 1931, R.M.G. écrit-il à ce dernier, à propos de la mise en scène du premier acte, que l'entreprise commerciale gérée par Thierry « marche et [...] rapporte, mais [...] est menée tristement par des gens sans joie ». L'écrivain ajoute : « il n'est nullement question de protestantisme, mais j'aimerais que ce décor ait quelque chose d'un peu... puritain <sup>21</sup> ». L'ambiance ainsi caractérisée peut faire penser à la vie d'André Gide avant la césure causée par sa passion pour Marc Allégret.

Thierry est « un homme de quarante-sept ans » (II, 1246) — comme André Gide au moment où il s'est épris de Marc Allégret. Thierry est revenu manchot de la première guerre mondiale. « L'un de ses bras pend, presque inerte ; la main est gantée de noir » (II, 1246). Il remarque à ce propos : « Quand je suis revenu de la guerre, avec ce bras, je n'étais rien ; pas même un homme valide » (II, 1265). Cette constatation du personnage peut rappeler ces phrases d'une confidence que Gide fit en août 1922 à Dorothy Bussy : « Au lieu de "La nature a horreur du vide", on a dit de moi : "La nature a horreur du Gide". Parce que je n'ai pas des histoires de femme... comme les autres. On pense que je ne sais rien, que je ne suis rien <sup>22</sup>... » Le « bras infirme » (II, 1289), pendant, « presque inerte » de Thierry et sa main « gantée de noir » (couleur de deuil) pourraient alors être vus comme des allusions symboliques à l'impuissance (hétéro)sexuelle de Gide.

Dans la scène V du deuxième acte, on apprend que Thierry, « six ans » (II, 1288) auparavant, a été amoureux de Wanda, qui l'a repoussé. Thierry dit à ce propos, de ses sentiments d'alors : « Et pourtant je vous ai aimée, Wanda... Aimée !... Ai-mée !... D'un amour tendre, très particulier... presque chaste !... C'est vrai ! Je vous aimais tellement... que je ne vous désirais presque pas !... » (II, 1288). Cette constatation de Thierry rappelle fort le cas de Corydon, qui dit de ses rapports avec sa fiancée : « Je l'aimais trop pour me rendre nettement compte que je ne la désirais pas <sup>23</sup> » ; « j'aimais celle qui devait devenir ma femme, tendrement, mais d'un amour quasi mystique <sup>24</sup>. » Il n'y a pas de doute que Corydon et sa fiancée y représentent André Gide et sa cousine Madeleine, dont l'auteur de *Corydon* a dit, dans *Et nunc manet in te* : « Ce que je crains qu'elle

21. Martin du Gard, *Correspondance générale*, t. V, Gallimard, 1988, p. 259.

22. Gide-Bussy, *Correspondance*, t. I, p. 520.

23. Gide, *Corydon*, Gallimard, 1977, p. 23.

24. *Ibid.*, p. 26.

qu'elle n'ait pu comprendre, c'est que précisément la force spirituelle de mon amour inhibât tout désir charnel<sup>25</sup>. » Depuis les confidences que Gide lui fit en décembre 1920, R.M.G. était parfaitement informé des rapports entre celui-ci et sa femme (c'est-à-dire de leur mariage blanc). Gide confia alors à l'auteur des *Thibault* : « L'amour que j'ai pour ma femme n'est comparable à aucun autre, et je crois que, seul, un uraniste peut donner à une créature cet amour total, dépouillé de tout désir physique, de tout trouble charnel : l'amour intégral, dans sa pureté sans bornes<sup>26</sup>. » On le voit : il s'agit bien d'un amour « très particulier », comme dans le cas de Thierry.

Wanda, qui a « repoussé » (quoique « très amicalement » [II, 1288]) les avances de Thierry, « six ans » auparavant, ressemble, à cet égard encore, à Madeleine Gide, qui « pendant [...] six années » avait refusé « d'épouser<sup>27</sup> » son cousin.

Wanda « répond affectueusement » au « sourire » (II, 1288) de Thierry, qui se dit guéri de la blessure que le refus de Wanda lui a causée autrefois. Elle lui affirme : « Je vous aime bien, Thierry », ce qui amène cette réaction de son interlocuteur : « THIERRY, avec douceur. — Je le sais. J'aime à me le dire, de temps en temps... Moi aussi, je conserve, au fond de moi, un sentiment très doux... très calme... (*Tendrement.*) Pas plus que ça... Et c'est très bien. » (II, 1288). Ne voilà-t-il pas une autre allusion aux sentiments que Gide a éprouvés pour sa femme ? Cette supposition est renforcée par ces lignes d'un brouillon de la scène en question que Gerd Neumes a rapportées en les reliant à l'histoire du couple Gide : « Vous êtes [...] pour moi quelque chose comme la petite Cousine [...]. La Cousine qu'on a aimée enfant et dont on reste vaguement épris, toute sa vie<sup>28</sup>. »

Thierry rassure Wanda en lui disant, à propos de leurs rapports : « Non, le passé est bien passé... Révolu... Cicatrisé... Et la preuve, vous voyez, c'est que nous pouvons en parler ensemble, froidement, sans rancœur... » (II, 1287). Serait-ce une réminiscence de l'« émouvant pèlerinage » que Gide fit faire en janvier 1923 à R.M.G. à travers le jardin d'Alissa à Cuverville, où Gide dit à son ami, à propos de *La Porte étroite* :

---

25. Gide, *Journal 1939-1949, Souvenirs*, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1972, p. 1130.

26. Martin du Gard, « Extraits du *Cahier bleu* », in Jean Schlumberger, *Madeleine et André Gide*, Gallimard, 1956, p. 186.

27. *Ibid.*, p. 18.

28. Gerd Neumes, *Religiosität, Agnostizismus, Objektivität : Studien zu Werk und Ästhetik Roger Martin du Gards*, Frankfurt a. M. : Lang, 1981, p. 107.

« Ah, cher, que tout cela est beau ! Et pourtant cela m'étouffe, je me promène ici comme un fantôme, dans un passé à jamais révolu. Ma vie est ailleurs, maintenant » (II, 1388) ? La dernière phrase de Gide se réfère sans doute à ses rapports avec Marc Allégret, qui ont transformé sa vie. Les termes « cicatrisé » et « rancœur », dont Thierry se sert, pourraient renvoyer au drame des lettres brûlées qui a affecté Gide à la manière d'une « mutilation <sup>29</sup> » atroce. Thierry remarque à propos de sa conversation avec Wanda sur leurs rapports : « Nous n'avions jamais parlé de ça ouvertement... » (II, 1288). On pourrait y voir une allusion à cette « impossibilité des explications <sup>30</sup> » qui a marqué les rapports entre Gide et sa femme, qui tous les deux étaient « emmurés dans [leur] silence <sup>31</sup> » par leurs inhibitions invincibles. Le « ça » dont parle Thierry, pourrait être vu, dans ce contexte, comme une référence cachée à la pédérastie de Gide, que sa femme a dû découvrir dès leur voyage de noces. Jean Delay écrit à ce propos : « Cependant, aucune explication ne fut tentée entre eux, ni alors ni jamais <sup>32</sup>. »

Au cours de leur conversation, Thierry confie, entre autres, à « Wanda, très gênée » (II, 1288) :

Je n'ai pas eu une seule aventure amoureuse, Wanda... Pas une !... [...] J'ai eu des femmes, oui, bien sûr... Mais, jamais, pas une fois dans ma vie, je n'ai connu ce sourire... vous comprenez... le sourire consentant de... de la femme qui aime... Pourquoi ? [...] Et pourtant, je vois, autour de moi, une foule d'hommes... — médiocres ! — obtenir, sans même l'avoir demandée, cette chose unique... cet abandon, cet élan, qui m'a toujours été refusé, à moi !... (II, 1288).

Cette confidence pénible du personnage va bien avec la remarque amère de Gide, déjà citée plus haut, selon laquelle certaines gens pensaient qu'il n'était « rien » parce qu'il n'avait « pas des histoires de femmes... comme les autres ». On peut y citer en plus une autre note de Dorothy Bussy, qui, dans une certaine conversation avec Gide, crut discerner dans le regard de celui-ci « une passion frénétique ». « Pour tout ce qu'il avait manqué dans la vie. L'amour qu'il n'avait jamais connu — l'amour qui lui est dénié — qui lui est interdit — l'amour des hommes et des femmes — un amour égal, mutuel <sup>33</sup>. »

Les rapports entre Thierry et Joë, beau jeune homme de 25 ans, « remarquablement doué... jeune, sérieux, très travailleur... » (II, 1260) (selon

29. Martin du Gard, « Extraits du *Cahier bleu* », *op. cit.*, p. 194.

30. *Ibid.*, p. 221.

31. Gide, *Journal 1939-1949*, p. 1154.

32. Jean Delay, *La Jeunesse d'André Gide*, t. II, Gallimard, 1973, p. 570.

33. Gide-Bussy, *Correspondance*, t. I, p. 508.

les dires de l'oncle de Joë), semblent être en bonne partie inspirés par la liaison de Gide et de Marc Allégret. Comme on l'a déjà mentionné, c'est « dans l'atelier de Marc » que R.M.G. lut son manuscrit du *Taciturne* à Gide et à Jean Schlumberger. Cette circonstance, qui est mentionnée de nouveau dans la dédicace autographe de l'exemplaire de la pièce que R.M.G. donna à Gide<sup>34</sup>, va bien avec le parallèle indiqué.

« Joë est un homme d'aspect très jeune, bien bâti et aouple. Son visage spirituel [qui « s'éclaire » facilement « d'un sourire charmant et irrésistible » (II, 1267)] est égayé par des yeux rieurs. De toute sa personne émane cet éclat des êtres jeunes qui portent en eux, quoi qu'ils entreprennent, l'espoir, la quasi-certitude, de réussir » (II, 1267). Cette description semble bien s'appliquer au jeune Marc Allégret (du moins quant au côté physique). Cette impression est renforcée par le fait que Thierry caractérise Joë comme « un gamin, encore », « avec sa figure jeune, son teint, ses yeux, ses grands yeux d'enfant » (II, 1320). La mention du teint de Joë paraît significative. Dans une lettre du 31 mai 1923 à André Gide, Dorothy Bussy parle de son « plaisir » de voir un Marc « resplendissant, ayant retrouvé son teint magnifique et ses yeux brillants<sup>35</sup> ». Gide, de même, parle du teint de Marc dans le portrait lyrique qu'il brosse du jeune homme aimé dans son *Journal*, à la date du 19 août 1917, où il écrit : « De son visage et de toute sa peau émanait une sorte de rayonnement blond<sup>36</sup>. » Ne dirait-on pas, d'ailleurs, que la phrase : « De toute sa personne émane cet éclat des êtres jeunes », dont R.M.G. se sert pour décrire Joë, rappelle la phrase citée de Gide, de sorte qu'on peut avoir l'impression qu'il s'agit d'une réminiscence ou, plutôt, d'une allusion voulue ?

Joë se présente à Thierry pour lui « offrir [ses] services » comme « secrétaire » (II, 1269), position que le jeune Marc Allégret a également occupée auprès de Gide pendant un certain temps (pour la forme, du moins). Joë, qui parle « couramment » « l'anglais » et « assez bien » « l'allemand » (II 1270) (comme Marc Allégret), dit à Thierry à leur première rencontre :

Vous ne vous doutez pas des services personnels que pourrait vous rendre un type jeune, allant... [...] qui a des idées fraîches... le goût des entreprises et de la réussite !... Quelqu'un qui travaille gaiement, vite et

---

34. « *Pour André Gide*, en souvenir de cette lecture du *Taciturne* dans l'atelier de Marc, en présence de Jean, été 1931 ! Son ami, Roger Martin du Gard, mars 1932. » (Cité in *Roger Martin du Gard*, catalogue de l'exposition R.M.G. à la Bibliothèque Nationale, Paris, 1981, p. 67.)

35. Gide-Bussy, *Correspondance*, t. I, p. 425.

36. Gide, *Journal 1889-1939*, p. 630.

bien!... Gaiement oui ! Vous souriez ? Tous les hommes devraient travailler dans la joie, comme des artistes ; mais ils besognent tous, comme des salariés... La joie de vivre est bien malade, Monsieur : et il n'y a que les jeunes qui puissent lui rendre un peu de santé ! (II, 1271).

Gagné par l'entrain persuasif du jeune homme, Thierry accepte l'offre de celui-ci, disant « *comme à lui-même* » : « Il est possible que vous ayez raison... Que votre entrain insuffle une force nouvelle à la maison... À nous tous... À moi-même... » (II, 1272). Quant à lui-même, cela est évidemment le cas, car immédiatement après sa décision d'engager le jeune homme, Thierry est déjà « *transformé, le visage rajeuni, rieur* », faisant preuve d'« *une vivacité d'allure toute nouvelle chez lui* » (II, 1273). Cette transformation persiste et s'accroît au deuxième acte, où le personnage est qualifié de « *sensiblement plus jeune d'aspect et plus élégant qu'au premier acte* » (II, 1278).

Thierry, ainsi transformé, ressemble bien à André Gide, qui, sous l'effet de sa passion pour Marc Allégret, connaît « un rajeunissement, une sorte de puberté nouvelle <sup>37</sup> », « de renaissance de son être », « de vitalité nouvelle <sup>38</sup> », qui lui valurent de la « joie » et de « l'équilibre <sup>39</sup> ».

À la fin de la pièce, Armand, le « raisonneur » de la pièce, qui incarne évidemment l'auteur, explique à Thierry ahuri que celui-ci souffre tout simplement parce que Joë lui « échappe, parce qu'il aime ailleurs » (II, 1347). Armand ajoute :

Et j'irai plus loin : si le hasard t'avait fait aimer un être qui ait pu te le rendre... Suppose qu'il ait été différent, ce petit... Qu'il ait deviné ton attirance... Qu'il en ait éprouvé une semblable pour toi... Qu'il soit lui-même venu au-devant de de ton désir... [...] Est-ce que ça n'aurait pas transformé, illuminé, ta vie ?... (II, 1347).

L'éventualité esquissée ainsi par Armand peut être vue comme une autre allusion à la liaison entre Gide et Marc Allégret, cet « autre amour, si complet, si rayonnant de force et de joie <sup>40</sup> », qui a en effet « transformé » et « illuminé » la vie de l'écrivain.

Ce que Joë dit de sa manière de travailler correspond à la réalité d'après ce jugement formulé par Thierry, qui, en peu de temps, a « fait de lui » son « collaborateur le plus intime » et son « ami » (II, 1320) : « Mais comme collaborateur, il est charmant ! [...] C'est un perpétuel amusement de travailler avec lui ! » (II, 1287). D'après la constatation

37. Léon Pierre-Quint, *André Gide*, Stock, 1952, p. 229.

38. *Ibid.*, p. 356.

39. *Ibid.*, p. 229.

40. Martin du Gard, « Extraits du *Cahier bleu* », *op. cit.*, p. 194.

suiivante de Gide, il semble que Marc Allégret, à cet égard, ait bien ressemblé à Joë : « Dans cette vie à deux que nous menons souvent à la Villa, sans aide aucune, il [Marc] est merveilleux : adroit, léger, plein d'une fantaisie exquise qui rend tout amusant et savoureux. Il faut s'entendre deux fois bien pour que tout cela, qui peut être si fastidieux, reste charmant <sup>41</sup>. » Dans une lettre de septembre 1928 à Dorothy Bussy, Gide parle en plus de « la grande joie de collaborer avec Marc <sup>42</sup> ».

À la fin de la pièce, quand Thierry doit se rendre compte que Joë, par son amour pour Isabelle, lui échappe définitivement, il dit « *comme à lui-même* », à propos de leurs rapports passés : « Ah, toute cette vie en commun, si douce... Ce travail ensemble... Ces journées, l'un en face de l'autre, dans le même bureau... C'était si bon... si beau... Est-ce possible que tout ça soit perdu, pour toujours ? » (II, 1348-9), sur quoi il s'exclame, « *avec un accent déchirant* » : « Quel dommage ! » (II, 1349). Ce passage peut très bien être vu comme une allusion au bonheur que Gide a goûté en la compagnie du jeune Marc Allégret, lorsqu'on se réfère à ces lignes d'une lettre de Dorothy Bussy à André Gide :

Vous étiez si heureux, disiez-vous — murmuriez-vous. Vous viviez à la Villa avec Marc et Marc préparait un examen. Cela vous rendait si heureux de le sentir qui travaillait près de vous. Et le matin, dès votre réveil, la première chose que vous faisiez était d'appeler « Marc » pour avoir le bonheur de l'entendre répondre et de savoir qu'il était là, etc <sup>43</sup>...

Thierry est bien content du travail de Joë, qui a introduit quelques « innovations » « excellentes » dans l'entreprise. Il trouve à son jeune collaborateur « une maturité de jugement étonnant... Des vues d'ensemble qui se tiennent... Un instinct très sûr en affaires... » (II, 1287). Marc Allégret semble avoir possédé des qualités comparables d'après ces constatations de Gide, rapportées par Maria Van Rysselberghe : « Marc a du jugement <sup>44</sup> » ; « son instruction est très en retard sur sa maturité d'esprit <sup>45</sup> » ; « quelle maturité dans son jugement sur les siens <sup>46</sup> ». En mars 1924, Gide parla du « discernement » de Marc qui « s'affirmait étonnamment sûr » (« en matière d'art », il est vrai <sup>47</sup>). En août 1927, la Petite Dame constate « à quel point Marc [...] est un précieux secours [à Gide]

41. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, Gallimard, 1976, p. 260.

42. Gide-Bussy, *Correspondance*, t. II, pp. 186-7.

43. *Ibid.*, p. 254.

44. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, p. 8.

45. *Ibid.*, p. 23.

46. *Ibid.*, p. 36.

47. *Ibid.*, p. 193.

Gide] avec son sens des réalités<sup>48</sup> ».

Le personnage d'Isabelle, comme celui de Wanda, permet d'établir certains rapports avec le cas de Madeleine Gide. Comme la femme de Gide, Isabelle avait « eu une enfance [...] triste » (II, 1306). Son « *masque sérieux* », son « *attitude de calme voulu et de réserve* » de même que sa « *mise discrète d'une femme qui a renoncé à plaire* » (II, 1248) vont assez avec ce que l'on sait de la femme de Gide. Lorsque Armand reproche à Isabelle d'être « d'une... patience... inqualifiable » à l'égard de Thierry (à quoi elle répond « *avec un soupçon de mélancolie* » : « Il le faut bien ! » [II, 1249]), on peut penser à l'attitude de Madeleine Gide envers son mari pédéraste. Ce qu'Armand dit de l'« esclavage » d'Isabelle, qui accepte de se « sacrifier » dans l'« ombre » (II, 1250) de son frère, peut de même être rapporté au rôle joué par Madeleine Gide.

Isabelle affirme à Joë, qui s'est épris d'elle, que sa « vie » est « finie, brisée », qu'elle a « pris la décision irrévocable de vivre seule... D'écarter tout sentiment qui troublerait cet équilibre... » (II, 1293). On pourrait y voir une allusion à la vie solitaire de Madeleine Gide, retirée à Cuverville. Joë lance à Isabelle : « À vingt-neuf ans, une existence comme la vôtre n'est pas brisée pour toujours ! » (II, 1293). L'âge d'Isabelle correspond à peu près à celui de Madeleine Gide au moment de son mariage (« 28 ans et 8 mois<sup>49</sup> »). Joë, qui ne veut pas accepter le refus d'Isabelle, reproche à celle-ci de parler « comme... une héroïne de tragédie » (II, 1304), terme qui peut s'appliquer à la femme de Gide, vu son destin tragique. Isabelle emploie bien le mot « fatalité » en parlant de son lourd passé qui l'empêche « de... vivre » (II, 1304). Joë lui demande alors : « Quoi ? Vous avez juré de rester fidèle à une ombre ? À un beau rêve, — détruit ?... » (II, 1304). Serait-ce une allusion au beau rêve de Madeleine Gide concernant son mariage, rêve qui a été cruellement détruit par l'anomalie sexuelle de son mari ?

Isabelle dit à Joë, pour lui faire comprendre son attitude : « Et si j'avais commis une de ces fautes... écrasantes... Une de ces fautes sans pardon possible... Qui vous enlèvent le droit de jamais vivre comme les autres... qui vous interdisent d'être une épouse... une mère... » (II, 1304) (pour ne pas « transmettre à des innocents... des instincts... criminels » [II, 1304]). L'attitude du personnage, quoique assez exaltée et excessive, ne manque pas de logique. Mais on peut se demander si R.M.G. n'y a pas pensé au cas de Madeleine Gide, qui, en épousant son cousin pédéraste, a

48. *Ibid.*, p. 330.

49. Claude Martin, *La Maturité d'André Gide*, Klincksieck, 1977, p. 78, note 4.

commis une faute fatale qui lui a interdit « d'être une épouse ... une mère... ».

Au moment de rencontrer Isabelle pour la première fois, Joë dit à celle-ci qu'il a « eu, d'avance, vis-à-vis d'elle, un sentiment de... d'estime... de respect... oui... de considération même... » (II, 1275). À un autre endroit de la pièce, il est dit qu'il « *l'enveloppe d'un regard plein de vénération* » (II, 1306). Il ne semble pas impossible d'y voir une expression des sentiments que R.M.G. a éprouvés pour la femme malheureuse de son ami intime.

Dans une lettre à Louis Juvet, datée du 8 juin 1931, R.M.G. affirme à propos de *Un Taciturne* : « C'est, par définition, une de ces pièces à double et triple fond, et qu'on ne peut pas monter en cinq secs <sup>50</sup>... » L'un des fonds de la pièce est nourri d'allusions à la vie de Gide, comme on a tâché de le démontrer ci-dessus. Un autre fond (surtout dans le troisième acte) est inspiré par le drame familial du mariage de la fille unique de R.M.G., comme René Garguilo l'a déjà indiqué dans sa thèse de 1971 <sup>51</sup> et comme on a essayé de le préciser dans une autre analyse, portant sur certains parallèles entre *Un Taciturne* et *L'Été 1914*.

---

50. Martin du Gard, *Correspondance générale*, t. V, p. 249.

51. Cf. René Garguilo, *La Genèse des « Thibault » de Roger Martin du Gard*, p. 489.



ROBERT LEVESQUE

## Journal inédit

CARNET XXIII <sup>1</sup>

(5 septembre 1937 — 16 février 1938)

*Commencé à Florence  
le 5 septembre 1937.*

Ruffino nous racontait qu'à Sorrente Gorki s'était pris d'amitié pour un jeune ouvrier qui travaillait dans les carrières et que, sans cesse, il demandait où le trouver pour aller passer des heures à le regarder.

Je lisais Pascal à Sorrente et me trouvais gêné par l'esbrouffe de ses raisonnements. Il n'est pas digne d'être un homme, celui qui n'est pas angoissé par l'éternité, etc. Pascal met la charrue avant les bœufs ; il veut absolument que l'homme s'ennuie sur la terre, alors il a beau jeu à bâtir son système. Précisément Gide est choqué de l'incompréhension du jeu chez Pascal ; il ignore ce qui est gratuit, au point même que son plus grand argument, le pari, est d'un intérêt sordide...

Pascal est angoissé, abîmé, il veut vous convaincre de l'être et vous entraîner avec lui.

Gide lut presque d'un trait un roman policier anglais d'Agatha Christie, qu'à mon tour je lus. Je commence à comprendre l'intérêt qu'il y porte...

Courrier souvent intéressant. Lettres de jeunes. Un vieil instituteur, qui envoyait un poème sur Jeanne d'Arc, disait à Gide : « Je vous admire pour votre indépendance et vous loue d'avoir écrit : "À nous tous les plaisirs". Cette phrase merveilleuse nous servait de cri de guerre... »

---

1. Les cahiers I à XXII ont été publiés dans les n<sup>os</sup> 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, et 98 à 100 du BAAG.

« La vie que nous menons ici, disait Gide, quelque charmante qu'elle soit, est d'un inconvénient capital pour un romancier, car nous ne nous intéressons qu'à une seule sorte d'êtres (la jeunesse). Pour toi, est-ce un tel inconvénient ? Non pas que tu ne sois capable d'écrire un jour un bon roman..., mais je te crois plutôt doué pour la critique ; ne vois rien là de péjoratif, car c'est le genre que j'admire le plus. Tu devrais lire Browning ; il a été pour moi une révélation, et je crois que pour toi aussi il serait un renouvellement. »

« Je voudrais bien encore écrire quelque chose, disait Gide, mais qui s'ajoutât vraiment à mon œuvre, la prolongeant, y portant du nouveau. Car autrement, à quoi bon ? Je ne pourrais faire, fût-ce un chef-d'œuvre, qui n'aurait aucun prix. On ne voit pas le vieux Tolstoï écrivant les Odes de Keats. »

Ainsi donc tous mes vœux se sont réalisés... Après la Russie, je suis retourné vivre en Italie où j'ai bu à pleins bords. Je ne pouvais rêver séjour plus harmonieux, car tout a concouru à me distraire, à me nourrir. J'emporte au fond de mon regard des visions, des merveilles ; de tout mon corps j'ai aspiré cet été. Comme je marchais libre, curieux, souple, et je savais me reposer près des fontaines... J'ai véritablement deux patries et dans l'une, pour moi, tout est miracle.

Maintenant je rebrousse chemin vers l'hiver. D'une vie recluse, je n'ai pas peur, au contraire, je pourrai travailler. Mais je crains une vie médiocre. C'est avec terreur que j'imagine un collège crasseux, humide, où peu à peu ma joie s'effriterait.

Mais, toujours prêt à bondir, je me sens encore quelques tours en mon sac dont je serai peut-être le premier surpris.

Quitté Florence le 6 septembre. Soirée à Turin.

Le 7, journée à Dijon ; le soir, à Paris.

*Paris, le 12 septembre.*

J'étais à peine à Florence, entré dans un hôtel du bord de l'Arno, que Fréchet, arrivant de Paris, s'amène. Je renonce aussitôt à la sieste que j'avais décidée et l'accompagne dans quelques pensions chercher une chambre, car mon hôtel est complet. J'habitais assez près de Santa Croce, à la hauteur de San Miniato<sup>1</sup>. Par le quai, jusqu'au centre, malgré la beauté de la rive, le trajet me paraissait assez long, et bientôt je préférerais passer par les rues intérieures, moins belles, mais peuplées. La joie de

---

1. Pension Lucchesi (devenue plus tard un grand hôtel). [Cette précision en surcharge, au crayon.]

de Fréchet à goûter l'Italie de nouveau, à parler l'italien, était immense. Il a un « complexe » pour ce pays autrement fort que le mien — et plus fou à coup sûr. Je remarquai près de lui à quel point l'amour donne une hypertrophie de la mémoire et des sens. Tout ce qui est italien pour lui — et le pire — est sacré. C'est même, je crois, le pire qui lui plaît le plus. La crapule l'attire ; les gens qui pourront lui jouer les plus mauvais tours... Il a besoin de souffrir. Que tout cela est étrange, mais qui n'empêche point un réel dévouement à toute œuvre d'art et une dévotion très touchante.

Une voiture nous conduisit voir le Cénacle d'Andrea del Castagno que Gide nous avait fort recommandé. Cette Cène, parfaitement conservée, me paraît bien plus belle que celle de Vinci (Berenson ne l'aime pas). Je la trouve violente, rude, mais point théâtrale. Nul souci de plaire ni d'embellir les visages. Ils sont aussi poignants que ceux de Donatello, et je trouve les jeux de mains sur la table, dans leur diversité, par leur volume, d'une grande beauté. La couleur est sobre. Nul vide dans la fresque ; le fond est fait de panneaux imitant le marbre ; tout cela est sévère et solide. Très peu de visiteurs viennent à ce Cénacle (Générale Apollonie).

De là, nous allons à la Santa Annunziata (place admirable, au fond on aperçoit le Dôme), pour voir, à l'intérieur, un tableau de Castagno ; cela est bien violent : Dieu le Père qui vole dans les cieux a une tête de bourreau, et du nuage où il plane il paraît écraser son Fils crucifié et sanglant. Tout est rouge. On ne peut rien voir de plus barbare. Dans le cloître, nous trouvons par hasard la *Madone au sac*. Cette église est si baroquement dorée et surchargée qu'elle en paraît romaine.

Le besoin d'une glace bientôt se fait sentir, puis jusqu'au dîner nous nous séparons. Je prends un bain chez moi, qui me rend la jeunesse. Puis je vais, enchanté, soulevé, retrouver Fréchet. Ma joie d'être à Florence est infinie. Quand j'y étais voici neuf ans, tous les visages rencontrés me plaisaient ; j'étais au désespoir devant la beauté. Elle m'effarouchait. Maintenant je regarde en face et vais droit devant moi. Tout cela est affaire de santé et de force, et montre aussi que nos souffrances souvent sont illusions. Lorsque, si fatigué, voici deux ans, revenant d'Autriche je traversai Milan, j'allai comme un chien malade. J'osais à peine lever les yeux ; tout me faisait frémir. Un an plus tôt, aussi, voyageant avec Gide en été, je ne sais plus si je souffrais..., mais je manquais d'élan. Ce dernier voyage accompli en pleine force, j'en aurai profité terriblement et il me laisse plein de souvenirs.

Le dîner que nous fîmes dans une taverne à la Toscane où nous étions passés, où l'on faisait la cuisine sous nos yeux, fut admirable. Nous nous

grisons de ces mets simples et parfumés, arrosés de Chianti. Je crois que je ne marchais plus très droit en sortant. Un peu las l'un et l'autre, nous finissons la soirée sur la place de la Seigneurie, puis sous la Loggia ; je parle avec beaucoup de facilité de Sorrente, et puis chacun essaie d'exprimer son amour pour l'Italie. (F. profite assez bien de la vie, mais ce n'est pas un vainqueur. Il est ému, encore, comme je pouvais l'être à dix-huit ans ; rien l'abat ; une beauté entrevue l'empêche de dormir toute une nuit, etc.) Je ne me lasse pas, sur la place, de regarder dans la nuit le haut beffroi du Palais..., mais F. m'assure que celui de Sienne est encore bien plus hardi. Dans l'ombre, les hautes statues blanches resplendent, puis il y a les athlètes de bronze qui ornent la fontaine et dont les muscles font frissonner mon compagnon. Ce qui m'enchantait davantage, c'est l'enfant tenant un oiseau qui orne une vasque dans la cour du Palais ; je sus qu'il est de Verrocchio.

14 septembre.

Notre matinée suivante se passe à l'exposition Giotto (dans les Uffizi).

Le public, assez peu nombreux, est d'une qualité bien supérieure à celui qui infeste cette saison tous les musées. Je suis heureux de revoir *La Mort de la Vierge*, ce petit tableau de Berlin, et la grande *Vierge des Offices*. Pas de Giotto proprement dit — et pour cause — mais beaucoup d'œuvres de sa boutique (*bottega*).

Nous nous sommes mis dans la tête d'acheter des boutons de manchettes et nous courons les orfèvres, autant de la via Calzaioli que du Ponte Vecchio : c'est un délassément qui permet de s'imprégner doucement de la ville. Puis, après un repos, quand la chaleur diminue, nous allons à Saint-Marc ; mon émotion et ma joie y sont vives. Je me souviens qu'en 1928 je n'avais pas (ou qu'assez peu) été touché par l'Angelico. J'en concluais que je manquais de sens chrétien. Après neuf ans, il est bien probable que mon sens religieux se soit davantage émoussé, mais en revanche j'ai acquis un peu le sens de la peinture. Grande Crucifixion, beauté de saint François agenouillé, recueillement et détresse des saints, douleur assourdie. Componction. Dans cette sorte de silence la douleur éclate. Belles prédelles (genre du Louvre), d'une joie dans la couleur qui me ravit. Délicieux paradis.

Dans les cellules, beauté des moines, ceux qui baisent le pied de la Croix, celui si candide qui lit dans un livre et qui est envahi par sa pure lecture... Admirable, le *Matin de Pâques* ; la Madeleine agenouillée dans le paysage triomphal. *Couronnement de la Vierge*, éblouissant de blancheur, ruisselant d'extase. *Présentation*, nul mouvement, une immense piété dans les attitudes et les visages. L'*Annonciation*, où la Vier-

ge est une jeune fille à la fois surprise et résignée... (Le petit moine qui lit au bas d'une fresque, c'est pendant qu'on frappe Jésus...)

On nous conduit ensuite à Santa Croce où, dans les chapelles absidiales, nous avons la joie de voir la *Vie de saint François* par Giotto. Quoique ces fresques aient souffert (elles ont été recouvertes, etc.), la main du maître s'y retrouve. Je les crois plus belles (plus authentiques) que celles d'Assise. Ce fut un merveilleux complément de l'exposition giottesque. À défaut de la chapelle des Pazzi, dont le garde est absent, nous voyons le cloître de Bramante.

Après le dîner dans la nuit (pendant le repas on vint jouer de la mandoline et de la guitare, déjà j'étais habitué au Chianti), nous allons aux Cascine.

Le lendemain, qui était un dimanche, nous quittons de bon matin Florence pour Arezzo. C'est une ville de province qui, aux abords de la gare, paraît un peu ennuyeuse ; mais, en montant vers la vieille ville, les rues se resserrent et quelques monuments paraissent. Nous ne venons ici que pour voir les Piero, et nous les vîmes bien. Ils sont placés derrière le maître-autel de San Francesco, dans un chœur des mieux éclairés. Comme on disait la messe, nous étions bien gênés de nous trouver dans le chœur parmi les fidèles (têtes étonnantes de paysans) et les chantes. Aussi nous sortions, puis revenions la messe finie et partions encore à la messe suivante. De cette manière, nous fîmes trois visites à ces fresques monumentales, les plus belles que j'aie vues, et chaque fois ce fut une vision plus complète.

Faut-il parler de la férocité des guerriers, des chevaux, de la beauté des écussons et des panaches et des oriflammes volant dans le ciel ? J'ai rapporté quelques photos qui me rappelleront la majesté des hommes et le charme des femmes, malgré leur solidité. Ce sont des êtres plus beaux que nature que peint Piero ; il se meut dans un monde sublime. Tout est rêvé et cependant transposé. Ses volumes, ses valeurs, tout cela prend le relief de la sculpture et cependant la couleur est d'un charme ravissant.

Nous prenons tantôt le train pour Orvieto. Aux approches de la ville, nous plongeons dans le paysage étrusque ; les collines crayeuses sont pelées, tout devient austère et comme préhistorique. La ville apparaît toute longue sur son rocher et parsemée de verdure. Un funiculaire nous conduit à l'entrée et, de là, nous avançons vers le centre au milieu des placettes fleuries. Je ne dirai pas que la façade du dôme, chargée de mosaïques, de dorures, de rosaces, me plaise fort, mais le sobre côté de l'église, tout zébré, blanc et noir encore, mais qui avec l'usage s'estompe en gris, me transporte. Une place le borde, où l'herbe pousse. Des maisons basses à toits d'ardoise s'y suivent, puis, au fond, une terrasse ouvre

sur la campagne. Tout ce paysage est breton, on y retrouve les pierres grises, l'herbe rare, l'aspect granitique d'un Locronan ou des calvaires de là-bas. On se croirait en France, mais là où notre pays est le plus suave, et ce que j'aime c'est que cette place rustique est fréquentée. Les gens du pays, la jeunesse aiment venir s'asseoir sur les marches du Dôme, où il fait frais, où il y a de l'ombre.

Nous ne tardons pas à courir voir les Signorelli. Grande émotion, grande chose (mais, naturellement, Piero c'est bien plus fort) ; comme il est un peu tard, la vision n'est point parfaite. Nous en prenons notre parti et regardons de tous nos yeux (la lumière du matin heureusement nous réservera des surprises). Sans doute y a-t-il là un peu de virtuosité, ou du moins la joie de connaître l'anatomie se révèle-t-elle avec indiscrétion ; on pourra dire aussi que la composition laisse parfois à désirer ; mais quelle ivresse du corps humain, du corps mâle surtout. La sensualité rude et pleine éclate dans ces muscles, ces attitudes cambrées, rebondies, et ces couleurs chaudes de chair. Même ceux qui sont habillés sont encore nus, tant les mollets et les fesses, les muscles dorsaux se tendent — les costumes d'ailleurs sont collants, les pantalons tout rayés, chaque jambe différente (je verrai à Sienne, un dimanche, des hérauts et des musiciens vêtus de même). Je revois ces soldats foudroyés qui tombent pêle-mêle à la renverse, dans leurs habits de carnaval ; c'est à la fois les Arlequins de Picasso et le Paysan couché de Breughel...

Nous nous logeons dans un petit hôtel, et pendant que F. prend un bain je vais flâner par la ville ; beaucoup de monde ; il y a concert sur la place ; cette ville comporte une garnison de jeunes militaires ; on en rencontre de grandes bandes. Ils n'ont point l'air de trouver la vie bien gaie, les pauvres, malgré leur souriante jeunesse ; on voit qu'ils ne connaissent personne dans le pays.

Dînons dans une auberge qui possède un beau jardin. On nous sert des pêches du jardin qui sont merveilleuses et de ce vin fameux d'Orvieto.

*16 septembre.*

Le lendemain matin — Fréchet me laissa — fut ravissant de chaleur et d'éclat. À l'intérieur du Dôme, les Signorelli, éclairés, palpitaient. Que d'aise j'avais à jouir de cette petite ville où tout était lumière et langueur. De l'Opera del Duomo, je retiens surtout une Vierge de Martini (qui ne vaut pas celle de Leningrad), et quelques esquisses de Signorelli. Puis, descendant au bas de la ville, j'allai voir, hors des murs, les tombes étrusques.

... Enfin il faut partir. Que cette apparition dans Orvieto fut belle ! Tout ne fut là qu'enchantement ; peu d'étrangers ; tout, ici, de la provin-

ce et du passé italiens reste intact. Je garderai un souvenir ébloui de cette ville douce que Jouhandeau appelait un nid d'aigle, qu'il me décrivait à son retour, jadis, comme un lieu de haute montagne..., et je l'écoutais bouche bée (mais, horreur, je n'ai pas vu le bas-relief de Pisano dont Mme St[ernheim] m'a fait voir l'autre jour une admirable photo).

Avant de regagner Florence, je m'arrête à Chiusi. C'est le jour du marché ; le quartier de la gare est plein de bêtes, de marchands, d'éventaires. Là une joie insouciant, mais active, règne. Sans doute il fait chaud, mais le soleil me grise. Je bois par tous les pores et les yeux le spectacle. Je suis suspendu, inconnu ; il me plaît infiniment de voguer entre deux trains, entre deux villes, dans une parenthèse. Il faut monter par une route de plusieurs kilomètres avant de gagner la ville ; je le fis joyeusement et bientôt, plein d'appétit, déjeunai. Puis j'allai au musée, but de mon escapade... Mais je n'ai rien dit du paysage, austère, si particulier. Des arbres rares poussent sur des collines rondes et pelées ; on voit le sol paraître, blanc et d'aspect crayeux, entre les arbres. Tout ce cadre — à l'horizon vaste — est encore plus saisissant que celui d'Orvieto, plus étrusque sans doute, car il est difficile de voir plus ancien paysage, à la fois comme usé et comme épuisé.

La gardienne du musée envoie un petit garçon chercher la clef à l'autre bout de la ville, il revient en courant. Ce Musée étrusque, l'enfant m'y accompagnera avec sa mère. Il prenait quelque plaisir à regarder les vases, les tombeaux. Ce musée où je trouvai l'émotion de cet enfant insaisissable me donna aussi d'autres joies ; quelques pièces sont belles. Mais les fameux tombeaux ornés de fresques qui sont dans la campagne, la somme que l'on demande pour y aller en auto me parut trop élevée ; ou plus exactement il me parut que, seul, je ne devais pas en faire la dépense ; je n'aime pas profiter sans ami d'une belle chose, surtout si elle est coûteuse. Mon désir de voir ces tombes est toujours vif et, plein d'illusion, je me vois déjà les visiter plus tard en compagnie charmante...

Combien j'étais ému à Chiusi, dans le musée, en parcourant les souvenirs étrusques. C'est vraiment d'une poursuite véhémence que ceux qui sont pris d'amour pour ce peuple s'animent. Le mystère demeure, et cependant tous ces objets nous parlent et disent une vie différente à jamais disparue.

*18 septembre.*

J'ai hâte d'aller aux Offices. Ce musée m'avait certes frappé en 28, mais dans mon journal d'alors, épouvanté par la tâche, je renonçai à en parler. À présent, il faut bien que j'en dise quelques mots ; mêlant les impressions des deux visites que j'y fis.

*Pietro Lorenzetti* : la Sainte Humilité, triptyque ; petits casiers ; jolis

fonds verts, couleurs vives.

*Martini* : Annonciation. La Vierge a peur ; elle se recule. Bel Ange.

*Baldovinetti* : le joyeux ange soulevé, aux bras croisés, qui regarde en face la Vierge qui s'est levée.

*Uccello* : la joie de peindre et de trouver des difficultés. Chaque chose à sa place (géométriquement). Relief du cheval blanc.

*Botticelli* : Judith et sa servante qui porte sur la tête Holopherne, le mouvement, la marche, l'une qui avance, l'autre qui se retourne. Beauté des robes. Je ne décrirai pas les Botticelli que je garde dans la mémoire (le musée en est riche), mais, me semble-t-il, c'est ce peintre qui m'a le plus frappé. On n'en a jamais fini avec lui.

*Signorelli* : Vierge à l'Enfant. Au fond, garçons nus et jouant de la flûte. Cf. Michel-Ange. Petite Adoration, où un mage à genoux, presque déculotté, porte un caleçon béant (complexe des fesses chez Signorelli).

Difficile de voir Pérugin ou Lippi après Botticelli..., et cependant il ne faut pas leur nier tout charme (surtout en Ombrie).

L'Enfant de Pérugin que m'avait donné F. : visage mélancolique, veste marron, boucles châtain, petit bonnet couleur de martin-pêcheur. Je revois aussi un portrait d'homme. Parfois Pérugin fut grand portraitiste.

*Michel-Ange* : les garçons qui sortent du bain, appuyés sur la margelle. J'en revois un qui arrache des épaules de son voisin une étoffe.

*Raphaël* : Duc d'Urbin, col de vison, veste et toque rouges avec bordure en damier rouge et blanc. Le petit saint Jean à la fourrure, modelé dans l'or.

*Tura* : Saint Dominique et saint Sébastien.

*Costa* : buste de saint Sébastien, longs cheveux, visage régulier. Poitrine tendre d'enfant, d'un blanc un peu ocré et rosé. Visage assez brun, cheveux châtain.

Portraits : David, Ingres, Delacroix, Corot.

*Titien* : Flora. La Vénus couchée.

*Giorgione* : le Chevalier de Malte.

*Mantegna* : triptyque : au milieu, Adoration, puis Ascension et Circouconcion.

*Carpaccio* : sujet biblique.

*Cavazolla Pablo Morando* : un Guerrier avec son écuyer, deface avec toutes ses armes. Visage plein, raie au milieu du front et, de profil, le jeune écuyer.

*Bellini* : Purgatoire ; sorte de piscine...

Des *Moroni* : vieillards.

Quelques *Memling*.

*Weyden* : Christ porté au sépulcre.

*Hugo van der Goes* : Adoration des bergers. Réalisme : les anges chargés de chapes sont laids ; les bergers à l'air de rustres sourient, attendris, leur bonnet à la main. L'effet est de plus beaux. Rien qui cherche à plaire. Sorte de gaucherie, nul brio. Beauté des animaux dans l'ombre ; l'œil brillant du bœuf qui regarde. Une intense piété, émerveillée. Personne n'est debout, ils sont à genoux, ou accroupis.

Deux grands *Rubens* : Henri IV à Ivry. Des gris étonnants dans l'un ; l'autre (*Triomphe*) est plus coloré.

*Liotard* : Adélaïde de France sur un divan, à l'orientale. Liotard par lui-même, barbu, peint en Turc.

*Rembrandt* : vieillard, mains croisées (des dernières années) ; résignation, peu de couleur (cf. celui de Leningrad).

Le champ de blé de *Ruysdaël* que j'aimai tant. Adoration de *Dürer*. *Rembrandt* par lui-même, insolent et mélancolique. Toque de velours, cheveux longs et frisés, un gorgerin brillant et un manteau attaché par une chaîne d'or.

*Breughel* : petite scène de campagne, beauté extraordinaire des arbres (chênes ?).

Adam, par *Cranach*. Portrait de Luther.

Les Niobides ne me plaisent pas plus que jadis. Merveilleuse terrasse du musée, d'où l'on voit la ville. Cette vue, on ne saurait s'en lasser.

Gino m'attendait à la sortie du musée. Nous allons dans un petit restaurant, où je sers d'interprète à un jeune Anglais voyageant à bicyclette ; il ne sait où aller coucher et veut dépenser peu ; rien de plus simple que de le conduire chez la Vieille... Nous allons ensuite en ville visiter calmement des églises ; je m'institue le guide de ce jeune Florentin. Nous voyons au Dôme le Michel-Ange, placé maintenant dans une chapelle bien éclairée. Puis nous montons au Campanile (ascension assez longue), d'où l'on embrasse la ville et ses collines, et surtout cette ahurissante coupole dont la perfection merveilleuse à chaque fois que je l'entrevois au tournant d'une rue me jetait dans le ravissement. Quelle arête, quelle brique rougeâtre soulignée de blanc, profilée tantôt sur le ciel bleu, tantôt sur la nuit... Nous allons aussi regarder les portes du Baptistère, et entrons voir la Madeleine et les mosaïques que je ne connaissais pas encore. De là, nous allons à Santa Maria Novella voir les Ghirlandajo et les Orcagna. (C'est un charmant enfant qui nous ouvre la chapelle. Jeune prêtre à qui une femme, dans une fiole, vient demander de l'eau bénite, ce qui intrigue le néophyte.) Plus tard, un tram nous conduit à San Miniato, façade exquise et intérieur inoubliable, tout fait de bois peint de couleurs gaies, rouge et vert. Je n'ai rien vu de plus gracieux et cependant austère, invitant au recueillement dans la joie. De là, nous allons, comme tous les

étrangers, voir tomber la nuit sur l'Arno. La qualité de la verdure, argent des oliviers, noirceur des cyprès, qui environne la place Michel-Ange, est étonnante. Nous descendons ensuite par des petits chemins pour regagner la ville. Enfin nous prenons le dîner ensemble et après quelques tours nous nous séparons.

Le lendemain matin, je commence par visiter la chapelle des Pazzi, qui est voisine de chez moi. J'y goûte un pur émerveillement. La sobriété et la grâce, jusqu'à la couleur des murs (ils sont vert foncé, souligné de rouge), les hauts-reliefs garnis de petites têtes d'anges, les lucarnes, la coupole, l'harmonie des colonnes, tout cela est d'un ensemble, d'une perfection dans le goût et la disposition, dont je n'avais encore aucune idée.

Je vais de là à la Casa Buonarroti ; *Combat des Centaures et des Lapites*, œuvre de jeunesse ; cf. sarcophages romains.

Michel-Ange met au second plan les croupes, ou jette à terre les centaures de manière à avoir les hommes nus bien en évidence. Dessins à la plume, dont l'un d'une ligne onduleuse et d'un trait ; c'est un nu ; dessiné à plein comme avec des empreintes digitales.

Puis je vais au palais Riccardi. Je n'avais pas trouvé moyen d'y entrer jadis, mais vraiment par tant d'images (et des cartes que jadis m'envoya Gide) je les connaissais bien, ces jolis pages de Gozzoli. Ils restent délicieux, heureux de vivre, élégants. Le garde appelle tout cela « la Cavalcade ». Tous ces jeunes visages, ces sourires et ces jolies cambrures sont à retenir. Quelle grâce dans le costume, quel air facile et mutin ! Ce sont tous fils de bonne maison. Laurent sur son cheval n'a pas plus de quatorze ans ; il avance au milieu de ses pages. J'aime fort aussi ce garçon enturbanné, c'est le duc Castrucci avec son léopard. Avant le déjeuner, j'ai le temps encore de voir la Laurenziana. Puis déjeuner avec Gino.

Quand la chaleur est tombée, nous allons en tram à la Chartreuse d'Ema. Il n'y a rien de beau dans ce monument ; mais le paysage qui l'entoure est splendide. Je me remplis les yeux de la Toscane. Ensuite, jusqu'à la nuit nous avançons dans la campagne. Des enfants merveilleux travaillent dans les champs. On voit mûrir les raisins ; tout me conquiert et me ravit. J'ai l'impression de poser fortement les pieds sur le sol d'Italie et d'y boire à sa source.

La présence de Gino me fait plaisir, embellit encore mon bonheur ; mais je me doute bien qu'il n'aime pas trop la marche et qu'il est peu sensible au paysage (qu'il n'a d'ailleurs jamais vu : il est d'une terrible ignorance en toute matière, comme beaucoup d'Italiens, hélas !).

Le lendemain matin, je me rends à l'Académie, où je revois les *Esclaves* inachevés qui m'ont toujours été chers. Je goûte aussi le *Fleuve*, ce torse étendu, de plâtre noirci, que modela Michel-Ange. Mais, c'est mal

de ma part, je ne prête pas assez d'attention aux salles de peinture où sont gardés les Lorenzo Monaco, etc., tous les pré-florentins. Et puis je suis agacé par un guide qui mystérieusement, un doigt sur les lèvres, m'ouvre une salle en réparation ; il m'y laisse entrer par la porte entrouverte ; or il n'y a là que des œuvres détestables du XVII<sup>e</sup>.

L'après-midi, après le rite du repos, je vais revoir — et avec quel bonheur — les Masaccio des Carmine ; puis nous entrons dans San Spirito, église spacieuse, œuvre de Brunelleschi, qui est une des plus belles que j'ai jamais vues. L'autel baroque, la quantité de lustres pendant aux voûtes n'arrivent pas à détruire cette sévère harmonie. Les derniers moments du jour, nous les passons au Boboli.

Je suis très poulain échappé ; la volupté calme de la sieste m'a plongé tous ces jours dans une douce extase qui me fait tout goûter avec joie, et m'amuser d'un rien.

Le jour suivant, pour en finir avec Brunelleschi je vais voir la sacristie de San Lorenzo ; de nouveau ma joie est parfaite ; l'imagination dans les formes, le parti merveilleux tiré de l'espace, tout me confond ; ici on sent la présence du génie, la volonté du créateur qui subordonne tous ses moyens à un idéal de beauté. (C'est dans cette sacristie que l'on conserve le buste du saint par Donatello.)

Je finis la matinée au Musée National, ce Bargello qui ces dernières années peupla souvent mes rêveries.

*Michel-Ange* : Brutus, admirable tête virile. Le David (non pas le grand bonhomme de l'Académie), on le fait tourner, on le sent se dégager du marbre comme les prisonniers, il est presque achevé, son geste du bras pour lancer la fronde cache un peu le visage. Ce garçon semble à la fois s'offrir et se refuser (souvent pareille expression chez Michel-Ange), pose abandonnée, chancelante... Bacchus avec un petit faune, derrière, qui mord des raisins. Ce Bacchus est un peu asiatique. (Ce qu'il y a d'arrondi dans Michel-Ange.)

*Donatello* : David, la plume du casque à terre qui lui balaie la cuisse. Le Saint Jean qui marche en lisant une bandelette. L'Amour dansant, la hardiesse des bras écartés, la beauté du ventre, il est déculotté (ses jambes sont couvertes de grègues).

David de *Verrocchio* : chemise collante, outre l'armure et les bandelettes, sous laquelle se lit la chair, les seins, toute la poitrine...

Un assez aimable jeune gardien me donne des explications sur des faïences. Ennuyeux Della Robbia. Beaux Jean Bologne. Fragments de Giotto.

Après le repos chez la vieille, j'écris dans mon journal des souvenirs de Sorrente.

Sur la fin du jour, l'auto de Berenson vient me prendre ; j'y trouve la princesse Ruspoli qui me met au courant des usages de la Consuma. C'est une propriété de montagne où Berenson passe l'été. Sa vie est toute réglée ; il travaille dès 6 heures du matin, et les hôtes de la maison, qui sont fréquents et nombreux, sont soumis à une sorte d'étiquette. Nous suivons le Val d'Arno puis peu à peu les cyprès deviennent rares ; nous nous élevons jusqu'à mille mètres, assez près de la Chartreuse de Val-lombrosa. Surprise de trouver des bois de hêtres. Vue splendide sur les Appenins, l'Alverne, etc. Voici Berenson sur le chemin, petit vieillard fort vif, sa secrétaire et Truelle, jadis rencontré à Rome (en ce moment au ministère).

Nous remontons à la maison et Berenson jusqu'à l'heure du dîner disparaît. On me laisse bientôt, car chacun vers sept heures a l'habitude de faire la sieste, puis de s'habiller pour le dîner. Avec Mlle Mariano, je fais quelques pas jusqu'à un belvédère. Le confort de ma chambre, pourtant rustique, est des plus raffinés ; tout est compris pour l'agrément des hôtes ; les moindres objets qui peuvent servir pour le travail sont prévus.

Le dîner sonne ; les femmes sont en robe longue, les hommes en smoking. Visiteur d'un jour, je me suis excusé de rester en veston. La chère est exquise et le dîner grandiose. C'est bientôt de la Russie qu'on parle — en y mêlant de violentes critiques contre le fascisme. Quand on se retrouve au salon, à moi seul — ou presque — je dois mener la conversation, racontant ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu à Moscou. Berenson aime les histoires ; il sait vous écouter, et vous encourager. Il n'est pas du tout question d'art ; mais toute la conversation est cependant dirigée vers la plus haute culture ; nous n'en traitons que légèrement. Dans cette maison et près de cet homme, j'ai eu l'impression d'être auprès d'un grand civilisé, d'une fleur ; toutes les joies de la vie, il semble que là-haut elles fussent réunies et vénérées, la liberté de l'esprit et du jugement placée au premier rang. La soirée se prolongea jusqu'à 11 heures. J'emportai dans ma chambre des lettres de Mérimée (avant le repas, j'avais lu dans Mardrus *Le Père au pet*, dont on avait fait la veille au salon une lecture publique).

Ma nuit fut agitée ; brusque changement ; altitude ; on faisait du feu. On me réveilla pour le bain, puis un exquis déjeuner me fut servi. Ensuite je me recouchai, voyant le temps maussade, puis pris la plume pour écrire des souvenirs sur Sorrente. Avant le déjeuner, je pus faire une promenade dans les bois avec Mlle Mariano, fort soucieuse de politique (très antifasciste), voulant savoir l'attitude de Gide, etc. Les preuves de la persécution de l'esprit qu'elle me donne sont émouvantes et rappellent fort une autre dictature, l'histoire de Mora (élections), le meurtre de Rosselli à

Bagnoles, etc. « Ce matin, me dit-elle, Berenson est bouleversé par le triomphe des journaux italiens qui vantent leur entrée dans Santander, ville affamée, assoiffée ; belle prise... Ce peuple est bas et n'aime que le bruit. Ah ! la victoire sans armes : c'est cela qui lui plaît. Il n'a jamais su conquérir, mais seulement annexer. C'est toute la politique de la maison de Savoie, la plus lâche et la plus rouée qu'on ait jamais vue. »

Après le déjeuner, avant la sieste, au jardin, Berenson, sans paraître se livrer profondément, parle avec familiarité. Position à la Goethe ; je veux dire que son esprit semble planer sur les deux continents ; le monde entier lui écrit ou vient le voir ; il est l'ami-oui de tous les hommes qui comptent ; depuis plus de cinquante ans il a connu toutes les gloires. Tout cela, la modération du ton qui n'exclut pas la chaleur, l'expérience, la vivacité (il lit tout en toutes les langues), ne va pas sans grandeur ; mais d'entretien vraiment intime avec lui, je n'en eus pas. Je n'ai rien à dire contre sa prévenance, sa gentillesse, l'honneur qu'il m'a fait de m'écouter..., mais j'eusse aimé davantage près de lui satisfaire ma curiosité.

Après la sieste, il y eut le thé, puis le départ, qui fut émouvant. Berenson me pria de lui écrire où je serais nommé ; il souhaita que ce ne soit pas dans l'Ouest de la France, qui lui paraît affreux et triste ; il souhaita que je sois en un endroit où il puisse me rencontrer (il passe six mois de l'année en voyage). Truelle et la princesse partaient aussi (après plusieurs semaines de séjour), et cela n'allait pas sans émotion. La voiture les laissa à la gare de Pontassiere et moi, elle me conduisit à Florence. Sans changer de valise, je fus droit à la gare prendre le train pour Sienne, où j'arrivai à la nuit.

Le lendemain matin, je vis le Palais Public ; admirable beffroi ; place en demi-cercle où se déroule le Palio. Ma joie fut immense de voir enfin la *Maesta* de Martini, ce poudroiement d'or et de bleu fondu que forment les anges (vision de grâce, de beauté suprême), et le fameux cavalier... Je vis encore les fresques très mal en point d'Ambrogio Lorenzetti, le *Bon* et le *Mauvais gouvernement*. Les Martini suffisent à ma matinée ; rarement j'ai vu des choses plus belles, d'un art plus pur et qui enchante davantage (déjà les fresques d'Assise m'avaient fait adorer Martini). L'après-midi, je fus au Dôme, dont l'intérieur est d'une richesse et d'une originalité surprenantes ; cependant nulle faute de goût. Devant la porte, je trouvai un curieux homme aux yeux bleus, l'air naïf, portant une courte barbe, l'habit de coutil gris fatigué, qui me demanda un renseignement. C'était un peintre français ; il désirait tout voir de Sienne ; une ferveur naïve le possédait. Je l'emmenai au Palais Public (ma deuxième visite à Martini me servit à mieux le retenir). Il n'avait jamais entendu parler de ce pein-

tre, mais il sut l'admirer. Il s'attacha d'une manière presque égale aux médiocres fresques des salles voisines ; il suffisait qu'une chose soit ancienne pour qu'il l'admirât, mais je m'aperçus ensuite à quel point cela était sincère, car ce garçon avait vraiment une vision de primitif. Il écrivait tout ce que je lui disais, et tout ce qu'il voyait, sur un album. Et puis il n'avait jamais fini de regarder ; il ne savait pas se défendre. Il voulut voir avant le soir plusieurs églises, dont la plupart étaient médiocres ; le besoin de visiter, d'emmagasiner, le tenaillait. Je passai seul la soirée, qui fut assez pluvieuse.

Le lendemain, je fus à l'Opera del Duomo longuement m'arrêter devant les Duccio ; ces petits panneaux sur bois d'une couleur chaude et atténuée, d'une composition, d'une intelligence dans les scènes de l'Évangile, m'emplirent de ravissement. C'était pour Duccio et Martini surtout que je venais à Sienne (je ne parle pas de l'architecture, du paysage, de la position étonnante de la ville sur ses trois collines et qui a si bien gardé son aspect du Moyen Âge). J'avais rencontré mon peintre (Model) à l'Opera, et nous fûmes déjeuner ensemble. L'après-midi fut consacrée à la librairie du Dôme par Pinturicchio ; c'est charmant sans doute par la couleur et la gentillesse des personnages, mais cela ne dépasse guère l'imagerie. De là, nous fûmes au musée qui présente une collection sublime de l'école siennoise. La joie de Model, sa ferveur devant ces maîtres souvent inconnus était bien émouvante. Je ne saurais redire la vivacité délicate de la couleur, le charme des Vierges, l'air parfois byzantin des compositions, je ne sais quoi de tellement étranger à Florence et d'un charme si profond. Je revois une Vierge de Sassetta qui porte un Enfant, chose rare, d'un admirable modelé ; je revois un Giovanni de Paolo qui sut asseoir la Vierge au milieu d'un merveilleux paysage siennois (le premier de l'école, dit-on). La Déposition d'Ambrogio Lorenzetti est belle, sans déclamation, assez proche de Giotto. (Je ne pense pas, comme Berenson, que celle de Pietro à Assise ne soit que déclamation.) Pour finir la journée, je fus encore avec Model voir des églises. Ce qui me plaisait, c'était d'aller de l'une à l'autre, de parcourir les rues, de goûter la beauté de la ville, de ses tours, de son beffroi, de ses palais, de sa cathédrale... Nous avons ainsi le loisir de prendre des points de vue divers sur cet amas de merveilles dont l'unité de forme et de couleur (vieux toits de tuile) est si grande. Découvrant tout à coup le beffroi du haut d'une terrasse, je me lançai malgré moi dans une phrase lyrique — il me semblait que c'était l'intelligence même qui s'exprimait dans ces pierres — qui me fit regarder avec admiration et stupeur par Model... Comme il allait rentrer en France par le Midi, je lui indiquai ce qu'il faut voir en chemin ; il écrivit tout avec religion. Cette soirée, je la passai avec Domenc, jeune

architecte de la Villa Médicis qui était pensionnaire à mon hôtel et dont je fis la connaissance ; la conversation ne fut pas sans charme.

Le lendemain matin, pluie ; je fus boire un ice-cream soda, puis au café avançai un peu mon journal. Le temps par bonheur s'était remis quand une auto nous conduisit, Domenc et moi, à Monte Olivetto.

Il faut louer les environs de Sienne (les vignes mariées aux ormeaux) et plus encore l'opulente austérité de Monte Olivetto. C'est un endroit où il faudrait passer quelques jours pour aimer à l'aise les cyprès, les pins, l'horizon et les bois d'oliviers. Toutes les fenêtres du couvent, qui vaut surtout par sa situation, donnent sur une vallée immense, admirable. Ce que nous venions voir, c'étaient le cloître et ses fresques. Certaines sont de Sodoma, d'autres de ses élèves. Rien de comparable au *Mariage d'Alexandre* ; on douterait même parfois que Sodoma connût l'art de la fresque... De plus, il imite souvent et gauchement Signorelli, dont l'œuvre dans ce cloître resta inachevée. Mais les quelques fresques de ce dernier valent bien le voyage ; elles complètent admirablement Orvieto ; on y retrouve la patte du lion (elles sont un peu antérieures). Point de nudités dans ces scènes de la vie de saint Benoît, mais des pages, des guerriers si fièrement campés, si actifs et parfois si féroces qu'on en est enflammé. Et quels admirables vieillards, quels moines aux visages de brique finement burinés, profondément creusés ! Les voûtes blanches sont lumineuses, dorées ; leurs plis d'un dessin implacable. Nous eûmes ensuite le plaisir de causer longuement avec le Père économe, bénédictin français qui nous fit d'édifiantes révélations sur le régime : arrestations, misère, délation, ennuis faits à l'Église.

La soirée, je la passai encore avec Domenc. Le lendemain, je quittai Sienne pour San Gimignano. Quel dommage d'avoir joui seul de ce surprenant paysage ; au milieu de la plus riche nature d'oliviers et de cyprès se dresse, antique, la ville, hérissée de neuf tours ; elles sont sans art, toutes carrées, mais d'une vigueur projetée sur le ciel... Les gens ici ne font que passer quelques heures, aussi l'hôtel, la Cisterna, n'exploite point ceux qui veulent s'arrêter ; la vue de la terrasse où l'on dîne est merveilleuse. Quel plaisir j'eus à errer, à regarder la vie de ce bourg où certes les gens ne sont pas riches. En passant, je pus sourire plusieurs fois à un tailleur qui travaillait sur le pas d'une porte.

Après la sieste, j'allai voir les Ghirlandajo du Dôme (femmes dans un intérieur, assez remarquables) et les Gozzoli qui relatent la vie de saint Augustin. Quand il trouve moyen de nicher quelque part un jeune homme, ce peintre est toujours exquis — et aussi quand la scène se prête à quelque luxe. Sans doute n'est-ce pas un grand homme, mais il a le don de me plaire. Je fis ensuite le tour des remparts ; j'étais heureux, (sus-

pendu), je regardais chaque chose avec curiosité...

Quand le soleil s'est couché, je vais chez le coiffeur de la place. On me prend pour un Italien (de même à l'hôtel à Sienne). Le patron m'entonne une petite louange du Duce ; comme je ne réponds pas, il change de sujet. Je donne un pourboire à chacun des deux petits aides qui en sont joyeux.

Le soir, après une promenade amusante dans le jardin public à l'entrée de la ville, je fais une conversation devant le dôme, sous une loge où l'on joue parfois des opéras. Ce sont quatre jeunes ouvriers de seize ans que j'ai rencontrés. Bientôt, en face de nous et sous la loge viennent s'asseoir des filles coquettes qui doivent être jalouses... J'aurai un bon souvenir des gens de la petite ville, non point de leur beauté peut-être, mais de leur aménité, de leur manque de vice. Peut-être les Italiens qui ne sont pas perdus par le touriste sont-ils tous aussi braves.

Je quittai le lendemain matin San Gimignano en jetant un dernier regard émerveillé. À midi, j'étais à Florence. J'allai à la Pitti.

Portrait de *Vélasquez* (un cavalier).

*Véronèse* : homme à fourrure poivre et sel.

*Rubens* : Ulysse à l'île des Phéaciens. Paysage plus beau que nature ; on pense à Goethe. Retour des paysans.

*Sodoma* : saint Sébastien.

*Titien* : homme en grenat, plumes vertes.

*Rubens* : les conséquences de la guerre : massacres, femmes éplorées, œuvre soulevée d'horreur. Portrait de Rubens avec trois hommes (son frère et deux philosophes), admirables visages, sobriété.

Saint Jean Baptiste par *Del Sarto*. Plusieurs portraits de *Raphaël*, le Comte Valdemar Cristiano par *Sustermans*, charmant jeune garçon.

Sorti du musée, je fis un tour dans Boboli, puis je fus pris d'un grand désir d'achats ; les magasins de Florence, maroquiniers, chemisiers, sont extraordinaires. Larbaud les a décrits. J'achetai des boîtes de cuir, une cravate anglaise, un Borsalino, etc. J'allai le soir aux Cascine. Ces nuits d'aventure et de surprise ont pour moi quelque chose de féérique. Mais je blâme le manque de lumière ; il y a foule et il fait nuit noire ; si je savais mieux l'italien, à l'oreille je pourrais juger les gens.

Le lendemain, matinée inoubliable au Musée archéologique ; beauté de certains granits roses égyptiens ; de mes plus grandes émotions statuaires ; œuvres étrusques ; tombeaux ; surtout petits bronzes d'une ingéniosité, d'un raffinement, d'un imprévu dans les poses, d'une sensualité dont je ne me lasse pas. J'allai enfin revoir l'Idolino qui m'avait tant ému jadis ; je le trouvai encore plus beau (ainsi que d'autres bronzes qui l'entourent). Un jeune et beau gardien le faisait tourner pour les visiteurs ;

on peut ainsi se griser de cette perfection *ad unguem*...

Je restai seul enfin dans la salle, perdu dans ma contemplation et parlant à l'idole comme à un ami cher et cependant inaccessible. Je montai voir les vases, dont plusieurs, par la légèreté du dessin, les bonds des danseurs, le lyrisme des attitudes, me plongèrent dans la joie, puis on m'ouvrit les salles où sont conservées les copies des fresques d'Orvieto, Chiusi, Tarquinia. Beaucoup de joie et de surprise à voir la vitalité de cette race affirmée jusque dans la mort, son sens décoratif, sa terreur de mourir, sans doute, et aussi son amour des plaisirs. Beauté des lutteurs, des chevaux, des esclaves, des cavaliers, j'étais ravi. Je retournai voir encore les petits bronzes (et la Chimère, le Harangueur) qui m'avaient tant séduit ; enfin je fus devant l'Idolino dont la salle est un peu isolée.

Le lendemain, je fus deux longues heures aux Offices, je déjeunai tard puis allai à Fiesole ; je m'arrêtai au couvent de saint Dominique ; j'y vis un Angelico, un Castagno, un Christ de Donatello. Un jeune père me faisait visiter. De là, je fus à la Badia Fiesolana, qui fut bâtie par Brunelleschi ; elle sert d'église à un collège de garçons dont je vis quelques-uns dans le cloître et le jardin — fort beaux — qui faisaient partie d'un cours de vacances. Dans Fiesole même, je ne visitai rien, mais rôdai, heureux du paysage. Enfin je montai à la terrasse dominant la ville, d'où l'on embrasse Florence et le Val d'Arno. Je fus là jusqu'à la chute du jour ; mais il faisait gris.

Le soir qui était samedi, je fus à la place Michel-Ange. Je descendis à pied la via dei Colli, me perdis dans une impasse ; comme je marchais assez vite, énervé, une jeune fille (quelque obsédée) s'affole, se met à courir, arrive chez elle en criant...

Le jour suivant, le matin, je vais à l'Opera del Duomo, revoir les Angelico et les Castagna.

... Je m'enivrais des rues et des quais. J'étais à mon dernier jour. C'était dimanche. J'arrivai à San Spirito dont la place était toute tendue en l'honneur d'une procession ; l'église se remplissait ; on allumait des cierges sous des voûtes splendides ; alors je compris que ces lustres, qui m'avaient choqué, quand ils sont allumés ne font qu'embellir encore cette architecture. La procession passa, orphéon, enfants déguisés en anges, tiers-ordre, etc. Dans l'église, les gens attendaient comme au spectacle ; plus une place assise ; on passait faisant la quête : je ne vis pas donner un sou...

Le dernier matin, je fis quelques courses et revis quelques monuments.

Je ne veux pas de regret, à quoi bon, le voyage a été si beau...

Pour Gide, le séjour à Sorrente, grâce à nos aventures surprenantes,

sera inoubliable. Je m'étonnais que, dans une vie si longue et tant de voyages, il n'ait pas eu plus de chance : « Je n'ai jamais pu, me dit-il, manger mon pain en tartines ; tantôt un gros morceau de beurre, tout à la fois, puis après le pain sec. »

Chacun est responsable un peu de ce qui lui arrive ; j'ai observé que Gide, après une belle aventure, est aussitôt pris du désir de travailler — donc de courir s'enfermer à Cuverville.

*Pontigny, 29 septembre.*

(Décade du 20 au 30 : *Rôle social de l'art dans les périodes de trouble mental et de désespoir.*)

Je montrais à Sachs, il y a quelques semaines, mes notes sur la Volga et mon Sermon. Il se permit d'être enthousiaste (des notes surtout).

« J'ai l'occasion, disait-il, de lire des centaines de manuscrits..., eh ! bien, je ne vois pas un seul jeune qui ait vos dons... Dès à présent votre style est mûr, vous êtes maître de votre forme... et vous avez quelque chose à dire... Laissez-vous aller simplement. Mais vous préférez attendre je ne sais quoi ; il faut se jeter dans la lice. Vous vous croyez modeste, mais vous souffrez d'un faux orgueil... Il y a dans votre art quelque chose de *dressé*, de dynamique, dont l'époque a besoin, et qui vous est naturel. Et puis, en peu de mots vous savez évoquer la beauté. Vraiment, vous êtes fait pour travailler dans le beau, dans la grandeur.

» C'est pour cela que votre "Sermon", quelque réussi qu'il soit, ne saurait me plaire vraiment ; vous jouez par la bande. Cette critique du plaisir que vous faites, vous y mettez de l'ironie... mais on sent que vous seriez bien plus à l'aise à chanter directement la joie et le bonheur. Dès à présent vous pourriez nous donner une œuvre enthousiaste chantant la chair. Car vous avez un sens très particulier de ses mystères, avec le don de les suggérer. »

(Je me débattis contre ces louanges, et ne sais trop qu'en penser. Mais les protestations de sincérité ne manquaient pas. Sachs rit bien quand je lui dis que je venais à Pontigny pour *m'éprouver*, pour voir ce que je rends sur le public... Et pendant...)

*Chambourcy, le 14 octobre.*

*Pontigny*, il y a trois ans, m'avait fait une grande impression ; mal au courant de bien des choses, je ne comprenais guère les entretiens ; les orateurs me paraissaient des puits de science. J'imaginai qu'il fallait au moins du génie pour oser ouvrir la bouche dans le salon. Et puis les repas, nombreux, un peu solennels, me gênaient. Je me sentais bien jeune.

Cette année, retournant là-bas, je trouve dans le train Mme Dubois.

« Ah ! vous retournez à Pontigny, me dit-elle ; vous allez donc parler. Vous m'aviez dit que vous ne reviendriez pas avant de pouvoir le faire... — Je ne viens que par raccroc, pour retrouver Gide et Martin du Gard, et aussi pour introduire Fernand Gabilanez... »

Cependant, bien que décidé à ne rien dire (horrifié à cette pensée, toujours la modestie), je pris la parole deux fois pour exposer la situation des intellectuels en Italie et en Russie. Le thème de la décade était : Rôle social de l'art dans les époques de trouble mental et de désespoir. Je pris sur moi de parler ; il me semblait que c'était un devoir... Je m'en tirai sans trop de peine. J'avais oublié que j'ai déjà plusieurs années d'enseignement derrière moi... Et puis, j'étais plein de mon sujet.

Je pus parler presque sans préparation (à peine quelques mots jetés sur un carnet). On m'écouta. Gide me dit, le dernier jour : « Au début j'étais inquiet, mais dès les premiers mots je fus rassuré. » (Mon défaut, cependant, fut un débit saccadé ; cela venait du manque de préparation ; j'enchaînai mal. Mais j'éprouvais de la volupté à sentir dans mon esprit des idées claires se présenter tour à tour et s'expliquer vivantes. Martin du Gard loua ma précision ; Gabilanez, la vie de mon exposé (ceci au sujet de l'Italie). Quand je parlai de la Russie, plus à l'aise peut-être, j'évoquai davantage de souvenirs personnels, et j'émus. L'histoire du vieillard que je contai pour finir toucha l'auditoire ; je calculais mes moyens (qui étaient les plus simples) et je les voyais réussir. Beaucoup me louèrent. Martin du Gard me dit : « Vous avez inauguré un genre à Pontigny : le parfait reportage. C'est ce qu'un jeune homme peut faire de mieux : apporter sa déposition de témoin. » (Certes, j'avais banni les doctrines.)

À coup sûr j'étais à l'aise, parmi les cinquante personnes de la décade, mais sauvage tout de même. J'éprouvais souvent le besoin de me taire ou de m'isoler. Je dus passer pour fier ; moi qui aime tant les belles conversations, d'en sentir tant qui fussent possibles me rejetait plutôt dans le silence. (De même, dans certains pays, l'abondance des êtres séductibles me jette dans l'austérité.)

Ce que j'étais, au fond, venu chercher à Pontigny, c'était de la confiance en moi-même. (Schlumberger n'y était pas, mais je pus le voir ensuite à Paris.). De la confiance, on m'en donna. Conversations nombreuses avec Martin du Gard ; il me raconte son séjour en Italie, patrie de son cœur, qu'il vient de découvrir ; parlant d'amour, je m'aperçois que pour bien des choses je suis plus près de lui que de Gide (le meilleur moment, dit-il, c'est après ; Gide, au contraire, éprouve le besoin de fuir...). Jamais personne à Rome ne lui demanda d'argent ; au contraire, on lui fit des cadeaux.

Je lui montrai mes petits écrits. Il les jugea bons ; n'y fit aucune critique, « mais, disait-il, si c'est là le travail d'une année, c'est peu. Je m'inquiète de vous voir si timoré, car vous avez vraiment à dire ; lancez-vous, que diable ! Vous voulez faire trop bien du premier coup. Si je ne vous connaissais pas de chaleur intérieure, je vous prêcherais l'économie, mais vous n'avez pas seulement un petit filet comme S., dont il tire d'ailleurs un parti extraordinaire ; il faut vous abandonner.

— Je ne m'abandonne que trop.

— Il est vrai que vous êtes un des jeunes de ma connaissance qui se réalise le mieux, et je pourrais me demander si cette absence de frein n'est pas nuisible au travail. De même, votre habitude de noter au plus vite les choses dans votre carnet fait que rien en vous ne se repose. On ne peut se transformer. Le journal que tient Gide, si intéressant qu'il soit, nuit à sa veine créatrice.

— Mais qui dit que je puisse créer ?

— Vous le pourriez, je crois ; j'en juge à votre conversation ; vous savez suggérer une atmosphère, camper des personnages ; ce que vous dites est si vivant... Vous devriez donc travailler dans le sens du portrait, du récit. Je ne parle pas encore de roman. »

J'eus le plaisir, un jour après le déjeuner, sous la charmille, de lui lire ainsi qu'à Gide nos aventures de Sorrente. On m'écouta. Martin était frappé du frémissement de ces notes. On ne sait pas si c'est grâce au sujet ou par la manière. Sans doute grâce aux deux. Gide ne disait rien (il fit seulement quelques critiques de détail), mais il écoutait avec recueillement et je vis qu'ensuite ces souvenirs ravivés le poursuivaient. Le soir, quand il quittait le salon, je le raccompagnais dans la nuit jusqu'à « l'école » où il habitait. Sa chambre, ornée d'un balcon, donnait sur la route. Quand j'y passais à bicyclette par escalade, j'allais lui dire bonjour.

Voici huit ans qu'il n'était pas revenu à Pontigny ; Desjardins était tout rajeuni par ce retour, et Gide, se sentant dans un milieu chaleureux, était tout épanoui (il eut cependant une crise de mélancolie, sentant tout le bien-être qu'il avait rapporté d'Italie se fondre ; je le remontai de mon mieux ; la connaissance d'enfants lui fit du bien). Les jeunes filles de la décade se plaignaient d'être délaissées par les jeunes gens, tout accaparés par Gide, disaient-elles. Il est vrai que sur tout le monde il exerçait son charme, et qui n'allait pas sans respect (sans crainte aussi). Je servis plusieurs fois de truchement, entre autres pour obtenir qu'il fit des lectures le soir.

Gabilanez plut beaucoup à Martin (il trouve que son esprit merveilleusement réglé paraît marcher sous une cloche de verre) ; à la jeunesse, au contraire il parut froid. Le mouvement naturel de Gabilanez n'est pas

d'aimer, aussi ne peut-il pas rencontrer à chaque pas des amis. J'eus la surprise là-bas de revoir Letellier ; excellent cœur (avec moi), paon terrible. Sa vie me paraît toute en façade ; il vit pour la galerie et s'afflige de plus en plus d'une incontinence verbale qui frise l'indiscrétion, d'aucuns diraient la mythomanie. [...] Je m'ouvris à lui de l'inquiétude que j'avais sur sa dissipation d'esprit. Il m'apparut qu'il ne s'en doutait même pas (il convint cependant qu'il travaillait de moins en moins et que depuis un an l'idée de suicide ne lui paraissait point monstrueuse). Quant à ses fréquentations mondaines, il me dit qu'elles l'empêchaient du moins de voir une société de bas étage qui l'attire plus — mais dont il a peur. Il tombait presque des nues quand je lui exprimais mes craintes ; il avouait n'avoir pas l'habitude de s'interroger, de se contrôler. Comme je précisais mes critiques, les arguments par lesquels il me répondait m'enfonçaient dans mon blâme ; tout n'était là que vanité et sourde angoisse qui ne veut pas s'avouer à soi-même. Je doute que mes paroles puissent l'arrêter sur sa pente ; mais je ne crois pas non plus que mon avertissement ait pu sérieusement le troubler dans son mensonge s'il est pour lui vital.

Jean Grenier vint deux jours. Il est mon ami — et cependant je ne l'avais vu qu'une seule fois, en 1930 (je lui avais écrit à la suite d'un hommage à Mistral). Depuis, nous nous étions envoyé quelques lettres.

Le secrétaire de l'Abbaye <sup>1</sup>, nommé Gilbert, sympathique (l'air un peu défroqué), lisait les lignes de la main. Il fut frappé de la largeur de la paume (bien assis dans la vie), de l'indépendance (l'auriculaire écarté), de l'absence des influences subies ; les coussinets à l'extrémité des doigts sont, paraît-il, bon signe. Impossible que Gilbert me trouve un défaut. Très bonne irrigation, chaleur. Tendance à se satisfaire au jour le jour d'une vie intense qui serait une création.

Ces révélations, il me les faisait au début de mon séjour. Vers la fin, comme je le connaissais un peu mieux, je lui fis lire *La Volga*. Il en fut heureux. « Cela confirme ce que j'avais senti le premier jour dans vos mains brûlantes ; je croyais tenir un oiseau... Ensuite, je dois l'avouer, mon jugement se démentait. Vous me paraissiez hautain, il faut dire même que vous avez l'air "vache". C'est peut-être l'amitié de Gide qui le rend fier, pensais-je. Mais maintenant je comprends tout, ma première impression était la bonne, vous vivez pour aimer, et vous aimez comme l'eau coule ou comme le soleil chauffe. Je vous aime bien d'être ainsi. »

Mais cet aspect sévère, pourquoi ? est-ce un moyen de défense ?

---

1. Retrouvé en 39 à Pontigny, et à Marrakech en 1968. [Note de R. L., au crayon.]

Visite à Adrienne Monnier. Je ne l'avais pas vue depuis des années, mais nous causons comme jadis. Je parle naturellement de Moscou ; de même à Paulhan, que je vois à la NRF. Je retrouve chez lui Henri Michaux (après douze ans) ; beau visage émacié, il a perdu son air d'ironie ; paraît fort sous son air frêle. Je vois Étienne et son amie... c'est un ménage d'écrivains ; chacun entretient Paulhan de son inspiration.

19 octobre.

Visite à Schlumberger. C'est un guide à conserver. Il me signale plusieurs fautes de langue dans les pages que je lui soumets. Il m'encourage franchement.

Soirée avec Gide. Je l'emmène voir un documentaire sur les scouts, puis, entrés par hasard au Palais Berlitz, nous y faisons une rencontre surprenante.

Revu plusieurs fois « L'Art français » ; j'ai besoin de revoir, comme de relire, pour comprendre (Stendhal avoue la même chose). Plusieurs visites à l'exposition. Quitté Paris pour un préceptorat à Chambourcy (à 20 km). Je vais passer le week-end à la maison comme un collégien. Conduit à l'exposition le jeune frère de Jean Queneau que Gide me confie. Longue après-midi avec Josette Chaumetton. Le soir, je retrouve au Palais Berlitz notre phénomène que je ramène à Gide. (Il avait promis de donner de ses nouvelles... mais rien n'était venu.)

Je passerai l'année avec mon petit élève (l'hiver en Suisse), ou je serai nommé d'ici quelques semaines à Bucarest.

Changer chaque année d'occupation, de milieu (et si possible de pays), voilà, me semble-t-il, le moyen de rester jeune. « Vous ne regrettez jamais rien ? me demandait Mme Bussy. Il n'y a pas un pays où vous voudriez rester, et vous n'avez jamais le mal du pays ? » Vraiment point. Je me trouve bien partout (je n'ai pas envie de changer toujours comme Gide). Cependant, je ne suis jamais très content de rentrer en France...

Je suis enfin capable d'écrire au courant de la plume (il y eut jadis un moment où je faisais un brouillon pour mon journal). Mais je n'écris bien et volontiers qu'en ayant quelque chose à dire (aventure, voyage...), alors les mots me viennent, je suis entraîné par le rythme. Je dois donc me persuader que pour faire de la littérature il me faut soigner mes préparations. Porter et méditer...

23 octobre.

Cette semaine, relu le *Journal* d'Amiel en l'annotant. Je voudrais, pour la Sorbonne, faire une étude sur lui (ainsi que sur Maine de Biran). Que je me trouve heureux, équilibré, épanoui, près de ce craintif Amiel.

Sa lecture qui m'attriste m'est aussi un réconfort, un excellent moyen de juger ma vie et de voir clair... À vrai dire, il est rare d'avoir un tel témoignage intime sur une vie ; le seul malheur, c'est que le témoin ne vivait pas.

Ce matin, Baüer, dans sa chronique du *Figaro*, après avoir parlé de Stendhal, le flâneur, montre Gide qu'il vit dernièrement dans un café parlant sans lever les yeux à un de ses « disciples <sup>1</sup> ». « Quel piètre observateur, dit Baüer, cet homme est tout à ses pensées, il ne sort pas de lui-même et ignore le monde. (Pas étonnant qu'il se soit trompé sur la Russie...) »

J'ai pris la plume pour écrire à Baüer... puis c'est finalement à Gide que j'ai écrit.

« Pour la Russie, tous ceux qui la connaissent admirent ce que vous avez vu en deux mois — et comme la sensation directe vous a ramené de loin.

» Surtout, au jour le jour, depuis tant d'années, j'ai eu trop d'occasions de constater comme vous savez regarder, comme aussi il vous suffit d'un instant pour tout voir ou découvrir un détail caché, et comme, ce qui m'étonne le plus, les mots vous viennent en même temps que la perception (ce que vous appelez : dessiner sur place). L'intérêt des notes que j'ai sur nos diverses rencontres, c'est justement qu'on vous y voit vivre (et pas du tout les yeux baissés). »

8 novembre.

Michel pour un jour à Paris.

Son journal qu'il me montre est bien remarquable. Un vaste amour des hommes s'en dégage, et une fine sensibilité aux détails que révèlent les âmes. Presque tout est lamentable dans ce qu'il note au jour le jour : bassesse chez les chefs, veulerie des soldats. Tous ces gens se fuient eux-mêmes et passent à côté de la vie. (Mais justement ce journal donne une intense impression de vie.) Le propos d'abrutir les hommes, qui manifestement se dégage des ordres donnés par les chefs et de leurs paroles souvent habilement surprises, n'est pas loin de réussir : le temps, qui collabore à ce journal, montre peu à peu les soldats s'enliser et perdre irrémédiablement leur jeunesse. Rien ne mûrit en eux, mais tout s'atrophie ou se durcit. Certains obscurément s'en aperçoivent et souffrent sans savoir pourquoi... Ces pages, où tout est centré (le gâchis dans les âmes, l'attention de l'auteur qui les aime et veut les sauver), sans déclamation, atteignent au tragique, à la férocité et au cocasse, aussi. Et puis l'amour qui

---

1. Claude Mauriac et Jean Davray. [Note de R. L., au crayon.]

est exprimé là, pour être véhément et pur, je veux dire que sa résonance ne saurait être suspecte. Tout est là direct et cordial. Absolument publiable. Souvent hardi dans les remarques (sur le sexuel, entre autres), mais sans complicité, sans complaisance.

Si ce projet d'aller à Bucarest (espoir dont je me nourris, mais nulle réponse n'arrive) échoue, que deviendrai-je ? Là-bas ce serait la fortune, et une œuvre à laquelle je pourrais me donner (l'Institut Français). Ici, où du moins je me sauve d'une existence médiocre, nul éclat personnel ; ni conversations ni aventures ; des livres, quelque peu..., mais point d'élan. Ni solitude vraie, ni compagnie réelle, un temps tout fragmenté, ni climat ni atmosphère qui m'invite au travail. Je pense au plus préparer un diplôme de Sorbonne, lire ou relire (ce carnet est à sec)... À ne rien tenter pour le moment j'ai l'excuse de l'indécision, de l'espoir vague de partir...

Le premier mois de Moscou dans la neige, quelle activité ! J'écrivais et sur plusieurs registres, tout ébranlé par le climat. Et mes semaines d'Italie, cet été, je vivais royalement. Cette année fut fertile en longs moments éclatants qui ne cherchent qu'à revivre. À Chambourcy, je m'endors. Le sommeil qui parfois me terrasse dans la journée est, je crois, une manière de fuir l'ennui, de distraire l'attente. Je suis souvent assez las, précisément de mon inutilité, de mon attente.

12 novembre.

À Paris pour le 11 novembre. Jacques fait des progrès en français ; il se lance dans la littérature. Ses devoirs deviennent bons ; il a plaisir à lire haut ses phrases.

Déjeuné avec Gide et Catherine. Gide prépare une anthologie des poètes français pour la Pléiade. Nous parlons donc de poésie et citons des vers... Ensuite nous allons à « L'Art français » (moi pour la cinquième fois). Voyons les premières salles, des Primitifs à Poussin. Beaucoup de monde. Gide est repéré ; on nous suit. Nous nous arrêtons aux Fouquet (l'Étienne Chevalier, la Vierge d'Anvers, la Pietà de Nouans) ; Catherine qui aime l'Histoire regarde les Clouet ; elle collectionne les portraits des grands hommes ; je lui promets des photographies.

Regardons longuement le *Tancrede et Hermine* (de l'Ermitage) et *Le Règne de Flore*, dont Gide explique la symbolique : chaque héros se transforme en fleur (Narcisse en narcissis, Adonis en adonite, etc.). *L'Inspiration d'Anacréon*, qui vient de Hanovre (?), je n'avais pas su voir à quel point elle est faite pour Gide. C'est un tableau de piété païenne, disait-il ; un jeune Bacchus (ou Apollon) nu et assis verse dans les lèvres d'un jeune homme agenouillé, drapé d'une robe rosée, un philtre d'or. Le poète dans une sorte d'extase tient les mains ouvertes.

Nous allons ensuite voir les Van Gogh. Paul B. nous rejoint. (Ren-

contre avec Domenc, avec qui je m'étais trouvé à Sienne.) Nous restons longtemps à regarder un torse antique exposé sous une lumière frissante. La chair en semble vivante et tremble. La lumière portant sur le sein, surtout, est bleue ; elle se prolonge de ce pôle sur tout le ventre, le caressant, l'ombrant.

Le soir, la radio annonce que *Martin du Gard reçoit le prix Nobel*. Aussitôt j'envoie une dépêche signée de Michel et de moi. Toute la soirée, et tard dans la nuit, je pense à ce modeste ami tout à coup jeté dans la gloire. Personne à Rome n'a su (je m'en suis assuré) qu'il y avait fait deux séjours cette année. Il est vrai qu'il habitait une chambre meublée et prenait ses repas dans des bars automatiques. (Il vivait pour dix ou quinze lires par jour.) À Pontigny, il me questionnait sur Fès, sur la maison de Si Haddou. (C'est moi qui déjà l'avais aiguillé sur Rome, il aimait là-bas à s'enfermer dans les cinémas, et à vivre parmi le peuple.) Jamais, me disait-il, il n'a été heureux comme à Rome. Mes renseignements sur le Maroc l'y attireront sans doute.

Ce matin, les journaux sont bien embarrassés. Nulle part on n'a de photos du laréat. Voici un homme qui jamais n'a cédé à la réclame. On ne sait rien sur lui. (Toute sa théorie tend à l'hypocrisie et il pousse à l'extrême le souci de se voiler... ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, les langues d'aller leur train.) Il passe en général inaperçu ; il n'aime pas sortir avec Gide, car on est aussitôt remarqué. Il aime observer, fureter... C'est un inlassable voyeur. Gabilanez était frappé de la bonté de Martin du Gard. C'est en effet ce que je remarquai à notre première rencontre il y a six ans : un regard rayonnant de bienveillance et de chaleur. Aucune conversation n'est plus savoureuse ni plus nourrissante que la sienne. Il n'a rien d'un « intellectuel » ni d'un théoricien ; tout ce qu'il dit vient d'expérience ; rien n'est abstrait en lui, tout palpite de vie.

L'étrange, c'est sa timidité (ou sa sauvagerie). Il est attiré par les jeunes, et il en a peur. Il faut aller à lui pour recevoir le trésor de ses conseils, de son affection. Touché de voir qu'on attend quelque chose de lui, c'est alors qu'il se répand. Il sait vous écouter ; près de lui on a l'impression d'être classé à son rang dans l'échelle humaine.

(La fin de ce Carnet XXIII dans le prochain numéro.)



## *Lectures gidiennes*

**Daniel MOUTOTE, *André Gide : Esthétique de la création littéraire*. Paris : Honoré Champion, 1993. Vol. br., 22 x 15 cm, 205 pp., 135 F.**

Ce livre est un double bilan : bilan de l'œuvre de Gide, considérée dans son ensemble et aussi dans son siècle ; bilan de la réflexion de l'auteur, qui nous livre ici l'aboutissement de près de trente années de réflexions consacrées à Gide et à ses pairs, Valéry en particulier. Et c'est peut-être cette convergence qui empêche ce bilan d'avoir le caractère pesant et dogmatique que ce mot implique : soit que l'œuvre de Gide soit un stimulant pour celui qui l'interroge en toute bonne foi, soit que Daniel Moutote ait cette faculté de vivifier les auteurs qu'il aime, dans tous les cas, cela donne un livre qui, tout en bénéficiant d'une longue maturation, se donne comme une promesse de jeunesse et d'avenir.

Organisé autour de trois axes principaux (prétextes — structure génétique — communication), ce livre s'efforce de maintenir les deux bouts du fil gidien et, partant, d'en dénouer les nœuds ; d'un côté, considérer l'œuvre de Gide comme née d'un problème qui s'imposait à son auteur ; de l'autre, l'interpréter en fonction d'un public qui, de la simple présence de Madeleine jusqu'à « l'humanité future », n'a cessé de se transformer, modifiant avec elle les règles de son élaboration.

C'est ainsi que le premier secret, celui qui a trait à la sexualité, d'abord considéré comme message à soi-même, est générateur d'une œuvre poétique au sens le plus fort ; mais que ce secret devienne une donnée naturelle qui réclame d'être révélée au plus grand nombre, et l'œuvre tourne, avec *Corydon*, au document scientifique.

Le second est lié à l'Évangile, modèle de « l'œuvre d'attestation » que Gide va, inconsciemment, répéter dans ses œuvres : « *Dans toutes, un héros central soutient une idée que personne ne croit, entreprend une œuvre qu'il ne peut mener à son achèvement. Et le livre de Gide consiste dans la description de cet échec. [...] Comme l'Évangile, toute œuvre de Gide est le récit d'un grand échec.* » (p. 29).

Avec le sexe et le Texte, la musique est la troisième voie intérieure de Gide, celle qui établit l'harmonie entre les deux autres.

Pour l'étude de la structure génétique, Daniel Moutote dispose d'un avantage sur les autres commentateurs : sa connaissance du *Journal* de Gide, y compris ses passages encore inédits, qui lui permet de considérer l'œuvre de Gide comme un « work in progress », un univers sans cesse en expansion. Il s'agit là de la rencontre remarquable et rare de deux attitudes ordinairement séparées, voire opposées : celle du scientifique qui opère avec minutie sur des documents figés ; celle de l'humaniste qui s'enthousiasme en compagnie d'un écrivain toujours vivant.

S'agissant du *Journal*, nous trouvons donc, plus qu'un enregistrement de faits divers, le laboratoire qui « prépare les expériences morales opérées par les œuvres ». Le recours au mythe, héritage du symbolisme, explique le caractère schématique de toute œuvre de Gide, mais aussi son caractère tragique. Le procédé de la mise en abyme, qui conditionne tout son mécanisme narratif, est ingénieusement présenté comme une hypostase des évangiles, textes qui fondent leur validité en organisant la parole d'un autre : « Une œuvre écrite, pour se faire croire, ne doit pas être un récit simple, mais le récit d'un récit, parce que c'est alors un témoignage et l'amorce d'une tradition. » (p. 76).

C'est sur ces fondations que se développe l'œuvre, que se construit son éthique, dont les chapitres suivants, consacrés à la sincérité, l'expérience littéraire, l'état de dialogue, explorent les modalités. Le chapitre sur le diable fait le point sur un des aspects les plus mystérieux de l'œuvre de Gide, en l'identifiant comme l'expression de cette force de vivre et de voir qui porte Gide et ses personnages, de manière irrépressible, aux expériences, avatar, en quelque sorte, de la prédestination protestante. Le chapitre sur la composition distingue la structure élémentaire des récits, organisés en un « avant » et un « après », un pour et un contre, de celle des soties où « le contre, c'est-à-dire le vrai, c'est au lecteur de le trouver » (p. 138). Et dans le chapitre suivant, consacré aux *Œuvres complètes*, on voit ces diverses pièces prendre place et sens dans un édifice inouï : « L'œuvre de Gide, née dans le mythe religieux du Christianisme, et longtemps divisée entre le Ciel originel et la Terre promise, finit par réconcilier son origine et sa fin. [...] Elle est devenue un absolu, détaché de son auteur. Et cela, parce que le *Journal* qui l'accompagne donne les raisons et les méthodes de sa création, comme une œuvre comportant son esthétique, les lois de son être. » (pp. 156-7).

Après cela ne se pose plus que le problème de la vérité de l'œuvre : celle qu'elle saura imposer à son lecteur, mais aussi celle qu'elle l'aidera à trouver lui-même, à la manière d'une cure psychanalytique. Ainsi conçue, cette vérité ne peut être un message gravé en formules définitives ; principe d'incertitude créatrice, elle se nomme, comme le révèle le dernier chapitre, le goût de la vie : « Ainsi est accomplie la recherche esthétique : la découverte du grand secret érotique de la vie par le moyen de l'art. » (p. 198).

Il n'est pas de livre plus sincère que celui-ci ; en parfaite osmose avec Gide, Daniel Moutote nous livre ici, en des phrases souvent retentissantes, une réflexion qui témoigne autant du scientifique que de l'homme, et si le premier est fiable, c'est bien parce que le second est authentique.

PIERRE MASSON.

# Chronique bibliographique

## AUTOGRAPHES

Relevé dans le catalogue (que nous communiquons notre Ami Jean Lacroix) de la vente publique du 29 novembre 1993 organisée au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles par la librairie Pascal de Sadeleer (13 rue Vanderschrick, 1060 Bruxelles) :

N° 113. — [9 mai 1901]. *Le Roi Candaule*. Pièce en 3 actes. (Distribution sur 2 col.). Au deuxième acte, musique de scène de M. Adalbert Mercier. Décors d'Émile Bailly. Cette Représentation a été organisée sous les auspices de « La Revue Blanche ». Direction artistique de Monsieur Lugné-Poe. Double f. sur vélin glacé crème impr. en 1<sup>ère</sup> p. et ill. en 4<sup>e</sup> p. d'une gr. lithographie en noir (27,4 x 17,6 : mesures prises à la lettre débordant le TC), monogr. et titrée : *L'Œuvre // Le Roi Candaule / -1901-* (f. 32,3 x 22,8). Est. 5/6 000 FB.

Programme *non répertorié*. Nous n'en avons trouvé mention nulle part, ni du côté gidien, ni dans Aitken-Josefowitz. Le monogr. de la belle litho n'a pu être identifié.

N° 153. — GIDE (André), Correspondance à Octave Maus. 4 l. a. s., s.l.n.d. sauf 1 [1900 et 1904], à l'encre sur double f. de différ. beaux vergés in-12 ou in-8, en tout 9 pp. 1/2. Est. 15/17 000 FB.

3 lettres concernent l'édition de sa conférence du 29 mars 1900. Précédemment sans doute, Gide lui signifie déjà qu'il s'est formellement engagé à donner sa confér. à la petite collection de *L'Ermitage* et qu'il ne pourra donc en confier l'édition à *L'Art Moderne* comme le lui demande Maus (cette lettre s.d. est antér. au jeudi 29 mars si on la confère à celle du lundi 2 avril. Warmoes l'exposa à la Bibliothèque Royale en 1970 in *Présence d'André Gide* n° 109 en la datant d'avril, à défaut d'avoir pu lire les autres). Pendant son séjour, Maus parvint quand même à lui soutirer une publication partielle dans la revue. Gide ayant prêté son ms. s'excuse le 2 avril du retard pris à lui envoyer une copie. Il le remercie pour son accueil. « *Mon désir de revoir Bruxelles n'en est que plus vif — à pré-*

sent que je sais qui vous y êtes ». Il est question des lettres de Laforgue que détiendrait Maus et dont il aimerait prendre copie : « je craindrais de vous importuner par mon indiscretion, si je ne le faisais plus en son nom qu'en le mien propre ». Il lui envoie enfin la copie : « J'ai presque peur à présent, que le fragment soit trop long ; dans ce cas, coupez sans scrupule ».

1 lettre sur sa confér. du vendredi 25 mars 1904, 4<sup>e</sup> et dernière du salon de *La Libre Esthétique*, datée mardi matin [15 mars]. Il lui communique le titre : « Quelques réflexions à propos du Roman et du Théâtre », repris tel quel par Maus dans l'annonce de *L'Art Moderne* du 20 mars (p. 94). Gide lui signale d'autre part son embarras financier, et l'obligation où il est de devoir renoncer à l'achat du petit Vuillard, *La Tasse de café*, n° 193 du salon. Si Maus en a déjà parlé au peintre, il tiendrait quand même son engagement. Des notes prises par M[aus] à la confér. parurent dans *L'Art Moderne* du 27, le titre étant devenu « L'Évolution du Théâtre » (p. 102). Elle paraîtra ainsi en originale dans l'édition coll. de Saül. *Le Roi Candaule* au Mercure de France en 1904.

Au *Bulletin d'autographes* n° 807 (décembre 1993) de la maison Charavay (Paris), sous le n° 43940 :

Ms. aut., s.l.n.d., 2 pp. in-8°, ratures et corrections : 4000 F. Sous forme de lettre, Gide décrit une chasse au canard la nuit. « ... la nuit nous paraît plutôt claire. Une lune à peu près gonflée se montrait indistinctement à travers la brume éthérée... c'est curieux combien cette nuit n'avait, en elle-même, absolument rien de remarquable. Elle était muette, inemployée, humide... les chasseurs expérimentés savent, pour l'affût du canard, que ce sont ces nuits les meilleures... Nous adaptâmes nos patins, et sans dire un mot nous allâmes... » [Un fragment du manuscrit de *Paludes* ? On a reconnu là, avec quelques variantes, un passage du chapitre « Hubert ou la chasse au canard » (Pléiade, p. 134)...]

Au catalogue de la vente organisée à l'Hôtel des Cheval-légers de Versailles le 28 novembre dernier par Perrin-Royère-Lajeunesse, commissaires-priseurs associés, sous le n° E :

L. a. s. à Maurice Verne, 3 mars [1916], 3 pp. in-4°, env. Il ne pense pas pouvoir approuver entièrement l'appel de Verne, et ne veut pas que son nom figure dans le Comité d'Honneur. « Le sentiment qui me pousse à vous répondre ainsi est exactement le même qui nous retient aujourd'hui de faire réparation La Nouvelle Revue Française. Tout en manifestant notre vie par la publication des livres que vous avez pu voir (de Verhaeren, Claudel, Péguy, Porché etc.), nous estimons qu'il est imprudent de jeter dans la mêlée art, littérature et pensée. J'ai pour ma part la ferme conviction qu'ils sortiront fortifiés par ce silence partiel »...

Grâce à son Conservateur François CHAPON, la Bibliothèque Littéraire Jacques-Doucet a acquis (vendu à l'hôtel Drouot le 28 mai dernier) le manuscrit autographe du *Voyage d'Urien* (ms. partiel, 40 ff., formats divers, rel. ; il comporte des états fragmentaires du *Prélude*, avec variantes, un état plus ou moins lacunaire du texte, avec corr., var. et version différente de *Voyage vers une mer glaciale*, des éléments préparatoires de l'*Envoi*). (Ms. 43073, H'-V-6.)

## LIVRES

André GIDE, *Le Grincheux*, Fontfroide : Éd. Fata Morgana, 1993. Un vol. br., 17 x 11 cm, 32 pp. + 8 pp. (« Note par Claude Martin »), ach. d'impr. 22 nov. 1993, tirage limité à 30 ex. sur vélin du moulin de Plombié et 270 ex. sur vergé ivoire. [ Texte inédit, sur lequel le BAAG reviendra, très élégamment présenté sous une couverture reproduisant celle de la célèbre « Petite Collection bleue ». ]

Dans le dernier catalogue (à nous signalé par notre Ami Jean Lacroix, de Bruxelles) de la librairie Henri Vignes (1, quai d'Austerlitz, 75013 Paris) était offert (750 F) un des 20 « ex. d'archives » de l'éd. du premier acte de la traduction par Gide de *Hamlet*, Bruxelles : Éd. du Décagone, 1944 (in-4° en ff., couv. rempliée, non paginé, tirage à 125 ex., tous hors comm.) « Magnifique interprétation typographique [...]. L'imprimeur belge Sylvain Boumal a eu l'ingénieuse idée d'attribuer à chacun des 13 rôles une couleur distinctive, ce qui lui permet de purger le texte du nom des personnages. Les dialogues s'enchaînent sans rupture, comme si on les entendait, comme si, dans l'harmonie des tons qui composent la page, on voyait les acteurs les déclamer. »

## TRADUCTIONS

André GIDE, *Vyber z Diela*. Bratislava : Tatran, 1993. Un vol. rel., 20,5 x 14 cm, 609 pp., ISBN 80-222-0446-3. [ Trad. slovaque d'œuvres choisies : *Si le grain ne meurt* (*Kym zrno neodumrie*, par Elena KRSSAKOVA, pp. 5-262), *Les Nourritures terrestres* (*Pozemské ziviny*, par Elena KRSSAKOVA, pp. 263-361), *L'Immoraliste* (*Imoralista*, par Ol'ga HIRNEROVA, pp. 363-466), *Le Traité du Narcisse* (*Pojednanie o Narcisovi*, par Ol'ga HIRNEROVA, pp. 467-76), *Paludes* (*Paludy*, par Ol'ga HIRNEROVA, pp. 477-534), *Le Prométhée mal enchaîné* (*Zle Pripútany Prometheus*, par Ol'ga HIRNEROVA, pp. 535-74) et *Le Retour de l'Enfant prodigue* (*Návrat Mánostráného Syna*, par Ol'ga HIRNEROVA, pp. 575-92), suivis d'une « Cronológia » (pp. 593-6) et de « André Gide kedysi a dnes » (pp. 597-607, par Ján STEVCEK. ]

Nous avons signalé, dans le dernier BAAG, la récente parution en Corée d'un volume d'œuvres choisies de Gide. En voici la description bibliographique plus précise : Séoul : Éd. Hasô, 1993, vol. br., 22,5 x 15 cm, 379 pp. (numér. de 17 à 395), ach. d'impr. 5 juillet 1993 ; traduit par YI Yun-Sôk, il réunit *La Porte étroite* (pp. 17-127), *La Symphonie pastorale* (pp. 129-84), *Isabelle* (pp. 185-262) et *L'Immoraliste* (pp. 263-376), suivis d'une notice bio-bibliographique de 17 pages (pp. 377-93, illustrées).

## LETTRES INÉDITES

Dans sa biographie récemment parue de *Jean Genet* (Paris : Gallimard, coll. « NRF Biographies », 1993, vol. br., 24 x 15,5 cm, 691 pp. + 24 pp. ill. h.-t., ach. d'impr. 30 août 1993, ISBN 2-07-073016-6, 180 F), Edmund WHITE publie le texte de l'unique lettre de Jean Genet à Gide, datée du 12 décembre 1933 et restée sans réponse (pp. 113-4) — écrite six mois après une visite rue Vaneau du jeune

(futur) écrivain.

Récemment entrées dans les collections de la Bibliothèque Littéraire Jacques-Doucet, comme nous le signale aimablement son Conservateur François CHAPON : 32 lettres de Gide à Christiane et Marcel de Coppet (15 mai 1936 — 7 janvier 1942, Ms. 40795 à 40826) ; 63 lettres de Gide à Maurice Saillet (8 septembre 1934 — 5 août 1949, Ms. 42856 à 42919) ; 7 lettres de Gide à Pierre Brisson, dont 4 (1<sup>er</sup> octobre 1944 — 13 janvier 1951, Ms. 41614 à 41617) et 3 reliées dans un ex. des *Notes sur Chopin* (21155) ; 1 lettre dactyl. de Gide à François Mauriac, sur Proust, datée du 4 décembre 1922 [lettre à laquelle répond celle de Mauriac du 11 décembre, *Correspondance*, pp. 70-1].

#### ARTICLES ET COMPTES RENDUS

Pierre MASSON, c. r. de Walter Geerts, *Le Silence sonore : la poésie du premier Gide* (Presses Universitaires de Namur, 1992), *Littératures* [Toulouse], n° 29, automne 1993, pp. 199-201.

José CABANIS, « Quand Gide confessait Schlumberger », *Le Figaro*, ... 1993, p. 9. [Sur l'éd. Mercier-Fawcett de la *Correspondance* Gide-Schlumberger.]

Pier Luigi PINELLI, c. r. d'*André Gide 9* (Lettres Modernes, 1991), *Studi Francesi*, n° 109, janvier-avril 1993 [paru en novembre], pp. 179-81 [article à nouveau publié, par erreur, dans le n° 110, mai-août 1993, de la revue, pp. 424-5].

Emanuele KANCEFF, c. r. du BAAG n° 93 (janvier 1992), *Studi Francesi*, n° 110, mai-août 1993, pp. 425-6.

Marisa RUSCONI, « E Gide disse non si stampi », *L'Espresso*, 28 novembre 1993, pp. 111-5. [À propos de la trad. italienne de la *Correspondance* Proust-Gallimard, du refus opposé par Gide à la publication de la *Recherche* puis de son revirement. Cet article nous a été communiqué par notre Amie de Colle Val d'Elsa, Mme Guerranti, qui nous fait également part de sa... surprise de n'avoir trouvé aucun chapitre consacré à Gide, « qui n'apparaît qu'en passant » dans le gros volume, paru en octobre 1992 dans la « Biblioteca Universale Rizzoli », *La Letteratura francese : Il Novecento...*]

Bernard DELVAILLE, « Gide et Schlumberger en toutes lettres », *Magazine littéraire*, n° 315, novembre 1993, pp. 86-7. [Sur l'éd. Mercier-Fawcett de la *Correspondance* Gide-Schlumberger.]

## V A R I A

### HENRI JOURDAN (1901-1993)

\*\*\* L'AAAG a perdu l'un de ses plus anciens adhérents : né le 23 janvier 1901 à Nantes, Henri Jourdan est mort le 13 décembre à Antibes, dans sa quatre-vingt-treizième année. Ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de philosophie, il avait été professeur aux universités de Strasbourg et de Clermont-Ferrand, mais aussi directeur des Instituts français de Berlin, de Londres et de Cologne. Il était officier de la Légion d'honneur et grand-croix de l'ordre du Mérite de la RFA. C'était un fidèle membre de l'AAAG depuis 1975.

« GIDE À CONTRE-COURANT » \*\*\* Notre secrétaire général Henri Heinemann a donné, le 13 novembre à la salle municipale de la rue des Carmes à Amiens, une conférence sur Gide, qui avait été organisée par l'association Pic-Artis. « Passionnante conférence », lut-on quelques jours plus tard dans *Le Courrier Picard* (18 novembre, p. 13), qui, après avoir déploré que cette manifestation n'eût attiré que peu de monde (une quarantaine de personnes, tout de même !), écrivait : « Henri Heinemann, à l'aide de citations et de diapositives, dressa un portrait du grand romancier ; il

invita l'auditoire à suivre son cheminement, son entrée en littérature, ses premiers succès. Analyses, commentaires, mais aussi anecdotes étaient au programme. [...] À la fois profonde et didactique, cette conférence, rondement menée, laissera un excellent souvenir. »

ERRATUM \*\*\* Même si elle n'a été commise qu'une fois, il convient qu'une erreur soit rectifiée, pour (tenter d') éviter qu'elle ne soit, ici et là, recopiée et perpétuée... Dans l'édition Claude Martin de la *Correspondance* de Gide avec sa Mère (Gallimard, 1988), pp. 292 et 688, le nom de la famille *Alphen* a été mal orthographié, pourvu d'un *H* initial superflu. Lecteurs et chercheurs sont donc priés de bien vouloir faire la correction dans leur exemplaire — et notre sociétaire Mme France Vallé, née Alphen, de pardonner sa faute à l'éditeur...

GIDE / VALÉRY \*\*\* Dans le cadre des manifestations organisées à Créteil du 4 novembre au 15 décembre dernier sur le thème « Connaître Henri Mondor — Redécouvrir Pasteur », Mme Nicole Celeyrette-Pietri, professeur à l'Université de Paris XII, a donné, le 19 novembre, une conférence sur

*les relations Valéry-Gide : les premiers temps d'une amitié.* [P. M.]

**COLLOQUES \*\*\*** Sont prévus : en 1995, à l'Université de Paris XII (Créteil), un colloque sur *Gide, Montherlant et l'Afrique*, animé par notre Ami Guy Dugas ; dans l'été 1997 (centenaire des *Nourritures...*), au Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle, un colloque sur *les écritures gidiennes*, dirigé par notre Ami Alain Goulet.

**GIDE À CHALLES-LES-EAUX \*\*\*** Dans le cadre de réunions consacrées à la connaissance de Challes-les-Eaux, notre Amie Mme Georgette Chevallier, d'Annecy, a donné, le 10 décembre dernier, une conférence sur *André Gide, l'homme, l'écrivain et le curiste de notre station.* [P. M.]

**CINQUANTENAIRE DE LA MORT D'HENRI GHÉON \*\*\*** Le Conseil de l'AAAG a reçu un long texte de M. Michel Drouin, professeur certifié, chargé de recherche au CNRS, Grand Prix de la Critique littéraire 1990 et chevalier des Arts et des Lettres, présentant le colloque qu'il organisera (avec l'aide du Service des Célébrations Nationales) les 1<sup>er</sup> et 2 décembre prochain pour commémorer le

cinquantième anniversaire de la mort d'*Henri Ghéon* (survenue le 13 juin 1944 : né le 15 mars 1875, Ghéon avait soixante-neuf ans). « Dans quelle "direction" convient-il de retrouver Ghéon ? Au rappel, nécessaire mais un peu vain, de ses succès d'antan, préférons saluer son plus sûr atout pour passer à la postérité : ses pièces — les meilleures —, bien charpentées ; sa langue, parfaitement limpide, et poétique ; son art d'écrivain, que nul mieux que Copeau n'a su définir : "Le fait important de ces derniers jours (novembre 1944) est ma découverte de Ghéon [...]. Invention, variété, trouvailles d'expression, fluidité et solidité de composition, naturel des dialogues, gravité de la doctrine, étendue de l'information — tout cela me cause de l'étonnement et me remplit d'admiration." Fasse que cette admiration, partie d'un juge aussi sévère, soit magnifiée, à l'occasion du cinquantenaire de 1994, et qu'elle suscite, enfin, un salut au vrai Henri Ghéon, dans l'unité, retrouvée, de son existence d'homme de chair et de sang, de converti sincère, irréprochable, et de parfait serviteur de l'Art et de la langue française. »

[ Notes rédigées par Pierre Masson et Claude Martin. ]

***Votre collection des « cahiers »  
et des « bulletins » de l'AAAG  
est-elle bien complète ?***

**LES « CAHIERS » ANNUELS DE L'AAAG**

Outre le BAAG trimestriel, l'Association des Amis d'André Gide sert à tous ses membres un "cahier" annuel, qui est soit un volume des *Cahiers André Gide* publiés depuis 1969 aux Éditions Gallimard (vol. br., 20,5 x 14 cm, tirage spécial de 500 à 900 ex. numérotés pour l'AAAG), soit des volumes extérieurs à la série. Les *Cahiers André Gide* et les cinq ouvrages parus aux Éditions Klincksieck, aux Lettres Modernes ou aux Presses Universitaires de Lyon sont ensuite diffusés par l'AAAG à un prix inférieur d'environ 20 % à celui des exemplaires vendus en librairie.

1969. *Cahiers André Gide 1. Les Débuts littéraires, d'André Walter à l'Immoraliste*. Textes réunis et présentés par Claude MARTIN. 1969, 412 pp. Épuisé

1970. *Cahiers André Gide 2. Correspondance André Gide — François Mauriac (1912-1951)*. Édition établie, présentée et annotée par Jacqueline MORTON. 1971, 280 pp. 54 F

*Susan M. STOUT, Index de la Correspondance André Gide — Roger Martin du Gard. Avant-propos de Claude MARTIN, avec deux lettres inédites de Roger Martin du Gard à André Gide*. [Gallimard, 1971, 64 pp.] Réimpr. Centre d'Études Gidiennes, 1979, 64 pp. 30 F

1971. *Cahiers André Gide 3. Le Centenaire. Actes des "Rencontres André Gide" du Collège de France. Avant-propos de Claude MARTIN*. 1972, 364 pp. 49 F

*Jacques COTNAM, Essai de Bibliographie chronologique des Écrits d'André Gide*. Bulletin du Bibliophile, 1971, 64 pp. Épuisé

1972. *Cahiers André Gide 4. Les Cahiers de la Petite Dame. Édition établie, présentée et annotée par Claude MARTIN. Préface d'André MALRAUX. Index général établi par Dale F. G. MCINTYRE. I (1918-1929)*. 1973, 496 pp. 69 F

1973. *Cahiers André Gide 5. Les Cahiers de la Petite Dame. II (1929-1937)*. 1974, 672 pp. 103 F

1974. *Cahiers André Gide 6. Les Cahiers de la Petite Dame. III (1937-1945)*. 1975, 416 pp. 69 F

1975. *Cahiers André Gide 7. Les Cahiers de la Petite Dame. IV (1945-1951)*. 1977, 328 pp. 89 F
- 1976-1977 [cahier double]. *Claude MARTIN, La Maturité d'André Gide. De "Paludes" à "L'Immoraliste" (1895-1902)*. Klincksieck, 1977, vol. br., 24 x 16 cm, 688 pp. 199 F
1978. *Cahiers André Gide 8. Correspondance André Gide — Jacques-Émile Blanche (1892-1939)*. Édition établie, présentée et annotée par Georges-Paul COLLET. 1979, 392 pp. 103 F
1979. *Cahiers André Gide 9. Correspondance André Gide — Dorothy Bussy. Édition établie et présentée par Jean LAMBERT et annotée par Richard TEDESCHI. I (1918-1924)*. 1979, 536 pp. 98 F
1980. *Cahiers André Gide 10. Correspondance André Gide — Dorothy Bussy. II (1925-1936)*. 1981, 653 pp. 114 F
1981. *Correspondance de Gabrielle Vulliez avec André Gide et Paul Claudel (1923-1931)*, présentée par Wanda VULLIEZ. Centre d'Études Gidien—nes, 1981, vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 88 pp. 35 F  
*Robert LEVESQUE, Lettre à Gide & autres écrits. Édition établie, présentée et annotée par Claude MARTIN*. Centre d'Études Gidiennes, 1982, vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 160 pp. 45 F
1982. *Cahiers André Gide 11. Correspondance André Gide — Dorothy Bussy. III (1936-1951)*. 1982, 684 pp. 135 F
1983. *Ramon FERNANDEZ, Gide ou le courage de s'engager. Édition augmentée de textes inédits, établie par Claude MARTIN. Préface de Pierre MASSON*. Klincksieck, 1985, vol. br., 24 x 16 cm, 172 pp. 105 F
- 1984-1985 [cahier double]. *Alain GOULET, Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*. Lettres Modernes, 1986, vol. br., 21,5 x 13,5 cm, 686 pp. 192 F
- 1986-1987 [cahier double]. *Cahiers André Gide 12. Correspondance André Gide — Jacques Copeau. Édition établie et annotée par Jean CLAUDE. Préface de Claude SICARD. I (1902-1913)*. 1987, 719 pp. 200 F
- 1988-1989 [cahier double]. *Cahiers André Gide 13. Correspondance André Gide — Jacques Copeau. II (1913-1949)*. 1988, 651 pp. 224 F
1990. *André GIDE — André RUYTERS, Correspondance. Édition établie, présentée et annotée par Claude MARTIN et Victor MARTIN-SCHMETS, avec la collaboration de Pierre MASSON pour l'introduction. I (1895-1905)*. Presses Universitaires de Lyon, 1990, vol. br., 20,5 x 14 cm, 456 pp. 132 F
1991. *André GIDE — André RUYTERS, Correspondance. II (1906-1950)*. 1990, 424 pp. 132 F
- 1992-1993 [cahier double]. *Cahiers André Gide 15. Jean CLAUDE, André Gide et*

<i>le Théâtre. I.</i> 1992, 592 pp.	256 F
1994. <i>Cahiers André Gide 16. Jean CLAUDE, André Gide et le Théâtre. II.</i> 1992, 544 pp.	224 F

**Prix spéciaux par séries :**

<i>Les Cahiers de la Petite Dame</i> , 4 vol.	315 F
<i>Correspondance André Gide—Dorothy Bussy</i> , 3 vol.	335 F
<i>Correspondance André Gide—Jacques Copeau</i> , 2 vol.	415 F
<i>Correspondance André Gide—André Ruyters</i> , 2 vol.	260 F
<i>André Gide et le Théâtre</i> , 2 vol.	460 F

**Rappel**

Nous rappelons que le n° 14 des *Cahiers André Gide* (André GIDE — Valéry LARBAUD, *Correspondance (1905-1938), édition établie, présentée et annotée par Françoise LIOURE*, Gallimard, 1989, 345 pp., prix public 150 F) n'a pas fait partie des « cahiers » annuellement servis à nos Sociétaires ; mais nous le diffusons, au prix préférentiel pour eux, de 120 F.

**BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE**

Revue trimestrielle, fondée en 1968, publiée avec le concours du Centre National des Lettres, paraissant en janvier, avril, juillet et octobre. Directeurs : Claude MARTIN (1968-1985), Daniel MOUTOTE (1985-1988), Daniel DUROSAY (1988-1991), Pierre MASSON (1991-...). Fascicules 20,5 x 14,5 cm (27 x 21 cm pour le vol. I) de 150 à 250 pp., illustrés. Articles, textes inédits, bibliographies, documentation et informations ; numéros spéciaux. Tables et index périodiquement publiés (des vol. I à VIII dans le n° 48, des vol. IX et X dans le n° 56, des vol. XI et XII dans le n° 64, des vol. XIII et XIV dans le n° 74, des vol. XV et XVI dans le n° 85, des vol. XVII à XIX dans le n° 92, etc.). Numéro spécimen et tarif d'abonnement sur demande.

Vol. I	N° 1—17	Années 1968—1972	360 pp.	Épuisé
Vol. II	N° 18—24	Années 1973—1974	464 pp.	Épuisé
Vol. III	N° 25—28	Année 1975	290 pp.	Épuisé
Vol. IV	N° 29—32	Année 1976	338 pp.	Épuisé
Vol. V	N° 33—36	Année 1977	400 pp.	60 F
Vol. VI	N° 37—40	Année 1978	474 pp.	65 F
Vol. VII	N° 41—44	Année 1979	504 pp.	70 F
Vol. VIII	N° 45—48	Année 1980	616 pp.	85 F
Vol. IX	N° 49—52	Année 1981	560 pp.	85 F
Vol. X	N° 53—56	Année 1982	572 pp.	85 F

Vol. XI	N° 57—60	Année 1983	596 pp.	85 F
Vol. XII	N° 61—64	Année 1984	694 pp.	95 F
Vol. XIII	N° 65—68	Année 1985	588 pp.	85 F
Vol. XIV	N° 69—72	Année 1986	428 pp.	65 F
Vol. XV	N° 73—76	Année 1987	332 pp.	65 F
Vol. XVI	N° 77—80	Année 1988	424 pp.	65 F
Vol. XVII	N° 81—84	Année 1989	530 pp.	80 F
Vol. XVIII	N° 85—88	Année 1990	660 pp.	95 F
Vol. XIX	N° 89—92	Année 1991	570 pp.	95 F
Vol. XX	N° 93—96	Année 1992	526 pp.	95 F
Vol. XXI	N° 97—100	Année 1993	712 pp.	110 F
Vol. XXII	N° 101-104	Année 1994	pp.	En prép.

Collection complète (vol. I à XXI, 1968-1993, 10 638 pp.).

Collection des vol. disponibles V à XXI (1977-1993, 9 186 pp.)

La réimpression des volumes épuisés est prévue.

—

1 250 F

***Commandes à adresser au  
Service Publications de l'AAAG  
3, rue Alexis-Carrel  
F 69110 Ste-Foy-lès-Lyon  
Tél. & Fax : 78.59.16.05***

***Tous les prix indiqués s'entendent franco d'emballage  
et de port pour un montant de 50 F minimum,  
port facturé en sus pour un montant inférieur.***

***Règlements à la commande, par chèque  
en francs français à l'ordre de l'AAAG  
(chèque postal ou bancaire : v. page suivante).***

*Le prochain Cahier (1995)  
de l'AAAG  
paraîtra l'hiver prochain :*

**ANDRÉ GIDE — ROBERT LEVESQUE**

# **Correspondance**

**(1926-1950)**

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE  
PAR

**PIERRE MASSON**

Rappelons que les deux tomes de l'ouvrage de Jean Claude, *André Gide et le théâtre (Cahiers André Gide 15 et 16)* ont constitué, respectivement, notre « cahier double » pour 1992-93 et notre cahier 1994.

**ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE*****COTISATIONS ET ABONNEMENTS 1994***

Membre fondateur : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel (ex. nominatif)	300 F
Membre fondateur étranger (+ 50 F pour frais divers)	350 F
Membre titulaire : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel (ex. numéroté)	250 F
Membre titulaire étranger (+ 50 F pour frais divers)	300 F
Abonné au <i>Bulletin</i> seul	160 F
Abonné étranger (+ 50 F pour frais divers)	210 F

## Règlements :

par virement ou versement au

**CCP PARIS 25.172.76 A**

(30041.00001.2517276A.020.81)

ou par chèque libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide et  
envoyé à notre Trésorier :

M. Jean Claude

Association des Amis d'André Gide

B. P. 3741

54098 Nancy Cédex

(Compte 14707.00020.00319747077.97, Banque Populaire de Lorraine,  
54000 Nancy)**Tous paiements en francs français et stipulés SANS FRAIS**

Publication trimestrielle      Comm. paritaire : 52103      ISSN : 0044-8133

Imprimerie de l'Université Lumière (Lyon II) — 14, rue Chevreul, 69007 Lyon

*Composition et mise en page : Claude Martin*

Directeur responsable : Pierre MASSON

Dépôt légal : Février 1994







**CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES**

**FACULTÉ DES LETTRES  
UNIVERSITÉ LUMIÈRE (LYON II)**

**18, quai Claude Bernard  
F 69365 LYON CÉDEX 07**

**ISSN 0044 - 8133  
Comm. parit. 52103**

**PRIX DE CE NUMÉRO : 70 F**